



L. 34.



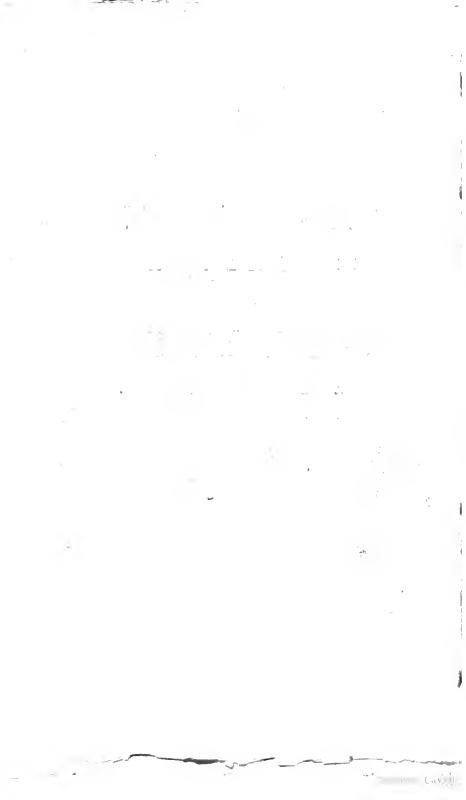
C 34

COLLECTION
COMPLÈTE
DES
ŒUVRES

de Mr. de VOLTAIRE.

PREMIÈRE ÉDITION.

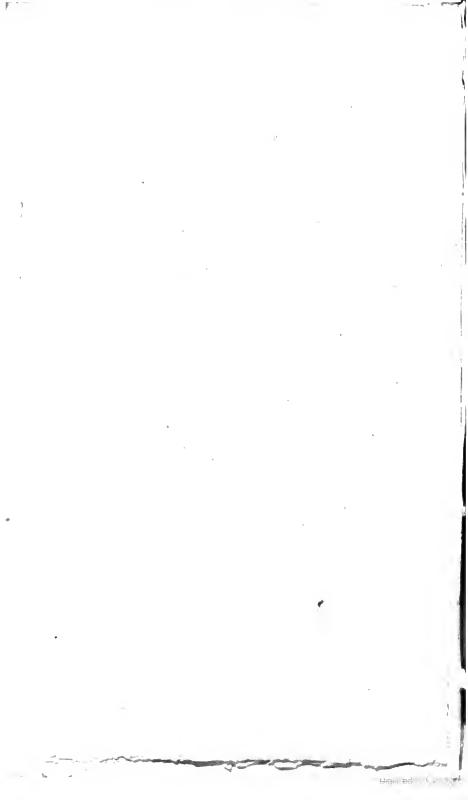
TOME SEIZIÈME.



ESSAY
SUR
L'HISTOIRE
GÉNÉRALE,
ET SUR
LES MOEURS ET L'ESPRIT
DES NATIONS,
DEPUIS CHARLEMAGNE
JUSQU'A NOS JOURS.
TOME SIXIEME.



MDCCCLVI.





ESSAY
SUR
L'HISTOIRE
GENERALE,

ET SUR LES MOEURS ET L'ESPRIT DES
NATIONS, DEPUIS CHARLEMAGNE
JUSQU'A NOS JOURS.

C. CENT-QUATRE-VINGT-QUATRIEME.

*Suite des disgraces de la France & de
l'Espagne : Louis XIV. envoie son
principal Ministre demander en vain
la paix. Bataille de Malplaquet per-
due, &c.*

LA bataille d'Hochstet avait coûté à Louis XIV.
la plus florissante armée, & tout le pays
du Danube au Rhin ; elle avait coûté à la Mai-
H. G. Tom. VI. A son

son de Bavière tous ses Etats. La journée de Ramillies avait fait perdre toute la Flandre jusqu'aux portes de Lille. La déroute de Turin avait chassé les Français d'Italie, ainsi qu'ils l'ont toujours été dans toutes les guerres depuis *Charlemagne*. Il restait des troupes dans le Milanais, & cette petite armée victorieuse sous le Comte de *Médavy*. On occupait encor quelques Places. On proposa de céder tout à l'Empereur, pourvu qu'il laissât retirer ces troupes, qui montaient à près de quinze-mille hommes. L'Empereur accepta cette capitulation. Le Duc de Savoie y consentit. Ainsi l'Empereur, d'un trait de plume, devint le Maître paisible en Italie. La conquête du Royaume de Naples & de Sicile lui fut assurée. Tout ce qu'on avait regardé en Italie comme feudataire, fut traité comme sujet. Il taxa la Toscane à cent-cinquante-mille pistoles, Mantoué à quarante-mille. Parme, Modène, Luques, Gènes, malgré leur liberté, furent comprises dans ces impositions.

L'Empereur, qui jouit de tous ces avantages, n'était pas ce *Léopold*, ancien rival de *Louis XIV.* qui, sous les apparences de la modération, avait nourri sans éclat une ambition profonde. C'était son fils aîné *Joséph*, vif, fier, emporté, & qui cependant ne fut pas plus grand guerrier que son père. Si jamais Empereur parut fait pour asservir l'Allemagne & l'Italie, c'était *Joséph*. Il domina de-là les monts : il rançonna le Pape : il fit mettre de sa seule autorité, en 1706. les Electeurs de Bavière & de Cologne au Ban de l'Empire : il les dépouilla de leur Elec-

Electorat: il retint en prison les enfans du Bava-
rois, & leur ôta jusqu'à leur nom. Leur père
n'eut d'autre ressource, que d'aller trainer sa
disgrace en France & dans les Pays-bas. *Philp-
pe V.* lui céda depuis toute la Flandre Espagnole
en 1712. * S'il avait gardé cette Province,
c'était un établissement, qui valait mieux que
la Bavière, & qui le délivrait de l'assujettisse-
ment à la Maison d'Autriche: mais il ne put
jouir que des villes de Luxembourg, de Namur,
& de Charleroi; le reste était aux vainqueurs.

Tout semblait déjà menacer ce *Louis XIV.* qui
avait auparavant menacé l'Europe. Le Duc de
Savoie pouvait entrer en France. L'Angleterre
& l'Ecosse se réunissaient, pour ne plus com-
poser qu'un seul Royaume; ou plutôt l'Ecosse,
devenue province de l'Angleterre, contribuait
à la puissance de son ancienne rivale. Tous les
ennemis de la France semblaient, vers la fin de
1706. & au commencement de 1707. acquérir
des forces nouvelles, & la France toucher à sa
ruine. Elle était pressée de tous côtés, & sur
Mer & sur Terre. De ces flotes formidables que
Louis XIV. avait formées, il restait à peine tren-
te-cinq vaisseaux. En Allemagne, Strasbourg
était encor frontière; mais Landau perdu lais-
sait toujours l'Alsace exposée. La Provence était
menacée d'une invasion par Terre & par Mer. Ce
qu'on avait perdu en Flandre faisait craindre

A 2

pour

* Dans l'Histoire de *Réboulet*, il est dit qu'il eut cet-
te Souveraineté dès l'an 1700.: mais alors il n'avait
que la Vice-Royauté.

pour le reste. Cependant, malgré tant de défaites, le corps de la France n'était point encore entamé; & dans une guerre si malheureuse, elle n'avait encore perdu que des conquêtes.

Louis XIV. fit face partout. Quoique partout affaibli, il résistait, ou protégeait, ou attaquait encore de tous côtés. Mais on fut aussi malheureux en Espagne, qu'en Italie, en Allemagne & en Flandre. On prétend, que le siège de Barcelone avait été encore plus mal conduit que celui de Turin.

Le Comte de Toulouse n'avait paru que pour ramener sa flotte à Toulon. Barcelone secourue, le siège abandonné, l'armée Française diminuée de moitié s'était retirée sans munitions dans la Navarre, petit Royaume qu'on conservait aux Espagnols, & dont nos Rois ajoutent encore le titre à celui de France, par un usage qui semble au-dessous de leur grandeur.

A ces défaites s'en joignait un autre, qui parut décisif. Les Portugais, avec quelques Anglais, prirent toutes les Places devant lesquelles ils se présentèrent, & s'avancèrent jusques dans l'Estremadoure. C'était un Français devenu Pair d'Angleterre, qui les commandait, *Mylord Galloway*, autrefois Comte de *Rivigni*; tandis que le Duc de *Barwick* Anglais était à la tête des troupes de France & d'Espagne, qui ne pouvaient plus arrêter les victorieux.

Philippe V. incertain de sa destinée, était dans Pampelune. *Charles*, son Compétiteur, grossissait son parti & ses forces en Catalogne: Il était Maître de l'Arragon, de la Province
de

de Valence, de Carthagène, d'une partie de la Province de Grenade. Les Anglais avaient pris Gibraltar pour eux, & lui avaient donné Minorque, Ivica, & Alicante. Les chemins d'ailleurs lui étaient ouverts jusqu'à Madrid. *Gallowai* y entra sans résistance; & fit proclamer Roi l'Archiduc *Charles*. Un simple détachement le fit aussi proclamer à Tolède.

26.
Juin
1706.

Tout parut alors si désespéré pour *Philippe V.* que le Maréchal de *Vauban*, le premier des Ingénieurs, le meilleur des citoyens, homme toujours occupé de projets, les uns utiles, les autres peu praticables, & tous singuliers, proposa à la Cour de France d'envoyer *Philippe V.* régner en Amérique. On l'eût fait embarquer avec les Espagnols attachés à son parti. L'Espagne eût été abandonnée aux factions civiles. Le Commerce du Pérou & du Mexique n'eût plus été que pour les Français; & dans ce revers de la famille de *Louis XIV.* la France eût encore trouvé sa grandeur. On délibéra sur ce projet à Versailles; mais la constance des Castillans, & les fautes des ennemis, conservèrent la Couronne à *Philippe V.* Les Peuples aimaient dans *Philippe* le choix qu'ils avaient fait, & dans sa femme, fille du Duc de Savoie, le soin qu'elle prenait de leur plaire, une intrépidité au-dessus de son sexe, & une constance agissante dans le malheur. Elle allait elle-même de ville en ville animer les cœurs, exciter le zèle, & recevoir les dons que lui apportaient les Peuples. Elle fournit ainsi à son mari plus de deux-cent-mille écus en trois semaines. Aucun des

Grands, qui avoient juré d'être fidèles, ne fut traître. Quand *Gallowai* fit proclamer l'Archiduc dans Madrid, on cria, *Vive Philippe*; & à Tolède, le peuple ému chassa ceux qui avoient proclamé l'Archiduc.

Les Espagnols avoient jusques-là fait peu d'efforts pour soutenir leur Roi; ils en firent de prodigieux quand ils le virent abattu, & montrèrent en cette occasion une espèce de courage contraire à celui des autres Peuples, qui commencent par de grands efforts, & qui se rebutent. Il est difficile de donner un Roi à une nation malgré elle. Les Portugais, les Anglais, les Autrichiens, qui étoient en Espagne, furent harcelés partout, manquèrent de vivres, firent des fautes presque toujours inévitables dans un pays étranger, & furent battus en détail. Enfin *Philippe V.* trois mois après être sorti de Madrid en fugitif, y rentra triomphant, & fut reçu avec autant d'acclamations que son rival avait éprouvé de froideur & de répugnance.

21.
Sept.
1706.

Louis XIV. redoubla ses efforts, quand il vit que les Espagnols en faisoient; & tandis qu'il veillait à la sûreté de toutes les Côtes sur l'Océan & sur la Méditerranée, en y plaçant des milices; tandis qu'il avait une armée en Flandre, une auprès de Strasbourg, un corps dans la Navarre, un dans le Roussillon; il envoyait encor de nouvelles troupes au Maréchal de *Barwick* dans la Castille.

25.
Avril
1707.

Ce fut avec ces troupes, secondées des Espagnols, que *Barwick* gagna la bataille importante d'Almanza, sur *Gallowai*. Ni *Philippe V.* ni l'Ar-

l'Archiduc, ne furent présens à cette journée ; & c'est sur quoi le fameux Comte de *Peterborough*, singulier en tout, s'écria, *qu'on était bien bon de se battre pour eux*. Le Duc d'Orléans, qui voulait y être, & qui devait commander en Espagne, n'arriva que le lendemain. Mais il profita de la victoire: il prit plusieurs Places, & entre autres, *Lérída*, l'écueil du grand *Condé*.

D'un autre côté, le Maréchal de *Villars*, remis à la tête des armées uniquement parce qu'on avait besoin de lui, réparait en Allemagne le malheur de la journée d'*Hochstet*. Il avait forcé les lignes de *Stolhoffen* au-delà du Rhin, dissipé toutes les troupes ennemies, étendu les contributions à cinquante lieues à la ronde, pénétré jusqu'au Danube. Ce succès passager faisait respirer sur les frontières de l'Allemagne. Mais en Italie tout était perdu. Le Royaume de Naples, sans défense & accoutumé à changer de Maître, était sous le joug des victorieux ; & le Pape, qui n'avait pu empêcher que les troupes Allemandes passassent par son territoire, voyait, sans oser murmurer, que l'Empereur se fit son vassal malgré lui. C'est un grand exemple de la force des opinions reçues & du pouvoir de la coutume, qu'on puisse toujours s'emparer de Naples sans consulter le Pape, & qu'on n'ose jamais lui en refuser l'hommage.

Pendant que le petit-fils de *Louis XIV.* perdait Naples, l'aïeul était sur le point de perdre la Provence & le Dauphiné. Déjà le Duc de Savoie & le Prince *Eugène* y étaient entrés par

22.
Mai
1707.

le Col de Tende. Ces frontières n'étaient pas défendues comme le font la Flandre & l'Alzace, théâtre éternel de la guerre, hérissé de citadelles que le danger avait averti d'élever. Point de pareilles précautions vers le Var, point de ces fortes Places qui arrêtent l'ennemi, & qui donnent le temps d'assembler des armées. Cette frontière a été négligée jusqu'à nos jours, sans que peut-être on puisse en alléguer d'autre raison, sinon que les hommes étendent rarement leurs soins de tous les côtés. Le Roi de France voyait, avec une indignation douloureuse, que ce même Duc de Savoie, qui un an auparavant n'avait presque plus que sa capitale, & le Prince *Engène*, qui avait été élevé dans sa Cour, fussent prêts de lui enlever Toulon & Marseille.

Août
1707.

Toulon était assiégé & pressé : une flotte Anglaise, maîtresse de la Mer, était devant le port & le bombardait. Un peu plus de diligence, de précautions & de concert auraient fait tomber Toulon. Marseille sans défense n'aurait pas tenu ; & il était vraisemblable que la France allait perdre deux Provinces. Mais le vraisemblable n'arrive pas toujours. On eut le tems d'envoyer des secours. On avait détaché des troupes de l'armée du Maréchal de *Villars*, dès que ces Provinces avaient été menacées ; & on sacrifia les avantages qu'on avait en Allemagne, pour sauver une partie de la France. Le pays, par où les ennemis pénétraient, est sec, stérile, hérissé de montagnes ; les vivres rares ; la retraite difficile. Les maladies, qui désolèrent l'armée ennemie, combattirent encor pour *Louis XIV.*

XIV. Le siège de Toulon fut levé, & bientôt la Provence délivrée, & le Dauphiné hors de danger : tant le succès d'une invasion est rare, quand on n'a pas de grandes intelligences dans le pays. *Charles-Quint* y avait échoué ; & de nos jours les troupes de la Reine de Hongrie y échouèrent encore. *

22.
Août
1707.

Cependant cette irruption, qui avait coûté beaucoup aux Alliés, ne coûtait pas moins aux Français : elle avait ravagé une grande étendue de terrain, & divisé les forces.

L'Europe ne s'attendait pas, que dans un tems d'épuisement, & lorsque la France comptait pour un grand succès d'être échappée à une invasion, *Louis XIV.* aurait assez de grandeur & de ressources pour tenter lui-même une invasion dans la Grande-Bretagne, malgré le dépérissement de ses forces maritimes, & malgré les flotes des Anglais, qui couvraient la mer. Ce projet fut proposé par des Ecoissais attachés au fils

* Le respect pour la vérité dans les plus petites choses, oblige encor de relever le discours que le Compilateur des Mémoires de *Mad. de Maintenon* fait tenir par le Roi de Suède *Charles XII.* au Duc de *Marlborough* : *Si Toulon est pris, je l'irai reprendre.* Ce Général Anglais n'était point auprès du Roi de Suède dans le tems du siège. Il le vit dans *Altranstad* en Avril 1707. & le siège de Toulon fut levé au mois d'Août. *Charles XII.* d'ailleurs ne se mêla jamais de cette guerre ; il refusa constamment de voir tous les Français qu'on lui députa. On ne trouve dans les Mémoires de *Maintenon* que des discours qu'on n'a ni tenus ni pû tenir ; & on ne peut regarder ce Livre que comme un Roman assez mal digéré.

filz de *Jacques II.* Le succès était douteux ; mais *Louis XIV.* envisagea une gloire certaine dans la seule entreprise. Il a dit lui-même, que ce motif l'avait déterminé autant que l'intérêt politique.

Porter la guerre dans la Grande-Bretagne, tandis qu'on en soutenait le fardeau si difficilement en tant d'autres endroits ; & tenter de rétablir du moins sur le Trône d'Ecosse le filz de *Jacques II.* pendant qu'on pouvait à peine maintenir *Philippe V.* sur celui d'Espagne : c'était une idée pleine de grandeur, & qui après tout n'était pas dénuée de vraisemblance.

Parmi les Ecossois, tous ceux qui ne s'étaient pas vendus à la Cour de Londres, gémissaient d'être dans la dépendance des Anglais. Leurs vœux secrets appelaient unanimement le descendant de leurs anciens Rois, chassé au berceau des Trônes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, & à qui on avait disputé jusqu'à sa naissance. On lui promit, qu'il trouverait trente-mille hommes en armes, qui combattraient pour lui, s'il pouvait seulement débarquer vers Edimbourg, avec quelque secours de la France.

Louis XIV. qui dans ses prospérités passées avait fait tant d'efforts pour le père, en fit autant pour le filz, dans le tems même de ses revers. Huit vaisseaux de guerre, soixante & dix bâtimens de transport, furent préparés à Dunkerque. Six-mille hommes furent embarqués. Le Comte de *Gacé*, depuis Maréchal de

Mars
1708.

Matignon, commandait les troupes. Le Chevalier de *Forbin-Janson*, l'un des plus grands-hommes

mes

mes de mer , conduisait la flotte. La conjoncture paraissait favorable ; il n'y avait en Ecosse que trois-mille hommes de troupes réglées. L'Angleterre était dégarnie. Ses soldats étaient occupés en Flandre sous le Duc de *Marlborough*. Mais il fallait arriver ; & les Anglais avaient en mer une flotte de près de cinquante vaisseaux de guerre. Cette entreprise fut entièrement semblable à celle que nous avons vue en 1744. en faveur du petit-fils de *Jacques II*. Elle fut prévenue par les Anglais. Des contre-tems la dérangèrent. Le Ministère de Londres eut même le tems de faire revenir douze bataillons de Flandre. On se saisit dans Edimbourg des hommes les plus suspects. Enfin, le Prétendant s'étant présenté aux côtes d'Ecosse, & n'ayant point vu les signaux convenus, tout ce que put faire le Chevalier de *Forbin*, ce fut de le ramener à Dunkerque. Il sauva la flotte ; mais tout le fruit de l'entreprise fut perdu. Il n'y eut que *Matignon*, qui y gagna. Ayant ouvert les ordres de la Cour en pleine mer, il y vit les provisions de Maréchal de France ; récompense de ce qu'il voulut & qu'il ne put faire.

Quelques Historiens ont supposé * que la Reine *Anne* était d'intelligence avec son frère.
C'est

* Entr'autres *Réboulet* page 238. du Tome VIII. Il fonde ses soupçons, sur ceux du Chevalier de *Forbin*. Celui qui a donné au public tant de mensonges, sous le titre de Mémoires de Madame de *Maintenon*, & qui fit imprimer en 1752. à Francfort une édition frau-

C'est une trop grande simplicité de penser , qu'elle invitât son Compétiteur à la venir détrôner. On a confondu les tems. On a cru qu'elle le favorisait alors , parce que depuis elle le regarda en secret comme son héritier. Mais qui peut jamais vouloir être chassé par son successeur ?

Tandis que les affaires de la France devenaient de jour en jour plus mauvaises , le Roi crut qu'en faisant paraître le Duc de Bourgogne son petit-fils à la tête des armées de Flandre , la présence de l'héritier présomptif de la Couronne ranimerait l'émulation , qui commençait trop à se perdre. Ce Prince d'un esprit ferme & intrépide , était pieux , juste & philosophe. Il était fait pour commander à des Sages. Elève de l'Archevêque de Cambrai , il aimait ses devoirs : il aimait les hommes ; il voulait les rendre heureux. Instruit dans l'art de la guerre , il regardait cet art plutôt comme le fléau du Genre humain & comme une nécessité malheureuse , que comme une source de véritable gloire. On opposa ce Prince philosophe au Duc de *Marlborough* : on lui donna pour l'aider le Duc de *Vendôme*. Il arriva ce qu'on ne voit que trop

frauduleuse du siècle de *Louis XIV.* , demande dans une des notes , qui sont ces Historiens qui ont prétendu que la Reine *Anne* était d'intelligence avec son frère ? C'est un fantôme , dit-il. Mais on voit ici clairement que ce n'est point un fantôme , & que l'Auteur du siècle de *Louis XIV.* n'avait rien avancé que la preuve en main : il n'est pas permis d'écrire l'Histoire autrement.

trop souvent : le grand Capitaine ne fut pas assez écouté, & le Conseil du Prince balança souvent les raisons du Général. Il se forma deux partis : & dans l'armée des Alliés, il n'y en avait qu'un, celui de la cause commune. Le Prince *Eugène* était alors sur le Rhin ; mais toutes les fois qu'il fut avec *Marlborough*, ils n'eurent jamais qu'un sentiment.

Le Duc de Bourgogne était supérieur en forces : la France, que l'Europe croyait épuisée, lui avait fourni une armée de près de cent-mille hommes ; & les Alliés n'en avaient alors que quatre-vingt-mille. Il avait encor l'avantage des négociations, dans un pays si longtems Espagnol, fatigué de garnisons Hollandaises, & où beaucoup de citoyens penchaient pour *Philippe V.* Des intelligences lui ouvrirent les portes de Gand & d'Ypres. Mais les manœuvres de guerre firent évanouir le fruit des manœuvres de politique. La division, qui mettait de l'incertitude dans le Conseil de guerre, fit que d'abord on marcha vers la Dendre, & que deux heures après on rebroussa vers l'Escaut, à Oudenarde. Ainsi on perdit du tems. On trouva le Prince *Eugène* & *Marlborough* qui n'en perdaient point, & qui étaient unis. On fut mis en déroute vers Oudenarde. Ce n'était pas une grande bataille ; mais ce fut une fatale retraite. Les fautes se multiplièrent. Les Régimens allaient où ils pouvaient, sans recevoir aucun ordre. Il y eut même plus de quatre-mille hommes qui furent pris en chemin par l'armée ennemie, à quelques milles du champ de bataille.

L'ar-

11.
Juill.
1708.

L'armée découragée se retira sans ordre, sous Gand, sous Tournai, sous Ypres, & laissa tranquillement le Prince *Eugène*, maître du terrain, assiéger Lille avec une armée moins nombreuse.

Mettre le siège devant une ville aussi grande & aussi fortifiée que Lille, sans être maître de Gand, sans pouvoir tirer ses convois que d'Ostende, sans les pouvoir conduire que par une chaussée étroite au hazard d'être à tout moment surpris; c'est ce que l'Europe appella une action téméraire, mais que la mésintelligence & l'esprit d'incertitude, qui régnaient dans l'armée Française, rendirent excusable. C'est enfin ce que le succès justifia. Leurs grands convois, qui pouvaient être enlevés, ne le furent point. Les troupes qui les escortaient, & qui devaient être battues par un nombre supérieur, furent victorieuses. L'armée du Duc de Bourgogne, qui pouvait attaquer les retranchemens de l'armée ennemie encor imparfaits, ne les attaqua pas.

23.
Octob.
1708. Lille fut prise, au grand étonnement de toute l'Europe, qui croyait le Duc de Bourgogne plus en état d'assiéger *Eugène* & *Marlbrough*, que ces Généraux en état d'assiéger Lille. Le Maréchal de *Boufflers* la défendit pendant près de quatre mois.

Les habitans s'accoutumèrent tellement au fracas du canon, & à toutes les horreurs qui suivent un siège, qu'on donnait dans la ville des spectacles aussi fréquentés qu'en tems de paix; & qu'une bombe, qui tomba près de la salle de la Comédie, n'interrompit point le spectacle.

Le Maréchal de *Boufflers* avait mis si bon ordre

dre à tout, que les habitans de cette grande ville étaient tranquilles sur la foi de ses fatigues. Sa défense lui mérita l'estime des ennemis, les cœurs des citoyens, & les récompenses du Roi. Les Historiens, ou plutôt les écrivains de Hollande, qui ont affecté de le blâmer, auraient dû se souvenir, que quand on contredit la voix publique, il faut avoir été témoin, & témoin éclairé, ou prouver ce qu'on avance. *

Cependant l'armée, qui avait regardé faire le siège de Lille, se fondait peu à peu; elle laissa prendre ensuite Gand, Bruges, & tous ses postes l'un après l'autre. Peu de campagnes furent aussi fatales. Les Officiers, attachés au Duc de Vendôme, reprochaient toutes ces fautes au Conseil du Duc de Bourgogne; & ce Conseil rejetait tout sur le Duc de Vendôme. Les esprits s'aigri-
faient par le malheur. Un ** Courtisan du Duc de Bourgogne dit un jour au Duc de Vendôme :
Voilà

* Telle est l'histoire qu'un Libraire, nommé van Daren, fit écrire par le Jésuite la Motte réfugié en Hollande sous le nom de la Hode, continuée par la Martinière; le tout sur les prétendus Mémoires d'un Comte de ... Secrétaire d'Etat. Les Mémoires de Mad. de Maintenon, encor plus remplis de mensonges, disent tom. 4. p. 119. que les assiégeants jetaient dans la ville des billets conçus en ces termes : *Rassurez vous, François, la Maintenon ne sera pas votre Reine; nous ne leverons pas le siège. On peut croire, ajoute-t-il, que Louis dans la servueur du plaisir que lui donnait la certitude d'une victoire inattendue, offrit ou promit le Trône à Mad. de Maintenon. On ne peut certainement croire de pareilles faussetés.*

** Le Marquis d'O.

Voilà ce que c'est, que de n'aller jamais à la Messe; aussi vous voyez quelles sont nos disgraces.
 „ Croyez-vous, lui répondit le Duc de Vendôme, „ que *Marlborough* y aille plus souvent „ que moi? “ Les succès rapides des Alliés enflaient le cœur de l'Empereur *Joseph*. Despotique dans l'Empire, Maître de Landau, il voyait le chemin de Paris presque ouvert par la prise de Lille. Déjà même un parti Hollandais avait eu la hardiesse de pénétrer de Courtrai jusqu'à Versailles, & avait, presque sous les fenêtres du château, enlevé le premier Ecuyer du Roi, croyant se saisir de la personne du Dauphin, père du Duc de Bourgogne. La terreur était dans Paris.

L'Empereur avait autant d'espérance au moins d'établir son frère *Charles* en Espagne, que *Louis XIV.* d'y conserver son petit-fils. Déjà cette succession, que les Espagnols avaient voulu rendre indivisible, était partagée entre trois têtes. L'Empereur avait pris pour lui la Lombardie & le Royaume de Naples. *Charles* son frère avait encor la Catalogne & une partie de l'Arragon. L'Empereur força alors le Pape *Clément XI.* à reconnaître l'Archiduc pour Roi d'Espagne. Ce Pape, dont on disait qu'il ressemblait à *St. Pierre*, parce qu'il affirmait, niait, se repentait & pleurait, avait toujours reconnu *Philippe V.* à l'exemple de son prédécesseur; & il était attaché à la Maison de *Bourbon*. L'Empereur l'en punit, en déclarant dépendans de l'Empire, beaucoup de Fiefs qui relevaient jusqu'alors des Papes, & surtout Parme

me & Plaisance; en ravageant quelques terres Ecclésiastiques; en se saisissant de la ville de Comacchio. Autrefois un Pape eût excommunié tout Empereur, qui lui aurait disputé le droit le plus léger; & cette excommunication eût fait tomber l'Empereur du Trône. Mais la puissance des Clés étant réduite au point où elle doit l'être, *Clément XI.* animé par la France, avait osé un moment se servir de la puissance du glaive. Il arma, & s'en repentit bientôt. Il vit que les Romains, sous un Gouvernement tout Sacerdotal, n'étaient pas faits pour manier l'épée. Il désarma; il laissa Comacchio en dépôt à l'Empereur; il consentit à écrire à l'Archiduc, *A notre très cher fils Roi Catholique en Espagne.* Une flotte Anglaise dans la Méditerranée, & les troupes Allemandes sur ses terres, le forcèrent bientôt d'écrire, *A notre très cher fils Roi des Espagnes.* Ce suffrage du Pape, qui n'était rien dans l'Empire d'Allemagne, pouvait quelque chose sur le peuple Espagnol, à qui on avait fait accroire que l'Archiduc était indigne de régner, parce qu'il était protégé par des hérétiques qui s'étaient emparés de Gibraltar.

Restait à la Monarchie Espagnole, au-delà du Continent, l'Isle de Sardaigne avec celle de Sicile. Une flotte Anglaise donna la Sardaigne à l'Empereur *Joseph*; car les Anglais voulaient que l'Archiduc son frère n'eût que l'Espagne. Leurs armes faisaient alors les Traités de partage. Ils réservèrent la conquête de la Sicile pour un autre tems, & aimèrent mieux employer leurs vais-

seaux à chercher sur les Mers les galions de l'Amérique, dont ils prirent quelques-uns, qu'à donner à l'Empereur de nouvelles terres.

La France était aussi humiliée que Rome, & plus en danger : les ressources s'épuisaient ; le crédit était anéanti ; les peuples, qui avaient idolâtré leur Roi dans ses prospérités, murmuraient contre *Louis XIV.* malheureux.

Des partisans, à qui le Ministère avait vendu la nation pour quelque argent comptant dans ses besoins pressans, s'engraissaient du malheur public, & insultaient à ce malheur par leur luxe. Ce qu'ils avaient prêté était dissipé. Sans l'industrie hardie de quelques négocians, & surtout de ceux de Saint-Malo, qui allèrent au Pérou, & rapportèrent trente millions dont ils prêtèrent la moitié à l'Etat, *Louis XIV.* n'aurait pas eu de quoi payer ses troupes. La guerre avait ruiné l'Etat, & des marchands le fauvèrent. Il en fut de même en Espagne. Les galions, qui ne furent pas pris par les Anglais, servirent à défendre *Philippe*. Mais cette ressource de quelques mois ne rendait pas les recrues de soldats plus faciles. *Chamillard*, élevé au Ministère des finances & de la guerre, se démit en 1708. des finances, qu'il laissa dans un désordre, que rien ne put réparer sous ce règne ; & en 1709. il quitta le ministère de la guerre, devenu non moins difficile que l'autre. On lui reprochait beaucoup de fautes. Le public d'autant plus sévère qu'il souffrait, ne songeait pas qu'il y a des tems malheureux où les fautes
sont

sont inévitables. * Monsieur *Voisin*, qui après lui gouverna l'état militaire, & Monsieur *Desmarêts* qui administra les finances, ne purent ni faire des plans de guerre plus heureux, ni rétablir un crédit anéanti.

Le cruel hyver de 1709. acheva de désespérer la nation. Les oliviers, qui sont une grande ressource dans le Midi de la France, périrent. Presque tous les arbres fruitiers gelèrent. Il n'y eut point d'espérance de recolte. On avait très peu de magasins. Les grains, qu'on pouvait faire venir à grands frais des Echelles du Levant & de l'Afrique, pouvaient être pris par les flotes ennemies, auxquelles on n'avait presque plus de vaisseaux de guerre à opposer. Le fléau de cet hyver était général dans l'Europe: mais les ennemis avaient plus de ressources. Les Hollandais surtout, qui ont été si longtems les Facteurs des Nations, avaient assez de magasins pour mettre les armées florissantes des Alliés dans l'abondance; tandis que les troupes de France, diminuées & découragées, semblaient devoir périr de misère.

Le Roi vendit pour quatre-cent-mille francs de vaisselle d'or. Les plus grands Seigneurs envoyèrent leur vaisselle d'argent à la Monnoie. On ne mangea dans Paris que du pain bis pendant

B 2

dant

* L'Histoire de l'exJésuite *la Motte*, rédigée par *la Martinière*, dit que Monsieur de Chamillard fut destitué du ministère des finances en 1703. & que la voix publique y appella le Maréchal d'Harcourt. Les fautes de cet Historien sont sans nombre.

dant quelques mois. Plusieurs familles , à Versailles même , se nourrirent de pain d'avoine. Madame de Maintenon en donna l'exemple.

Louis XIV. qui avait déjà fait quelques avances pour la paix , n'hésita pas , dans ces circonstances funelles , à la demander à ces mêmes Hollandais si maltraités autrefois par lui.

Les Etats - Généraux n'avaient plus de Stat-houder depuis la mort du Roi *Guillaume* ; & les Magistrats Hollandais , qui appellaient déjà leurs familles *les familles Patriciennes* , étaient autant de Rois. Les quatre Commissaires Hollandais , députés à l'armée , traitaient avec fierté trente Princes d'Allemagne à leur solde. *Qu'on fasse venir Holstein* , disaient-ils , *qu'on dise à Hesse de nous venir parler*. * Ainsi s'expliquaient des Marchands , qui dans la simplicité de leurs vêtemens & dans la frugalité de leurs repas , se plaissaient à écraser à la fois l'orgueil Allemand qui était à leurs gages , & la fierté d'un grand Roi autrefois leur vainqueur.

On les avait vus vendre à bas prix leur attachement à *Louis XIV.* en 1665. soutenir leurs malheurs en 1672. & les réparer avec un courage intrépide ; & alors ils voulaient user de leur fortune. Ils étaient bien loin de s'en tenir à faire voir aux hommes , par ces démonstrations

* C'est ce que l'Auteur tient de la bouche de vingt personnes qui les entendirent parler ainsi à Lille après la prise de cette ville. Cependant il se peut que ces expressions fussent moins l'effet d'une fierté grossière , que d'un stile laconique assez en usage dans les armées.

tions de supériorité, qu'il n'y a de vraie grandeur que la puissance: ils voulaient, que leur Etat eût en Souveraineté dix villes en Flandre, entre autres, Lille qui était entre leurs mains, & Tournai qui n'y était pas encore. Ainsi les Hollandais prétendaient retirer le fruit de la guerre, non seulement aux dépens de la France, mais encor aux dépens de l'Autriche, pour laquelle ils combattaient; comme Venise avait autrefois augmenté son territoire des terres de tous ses voisins. L'esprit Républicain est au fond aussi ambitieux que l'esprit Monarchique.

Il y parut bien quelques mois après; car, lorsque ce fantôme de négociation fut évanoui, lorsque les armes des Alliés eurent encor de nouveaux avantages, le Due de *Marlborough*, plus Maître alors que la Souveraine en Angleterre, & gagné par la Hollande, fit conclure avec les Etats-Généraux en 1709. un Traité, par lequel ils resteraient Maîtres de toutes les villes frontières qu'on prendrait sur la France, auraient garnison dans vingt Places de la Flandre aux dépens du pays, dans Hui, dans Liège & dans Bonn; & auraient en toute Souveraineté la haute Gueldre. Ils seraient devenus en effet Souverains des dix-sept Provinces des Pays-bas; ils auraient dominé dans Liège & dans Cologne. C'est ainsi qu'ils voulaient s'aggrandir sur les ruines même de leurs Alliés. Ils nourrisaient déjà ces projets élevés, quand le Roi leur envoya secrètement le Président *Rouillé*, pour essayer de traiter avec eux.

Ce Négociateur vit d'abord dans Anvers deux

Mars, Magistrats d'Amsterdam, *Buys & Vanderdussen*,
 Avril, qui parlèrent en vainqueurs, & qui déployè-
 1709. rent avec l'Envoyé du plus fier des Rois toute la hauteur dont ils avaient été accablés en 1672. On affecta ensuite de négocier quelque tems avec lui, dans un de ces villages que les Généraux de *Louis XIV.* avaient mis autrefois à feu & à sang. Quand on l'eut joué assez long-tems, on lui déclara qu'il fallait que le Roi de France forçât le Roi son petit-fils à descendre du Trône sans aucun dédommagement; que l'Electeur de Bavière *François Marie*, & son frère l'Electeur de Cologne, demandassent grâce, ou que le sort des armes ferait des Traités.

La misère augmentait en France; le découragement était dans le Conseil; le Duc de *Beauvilliers* & le Chancelier *Pontchartrain* y firent des peintures si vives des malheurs & des dangers de la France, que le Roi résolut d'envoyer son principal Ministre le Marquis de *Torci-Colbert*, partager les outrages qu'on lui faisait dans la personne du Président *Rouillé*; il espérait obtenir ce que le premier Négociateur avait demandé en vain. Les Alliés commençaient déjà la campagne. *Torci* déguisé va sous un nom emprunté jusques dans la Haye. Le grand Pensionnaire *Heinsius* est bien étonné, quand on lui annonce que le principal Ministre de *Louis XIV.* est dans son antichambre. *Heinsius* avait été autrefois envoyé en France par le Roi *Guillaume*, pour y discuter ses droits sur la Principauté d'Orange. Il s'était adressé à

Lou-

Louvois Secrétaire d'Etat ayant le département du Dauphiné où Orange est située. Le Ministre de *Guillaume* parla vivement, non seulement pour son Maître, mais pour les Reformés d'Orange. Croirait-on que *Louvois* lui répondit qu'il le ferait mettre à la Bastille? * Un tel discours tenu à un Sujet eût été odieux; tenu à un Ministre étranger c'était un insolent outrage au droit des Nations. On peut juger s'il avait laissé des impressions profondes dans le cœur du Magistrat d'un peuple libre.

Il y a peu d'exemples de tant d'orgueil suivi de tant d'humiliations. Le Marquis de *Torci* suppliant dans la Haye au nom de *Louis XIV.* s'adressa au Prince *Eugène* & au Duc de *Marlborough*, après avoir perdu son tems avec *Heinrich*. Tous trois voulaient la continuation de la guerre. Le Prince y trouvait sa grandeur & sa vengeance; le second, sa gloire & une fortune immense, qu'il aimait également; le troisième, gouverné par les deux autres, se regardait comme un Spartiate, qui abaissait un Roi de Perse. Ils proposèrent, non pas une paix, mais une trêve; & pendant cette trêve, une satisfaction entière pour tous leurs Alliés, & aucune pour les Alliés du Roi; à condition que le Roi se joindrait à ses ennemis pour chasser d'Espagne son propre petit-fils dans l'espace de deux mois, & que pour sûreté il commencerait par céder

B 4

à ja-

* Voyez les Mémoires de *Torci* Tom. 3. p. 2. ils ont confirmé tout ce qui est avancé ici.

21. à jamais dix villes aux Hollandais dans la Flan-
 dre, par rendre Strasbourg & Brisac, & par re-
 Mai noncer à la Souveraineté de l'Alsace. *Louis*
 1709. *XIV.* ne s'était pas attendu, quand il refusait
 autrefois un Régiment au Prince *Eugène*, quand
Churchil n'était pas encor Colonel en Angle-
 terre, & qu'à peine le nom de *Heinsius* lui é-
 tait connu, qu'un jour ces trois hommes lui
 imposeraient de pareilles loix. En vain *Torci*
 voulut tenter *Marlborough* par l'offre de quatre
 millions : le Duc qui aimait autant la gloire
 que l'argent, & qui par ses gains immenses pro-
 duits par des victoires était au-dessus de quatre
 millions, laissa au Ministre de la France la dou-
 leur d'une proposition honteuse & inutile. *Torci*
 rapporta au Roi les ordres de ses ennemis.
Louis XIV. fit alors ce qu'il n'avait jamais fait
 avec ses sujets. Il se justifia devant eux ; il a-
 dressa aux Gouverneurs des Provinces, aux
 Communautés des villes, une lettre circulaire,
 par laquelle, en rendant compte à ses peuples
 du fardeau qu'il était obligé de leur faire encor
 soutenir, il excitait leur indignation, leur hon-
 neur, & même leur pitié. * Les Politiques di-
 rent,

* L'Auteur des Mémoires de Mad. de Maintenon
 dit pag. 91. & 93. du Tom. V. que le Duc de *Marl-*
borough & le Prince *Eugène* gagnèrent *Heinsius*, comme
 si *Heinsius* avait eu besoin d'être gagné. Il met dans la
 bouche de *Louis XIV.* au lieu des belles paroles qu'il
 prononça en plein Conseil, ces mots bas & plats : *Alors*
comme alors. Il cite l'Auteur du Siècle de *Louis XIV.* &
 le reprend d'avoir dit que *Louis XIV.* fit afficher sa leure
 sire

rent , que *Torci* n'était allé s'humilier à la Haie , que pour mettre les ennemis dans leur tort ; pour justifier *Louis XIV.* aux yeux de l'Europe , & pour animer les Français par un juste ressentiment ; mais le fait est , qu'il n'y était allé que pour demander la paix. On laissa même encor quelques jours le Président *Rouillé* à la Haie , pour tâcher d'obtenir des conditions moins accablantes : & pour toute réponse , les Etats ordonnèrent à *Rouillé* de partir dans vingt-quatre heures.

Louis XIV. à qui l'on rapporta des réponses si dures , dit en plein Conseil : *Puisqu'il faut faire la guerre , j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfans.* Il se prépara donc à tenter encor la fortune en Flandre. La famine , qui désolait les campagnes , fut une ressource pour la guerre. Ceux qui manquaient de pain , se firent soldats. Beaucoup de terres restèrent en friche ; mais on eut une armée. Le Maréchal de *Villars* , qu'on avait envoyé commander l'année précédente en Savoie quelques troupes dont il avait réveillé l'ardeur , & qui avait eu quelques petits succès , fut rapellé en Flandre , comme celui en qui l'Etat mettait son espérance.

Déjà *Marlborough* avait pris Tournai , dont *Eugène* avait couvert le siège. Déjà ces deux Généraux marchaient pour investir Mons. Le Maré-

circulaire dans les rues de Paris. Nous avons confronté toutes les éditions du Siècle de *Louis XIV.* Il n'y a pas un seul mot de ce que cite cet homme : pas même dans l'édition subreptice qu'il fit à Francfort en 1752.

Maréchal de *Villars* s'avança pour les en empêcher. Il avait avec lui le Maréchal de *Boufflers*, son ancien, qui avait demandé à servir sous lui. *Boufflers* aimait véritablement le Roi & la patrie. Il prouva en cette occasion (malgré la maxime d'un homme de beaucoup d'esprit) que dans un Etat Monarchique, & surtout sous un bon Maître, il y a des vertus. Il y en a sans doute tout autant que dans les Républiques, avec moins d'enthousiasme peut-être, mais avec plus de ce qu'on appelle honneur. *

Des

* Cet endroit mérite d'être éclairci. L'Auteur célèbre de l'*Esprit des Loix*, dit que l'honneur est le principe des Gouvernements Monarchiques, & la vertu le principe des Gouvernements Républicains.

Ce sont là des idées vagues & confuses qu'on a attaquées d'une manière aussi vague; parce que rarement on convient de la valeur des termes; rarement on s'entend. L'honneur est le désir d'être honoré, d'être estimé: de là vient l'habitude de ne rien faire dont on puisse rougir. La vertu est l'accomplissement des devoirs, indépendamment du désir de l'estime: de là vient que l'honneur est commun, la vertu rare.

Le principe d'une Monarchie, ou d'une République, n'est ni l'honneur, ni la vertu. Une Monarchie est fondée sur le pouvoir d'un seul; une République est fondée sur le pouvoir que plusieurs ont d'empêcher le pouvoir d'un seul. La plupart des Monarchies ont été établies par des Chefs d'armées, les Républiques par des Citoyens assemblés. L'honneur est commun à tous les hommes, & la vertu rare dans tout Gouvernement. L'amour propre de chaque membre d'une République veille sur l'amour propre des autres; chacun voulant être Maître, personne ne l'est; l'ambition de chaque particulier est un frein public, & l'égalité régné.

Dans une Monarchie affermie, l'ambition ne peut s'élever

Dès que les Français s'avancèrent pour s'opposer à l'investissement de Mons, les Alliés vinrent les attaquer près des bois de Blangies & du village de Malplaquet.

L'Armée des Alliés était d'environ quatre-vingt-mille combattans ; & celle du Maréchal de *Villars* d'environ soixante & dix-mille. Les Français entraînaient avec eux quatre-vingt piéces de canon ; les Alliés cent-quarante. Le Duc de *Marlborough* commandait l'aile droite , où étaient les Anglais & les troupes Allemandes à la solde d'Angleterre. Le Prince *Eugène* était au centre ; *Tilli* & un Comte de *Nassau* , à la gauche avec les Hollandais.

Le

lever qu'en plaisant au Maître , ou à ceux qui gouvernent sous le Maître. Il n'y a dans ces premiers ressorts ni honneur, ni vertu, de part ni d'autre ; il n'y a que de l'intérêt. La vertu est en tout pays le fruit de l'éducation & du caractère. Il est dit dans l'*Esprit des Loix*, qu'il faut plus de vertu dans une République ; c'est en un sens tout le contraire : il faut beaucoup plus de vertu dans une Cour , pour résister à tant de séductions. Le Duc de *Montausier* , le Duc de *Beauvilliers* , étaient des hommes d'une vertu très austère. Le Maréchal de *Villeroy* joignit des mœurs plus douces à une probité non moins incorruptible. Le Marquis de *Torci* a été un des plus honnêtes hommes de l'Europe , dans une place où la Politique permet le relâchement dans la Morale. Les Contrôleurs Généraux *le Pelletier* & *Chamillard* passèrent pour être moins habiles que vertueux.

Il faut avouer que *Louis XIV.* dans cette guerre malheureuse , ne fut guère entouré que d'hommes irréprochables ; c'est une observation très vraie , & très importante dans une histoire où les mœurs ont tant de part.

1. Sept.
1709.

Le Maréchal de *Villars* prit pour lui la gauche, & laissa la droite au Maréchal de *Boufflers*. Il avait retranché son armée à la hâte, manœuvre probablement convenable à des troupes inférieures en nombre, longtems malheureuses, dont la moitié était composée de nouvelles recrues, & convenable encor à la situation de la France, qu'une défaite entière eût mise aux derniers abois. Quelques Historiens ont blâmé le Général dans sa disposition ; *Il devait*, disaient-ils, *passer une large trouée, au lieu de la laisser devant lui*. Ceux qui de leur cabinet jugent ainsi ce qui se passe sur un champ de bataille, ne sont-ils pas trop habiles ?

Tout ce que je sai, c'est ce que le Maréchal dit lui-même, que les soldats, qui ayant manqué de pain un jour entier venaient de le recevoir, en jetèrent une partie pour courir plus légèrement au combat. Il y a eu depuis plusieurs siècles peu de batailles plus disputées & plus longues, aucune plus meurtrière. Je ne dirai autre chose de cette bataille, que ce qui fut avoué de tout le monde. La gauche des ennemis, où combattaient les Hollandais, fut presque toute détruite, & même poursuivie la bayonnette au bout du fusil. *Marlbrough* à la droite, faisait & soutenait les plus grands efforts. Le Maréchal de *Villars* dégarnit un peu son centre pour s'opposer à *Marlbrough*, & alors même ce centre fut attaqué. Les retranchemens, qui le couvraient, furent emportés. Le Régiment des Gardes, qui les défendait, ne put résister. Le Maréchal, en accourant de sa gauche

à

à son centre, fut blessé, & la bataille fut perdue. Le champ était jonché de près de trente mille morts ou mourans.

On marchait sur les cadavres entassés, surtout au quartier des Hollandais. La France ne perdit guères plus de huit-mille hommes dans cette journée. Ses ennemis en laissèrent environ vingt & un mille tués ou blessés ; mais le centre étant forcé, les deux ailes coupées, ceux qui avaient fait le plus grand carnage furent les vaincus.

Le Maréchal de Boufflers * fit la retraite en bon ordre, aidé du Prince de Tingri-Montmorenci, depuis Maréchal de Luxembourg, héritier du courage de ses pères. L'armée se retira entre le Quénai & Valenciennes, emportant plusieurs drapeaux & étendarts pris sur les ennemis. Ces dépouilles consolèrent Louis XIV : & on compta pour une victoire, l'honneur de l'avoir disputée si longtems, & de n'avoir perdu que le champ de bataille. Le Maréchal de Villars, en revenant à la Cour, assura le Roi, que sans sa blessure il aurait remporté la victoire.

J'en

* Dans le livre intitulé, *Mémoires du Maréchal de Barwick*, il est dit que le Maréchal de Barwick fit cette retraite. C'est ainsi que tant de Mémoires sont écrits. On trouve dans ceux de M^{de} de Maintenon Tom. V. p. 99. que les Alliés accusèrent le Maréchal de Villars de s'être blessé lui-même, & que les Français lui reprochèrent de s'être retiré trop tôt. Ce sont deux impostures. Ce Général avait un coup de carabine au-dessous du genou qui lui fracassa l'os, & qui le fit boiter toute sa vie.

J'en ai vu ce Général persuadé ; mais j'ai vu peu de personnes qui le crussent.

On peut s'étonner qu'une armée, qui avait tué aux ennemis deux tiers plus de monde qu'elle n'en avait perdu, n'essayât pas d'empêcher que ceux qui n'avaient eu d'autre avantage que celui de coucher au milieu de leurs morts, allassent faire le siège de Mons. Les Hollandais craignirent pour cette entreprise. Ils hésitèrent. Mais le nom de bataille perdue impose aux vaincus, & les décourage. Les hommes ne font jamais tout ce qu'ils peuvent faire ; & le soldat, à qui on dit qu'il a été battu, craint de l'être encore. Ainsi Mons fut assiégé & pris, & toujours pour les Hollandais, qui le gardèrent, ainsi que Tournai & Lille.



C. CENT-QUATRE-VINGT-CINQUIEME.

*Louis XIV. continuë à demander la paix
& à se défendre: le Duc de Ven-
dôme affermit le Roi d'Espagne sur le
Trône.*

N On seulement les ennemis avançaient ainſi pié-à-pié, & faiſaient tomber de ce côté toutes les barrières de la France; mais ils prétendaient, aidés du Duc de Savoie, aller ſurprendre la Franche-Comté, & pénétrer par les deux bords dans le cœur du Royaume. Le Général *Merci*, chargé de faciliter cette entrepriſe, en entrant dans la haute-Alſace par Bâle, fut heureuſement arrêté près de l'Isle de Neubourg ſur le Rhin, par le Comte, depuis Maréchal du Bourg. Je ne ſai par quelle fatalité ceux qui ont porté le nom de *Merci*, ont toujours été auſſi malheureux qu'eſtimés. Celui-ci fut vaincu de la manière la plus complete. Rien ne fut entrepris du côté de la Savoie: mais on n'en craignait pas moins du côté de la Flandre; & l'intérieur du Royaume était dans un état ſi languiſſant, que le Roi demanda encor la paix en ſuppliant. Il offrait de reconnaître l'Archiduc pour Roi d'Espagne, de ne donner aucun ſecours à ſon petit-fils, & de l'abandonner à ſa fortune; de donner quatre Places en otage; de

16.
Août
1709.

de rendre Strasbourg & Brisac ; de renoncer à la Souveraincté de l'Alsace , & de n'en garder que la Préfecture ; de raser toutes ses Places depuis Bâle jusqu'à Philipsbourg ; de combler le port si longtems redoutable de Dunkerque , & d'en raser les fortifications ; de laisser aux Etats-Généraux Lille, Tournai, Ypres, Menin, Furnes, Condé, Maubeuge : voilà les points principaux qui devaient servir de fondemens à la paix qu'il implorait.

Les Alliés voulurent encor avoir le triomphe de discuter les soumissions de *Louis XIV.* On permit à ses Plénipotentiaires de venir, au commencement de 1710. porter dans la petite ville de Gertrudenberg, les prières de ce Monarque : il choisit le Maréchal d'*Uxelles*, homme froid, taciturne, d'un esprit plus sage qu'élevé & hardi ; & l'Abbé, depuis Cardinal de *Polignac*, l'un des plus beaux esprits & des plus éloquens de son siècle, qui imposait par sa figure & par ses graces. L'esprit, la sagesse, l'éloquence, ne sont rien dans des Ministres, lorsque le Prince n'est pas heureux. Ce sont les victoires qui sont les Traités. Les Ambassadeurs de *Louis XIV.* furent plutôt confinés qu'admis à Gertrudenberg. Les Députés venaient entendre leurs offres, & les rapportaient à la Haie au Prince *Eugène*, au Duc de *Marlborough*, au Comte de *Zinzendorf* Ambassadeur de l'Empereur ; & ces offres étaient toujours reçues avec mépris. On leur insultait par des libelles outrageans, tous composés par des Réfugiés Français, devenus plus ennemis de la

la gloire de *Louis XIV.* que *Marlbrough* & *Eugène*.

Les Plénipotentiaires de France poussèrent l'humiliation jusqu'à promettre que le Roi donnerait de l'argent pour détrôner *Philippe V.* & ne furent point écoutés. On exigea que *Louis XIV.* pour préliminaires, s'engageât seul à chasser d'Espagne son petit-fils dans deux mois par la voie des armes. Cette inhumanité absurde, beaucoup plus outrageante qu'un refus, était inspirée par de nouveaux succès.

Tandis que les Alliés parlaient ainsi en Maîtres irrités contre la grandeur & la fierté de *Louis XIV.* ils prenaient la ville de Douai. Ils s'emparèrent bientôt après de Béthune, d'Aire, de Saint-Venant; & le Lord *Stairs* proposa d'envoyer des partis jusqu'à Paris.

Presque dans le même tems, l'armée de l'Archiduc commandée par *Gui de Staremberg*, le Général Allemand qui avait le plus de réputation après le Prince *Eugène*, remporta près de Saragosse une victoire complète sur l'armée en 1706 qui le parti de *Philippe V.* avait mis son espoir 1710. rance, à la tête de laquelle était le Marquis de Bay, Général malheureux. On remarqua encore, que les deux Princes qui se disputaient l'Espagne, & qui étaient l'un & l'autre à portée de leur armée, ne se trouvèrent pas à cette bataille. De tous les Princes, pour qui on combattait en Europe, il n'y avait alors que le Duc de Savoie qui fit la guerre par lui-même. Il était triste, qu'il n'acquît cette gloire qu'en combattant contre ses deux filles, dont il voulait

détrôner l'une, pour acquérir en Lombardie un peu de terrain, sur lequel l'Empereur *Joseph* lui faisait déjà des difficultés, & dont on l'aurait dépouillé à la première occasion.

Cet Empereur était heureux par-tout, & n'était nulle-part modéré dans son bonheur. Il démembra de sa seule autorité la Bavière; il en donnait les fiefs à ses parens & à ses créatures. Il dépouillait le jeune Duc de la Mirandole en Italie; & les Princes de l'Empire lui entretenaient une armée vers le Rhin, sans penser qu'ils travaillaient à cimenter un pouvoir qu'ils craignaient; tant était encor dominante dans les esprits la vieille haine contre le nom de *Louis XIV.* qui semblait le premier des intérêts. La fortune de *Joseph* le fit encor triompher des mécontents de Hongrie. La France avait suscité contre lui le Prince *Ragotski*, armé pour ses prétentions & pour celles de son pays. *Ragotski* fut battu, ses villes prises, son parti ruiné. Ainsi *Louis XIV.* était également malheureux au-dehors, au-dedans, sur Mer & sur Terre, dans les négociations publiques, & dans les intrigues secrètes.

Toute l'Europe croyait alors, que l'Archiduc *Charles* frère de l'heureux *Joseph*, régnerait sans concurrent en Espagne. L'Europe était menacée d'une Puissance plus terrible que celle de *Charles-Quint*; & c'était l'Angleterre longtems ennemie de la branche d'Autriche-Espagnole, & la Hollande son esclave révoltée, qui s'épuisaient pour l'établir. *Philippe V.* réfugié à Madrid, en sortit encor, & se retira à Valladolid; tandis que

que l'Archiduc *Charles* fit son entrée en vainqueur dans la capitale.

Le Roi de France ne pouvait plus secourir son petit-fils ; il avait été obligé de faire en partie ce que ses ennemis exigeaient à Gertrudenberg ; d'abandonner la cause de *Philippe*, en faisant revenir, pour sa propre défense, quelques troupes demeurées en Espagne. Lui-même à peine pouvait résister vers la Savoie, vers le Rhin, & surtout en Flandre, où se portaient les plus grands coups.

L'Espagne était encor bien plus à plaindre que la France. Presque toutes ses Provinces avaient été ravagées par leurs ennemis & par leurs défenseurs. Elle était attaquée par le Portugal. Son Commerce périssait. La disette était générale. Mais cette disette fut plus funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus, parce que dans une grande étendue de pays l'affection des Peuples refusait tout aux Autrichiens, & donnait tout à *Philippe*. Ce Monarque n'avait plus ni troupes, ni Général de la part de la France. Le Duc d'Orléans, par qui s'était un peu rétablie sa fortune chancelante, loin de continuer de commander ses armées, était regardé alors comme son ennemi. Il est certain, que malgré l'affection de la ville de Madrid pour *Philippe*, malgré la fidélité de beaucoup de Grands & de toute la Castille, il y avait contre *Philippe V.* un grand parti en Espagne. Tous les Catalans, nation belliqueuse & opiniâtre, tenaient obstinément pour son concurrent. La moitié de l'Aragon était aussi gagnée. Une partie des Peuples

attendait alors l'événement : une autre haïssait plus l'Archiduc qu'elle n'aimait *Philippe*. Le Duc d'Orléans, du même nom de *Philippe*, mécontent d'ailleurs des Ministres Espagnols, & mécontent de la Princesse des *Ursins* qui gouvernait, crut entrevoir qu'il pouvait gagner pour lui le pays qu'il était venu défendre ; & lorsque *Louis XIV.* avait proposé lui-même d'abandonner son petit-fils, & qu'on parlait déjà en Espagne d'une abdication, le Duc d'Orléans se crut digne de remplir la place, que *Philippe V.* semblait devoir quitter. Il avait à cette Couronne des droits, que le testament du feu Roi d'Espagne avait négligés, & que son père avait maintenus par une protestation.

Il fit par ses Agens une ligue avec quelques Grands d'Espagne, par laquelle ils s'engageaient à le mettre sur le Trône, en cas que *Philippe V.* en descendit. Il aurait en ce cas trouvé beaucoup d'Espagnols empressés à se ranger sous les drapeaux d'un Prince qui savait combattre. Cette entreprise, si elle eût réussi, pouvait ne pas déplaire aux Puissances maritimes, qui auraient moins redouté alors de voir l'Espagne & la France réunies dans une même main ; & elle aurait apporté moins d'obstacles à la paix. Le projet fut découvert à Madrid, vers le commencement de 1709. tandis que le Duc d'Orléans était à Versailles. Ses Agens furent emprisonnés en Espagne. *Philippe V.* ne pardonna pas à son parent, d'avoir cru qu'il pouvait abdiquer, & d'avoir eu la pensée de lui succéder. La France cria contre le Duc d'Orléans. Monseigneur,

seigneur, père de *Philippe V.* opina dans le Conseil, qu'on fit le procès à celui qu'il regardait comme coupable: mais le Roi aima mieux ensevelir dans le silence un projet informe & excusable, que de punir son neveu dans le tems qu'il voyait son petit-fils toucher à sa ruine.

Enfin, vers le tems de la bataille de Saragoſſe, le Conseil du Roi d'Espagne, & la plupart des Grands, voyant qu'ils n'avaient aucun Capitaine à opposer à *Staremberg*, qu'on regardait comme un autre *Eugène*, écrivirent en corps à *Louis XIV.* pour lui demander le Duc de *Vendôme*. Ce Prince, retiré dans Anet, partit alors; & sa présence valut une armée. La grande réputation qu'il s'était faite en Italie, & que la malheureuse campagne de Lille n'avait pu lui faire perdre, frappait les Espagnols. Sa popularité, sa libéralité qui allait jusqu'à la profusion, sa franchise, son amour pour les soldats, lui gagnaient les cœurs. Dès qu'il mit les pieds en Espagne, il lui arriva ce qui était arrivé autrefois à *Bertrand du Guesclin*. Son nom seul attira une foule de volontaires. Il n'avait point d'argent; les Communautés des Villes, des Villages & des Religieux, en donnèrent. Un esprit d'enthousiasme saisit la nation. Les débris de la bataille de Saragoſſe se rejoignirent sous lui à Valladolid. Tout s'empressa de fournir des recrues. Le Duc de *Vendôme*, sans laisser ralentir un moment cette nouvelle ardeur, poursuivit les vainqueurs, ramène le Roi à Madrid, oblige l'ennemi de se retirer vers le Portugal, le suit, passe le Tage à la nage, fait prisonnier dans

Août
1710.

9. Brihuega *Stanhope* avec cinq-mille Anglais ; atteint le Général *Staremborg*, & le lendemain
 Dec. lui livre la bataille de Villaviciosa. *Philippe V.* qui
 1710. n'avait point encor combattu avec les autres
 Généraux, animé de l'esprit du Duc de *Vendôme*, se met à la tête de l'aile droite. Le Général prend la gauche. Il remporte une victoire entière ; de sorte qu'en quatre mois de tems, ce Prince, qui était arrivé quand tout était désespéré, rétablit tout, & affermit pour jamais la Couronne d'Espagne sur la tête de *Philippe*. *

Tandis que cette révolution éclatante étonnait les Alliés, une autre plus sourde & non moins décisive se préparait en Angleterre. Une Allemande avait par sa mauvaise conduite fait perdre à la Maison d'Autriche toute la succession de *Charles-Quint*, & avait été ainsi le premier mobile de la guerre ; une Anglaise par ses imprudences procura la paix. *Sara Jennings*, Duchesse de *Marlborough*, gouvernait la Reine *Anne* ; & le Duc gouvernait l'Etat. Il avait en ses mains les finances, par le grand Trésorier *Godolphin*, beau-père d'une de ses filles. *Sunderland* Secrétaire d'Etat, son gendre, lui soumettait le Cabinet. Toute la maison de la Reine, où commandait sa femme, était à ses ordres. Il était maître de l'armée, dont il donnait tous
 les

* On prétend qu'après la bataille, *Philippe V.* n'ayant point de lit, le Duc de *Vendôme* lui dit : Je vai vous faire donner le plus beau lit sur lequel jamais Roi ait couché, & il fit faire un matelat des étendarts & des drapeaux pris sur les ennemis.

les emplois. Si deux partis, les *Whigs* & les *Toris*, divisaient l'Angleterre; les *Whigs*, à la tête desquels il était, faisaient tout pour sa grandeur; & les *Toris* avaient été forcés à l'admirer & à se taire. Il n'est pas indigne de l'Histoire, d'ajouter que le Duc & la Duchesse étaient les plus belles personnes de leur tems; & que cet avantage séduit encor la multitude, quand il est joint aux dignités & à la gloire.

Il avait plus de crédit à la Haie que le grand Pensionnaire, & il influait beaucoup en Allemagne. Négociateur & Général toujours heureux, nul particulier n'eut jamais une puissance & une gloire si étendues. Il pouvait encor affermir son pouvoir par ses richesses immenses, acquises dans le commandement. J'ai entendu dire à sa veuve, qu'après les partages faits à quatre enfans, il lui restait, sans aucune grace de la Cour, soixante & dix-mille pièces de revenu, qui font plus de 1550. mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. S'il n'avait pas eu autant d'économie que de grandeur, il pouvait se faire un parti, que la Reine *Anne* n'aurait pu détruire; & si sa femme avait eu plus de complaisance, jamais la Reine n'eût brisé ses liens. Mais le Duc ne put jamais triompher de son goût pour les richesses, ni la Duchesse de son humeur. La Reine l'avait aimée avec une tendresse qui allait jusqu'à la soumission & à l'abandonnement de toute volonté. Dans de pareilles liaisons, c'est d'ordinaire du côté des Souverains que vient le dégoût, le caprice, la hauteur, l'abus de la supériorité; ce font eux qui

font sentir le joug, & c'était la Duchesse de *Marlborough* qui l'appesantissait. Il fallait une Favorite à la Reine *Anne* ; elle se tourna du côté de *Myladi Masham*, sa Dame d'atour. Les jalousies de la Duchesse éclatèrent. Quelques paires de gants d'une façon singulière qu'elle refusa à la Reine, une jatte d'eau qu'elle laissa tomber en sa présence par une méprise affectée sur la robe de Madame *Masham*, changèrent la face de l'Europe. Les esprits s'aigrirent. Le frère de la nouvelle Favorite demanda au Duc un Régiment ; le Duc le refusa, & la Reine le donna. Les *Toris* saisirent cette conjoncture, pour tirer la Reine de cet esclavage domestique, pour abaisser la puissance du Duc de *Marlborough*, changer le Ministère, faire la paix, & rappeler, s'il se pouvait, la Maison de *Stuart* sur le Trône d'Angleterre. Si le caractère de la Duchesse eût pu admettre quelque souplesse, elle eût régné encore. La Reine & elle étaient dans l'habitude de s'écrire tous les jours sous des noms empruntés. Ce mystère & cette familiarité laissaient toujours la voie ouverte à la réconciliation ; mais la Duchesse n'employa cette ressource, que pour tout gâter. Elle écrivit impérieusement. Elle disait dans sa lettre : *Rendez-moi justice, & ne me faites point de réponse.* Elle s'en repentit ensuite : elle vint demander pardon ; elle pleura : & la Reine ne lui répondit autre chose, sinon : *Vous m'avez ordonné de ne vous point répondre, & je ne vous répondrai pas.* Alors la rupture fut sans retour. La Duchesse ne parut plus à la Cour ; & quelque tems après, on

com-

commença par ôter le Ministère au gendre de *Marlborough*, *Sunderland*, pour déposséder ensuite *Godolphin*, & le Duc lui-même. Dans d'autres Etats, cela s'appelle une disgrâce : en Angleterre, c'est une révolution dans les affaires ; & la révolution était encor très difficile à opérer.

Les *Toris*, maîtres alors de la Reine, ne l'étaient pas du Royaume. Ils furent obligés d'avoir recours à la Religion. Il n'y en a guère aujourd'hui dans la Grande-Bretagne, que le peu qu'il en faut pour distinguer les Factions. Les *Whigs* penchaient pour le Presbiterianisme. C'était la faction qui avait détrôné *Jacques II.*, persécuté *Charles II.* & immolé *Charles I.* Les *Toris* étaient pour les Episcopaux, qui favorisaient la Maison de *Stuart*, & qui voulaient établir l'obéissance passive envers les Rois, parce que les Evêques en espéraient plus d'obéissance pour eux-mêmes. Ils excitèrent un Prédicateur à prêcher dans la Cathédrale de *St. Paul* cette doctrine, & à désigner d'une manière odieuse l'administration de *Marlborough*, & le parti qui avait donné la Couronne au Roi *Guillaume*. Mais la Reine, qui favorisait ce Prêtre, ne fut pas assez puissante pour empêcher qu'il ne fût interdit pour trois ans par les deux Chambres dans la salle de *Westminster*, & que son sermon ne fût brûlé. Elle sentit encor plus sa faiblesse, en n'osant jamais, malgré ses secrètes inclinations pour son sang, r'ouvrir le chemin du Trône, fermé à son frère par le parti des *Whigs*. Les Ecrivains, qui disent que *Marlborough* & son parti tombèrent, quand la faveur de la Reine ne les soutint plus,

ne

42 MORT DE L'EMPEREUR JOSEPH.

ne connaissent pas l'Angleterre. La Reine, qui dès-lors voulait la paix, n'osait pas même ôter à *Marborough* le commandement des armées; & au Printems de 1711. *Marborough* pressait encor la France, tandis qu'il était disgracié dans sa Cour. Un Agent secret de la France proposait sous main des conditions de paix à Londres; mais le Ministère nouveau de la Reine n'osait encor les accepter.

Un nouvel événement, aussi imprévu que les autres, acheva ce grand ouvrage. L'Empereur *Joseph* mourut, & laissa les Etats de la Maison d'Autriche, l'Empire d'Allemagne, & les prétentions sur l'Espagne & sur l'Amérique, à son frère *Charles*, qui fut élu Empereur quelques mois après. *

17.
Avril
1711.

Au premier bruit de cette mort, les préjugés, qui armaient tant de Nations, commencèrent à se dissiper en Angleterre, par les soins du nou-

* Le Lord *Bolingbroke* rapporte dans ses lettres, qu'alors il y avait de grandes cabales à la Cour de France; il ne doute pas Tom. II. pag. 244. qu'il ne se formât dans sa Cour d'étranges projets d'ambition particulière: il en juge par un discours que lui tinrent depuis à souper les Ducs de la Feuillade & de Mortemar: Vous auriez pu nous étonner, pourquoi ne l'avez-vous pas fait? *Bolingbroke*, malgré ses lumières & sa philosophie, tombe ici dans le défaut de quelques Ministres, qui croient que tous les mots qu'on leur dit signifient quelque chose. On connaît assez l'état de la Cour de France, & celui de ces deux Ducs, pour savoir qu'il n'y avait, du tems de la paix d'Utrecht, ni desseins, ni factions, ni aucun homme en situation de rien entreprendre,

nouveau Ministère. On avait voulu empêcher que *Louis XIV.* ne gouvernât l'Espagne, l'Amérique, la Lombardie, le Royaume de Naples & la Sicile sous le nom de son petit-fils. Pourquoi vouloir réunir tant d'Etats dans la Maison de *Charles VI*? Pourquoi la nation Anglaise aurait-elle épuisé ses trésors? Elle payait plus que l'Allemagne & la Hollande ensemble. Les frais de la présente année allaient à sept-millions de livres sterling. Fallait-il qu'elle se ruinât, pour une cause qui lui était étrangère, & pour donner une partie de la Flandre aux Provinces-Unies rivales de son commerce? Toutes ces raisons, qui enhardissaient la Reine, ouvrirent les yeux à une grande partie de la nation; & un nouveau Parlement étant convoqué, la Reine eut la liberté de préparer la paix de l'Europe.

Mais, en la préparant en secret, elle ne pouvait pas encor se séparer publiquement de ses Alliés; & quand le Cabinet négocioit, *Marlbrough* était en campagne. Il avançait toujours en Flandre; il forçait les lignes, que le Maréchal de *Villars* avait tirées de Montreuil jusqu'à Valenciennes; il prenait Bouchain; il s'avavançait au Quènoi, & de là vers Paris il y avait à peine un rempart à lui opposer.

Ce fut dans ce tems malheureux, que le célèbre *du Gué-Trouin*, aidé de son courage & de l'argent de quelques Marchands, n'ayant encor aucun grade dans la Marine & devant tout à lui-même, équipa une petite flote, & alla prendre une des principales villes du Brésil, St. Sébastien de Rio-Janéiro. Son équipage

Sept.
1711.

Sept.
& Oct.
1711.

ge

ge revint chargé de richesses; & les Portugais perdirent beaucoup plus qu'il ne gagna. Mais le mal qu'on faisait au Bréfil, ne foulageait pas les maux de la France.

CH. CENT-QUATRE-VINGT-SIXIEME.

Victoire du Maréchal de Villars à Dénain. Rétablissement des affaires. Paix générale.

LEs négociations, qu'on entama enfin ouvertement à Londres, furent plus salutaires. La Reine envoya le Comte de *Strafford*, Ambassadeur en Hollande, communiquer les propositions de *Louis XIV.* Ce n'était plus alors à *Marlborough* qu'on demandait grace. Le Comte de *Strafford* obligea les Hollandais à nommer des Plénipotentiaires, & à recevoir ceux de la France.

Trois particuliers s'opposaient toujours à cette paix. *Marlborough*, le Prince *Eugène* & *Heinsius*, persistaient à vouloir accabler *Louis XIV.* Mais quand le Général Anglais retourna dans Londres à la fin de 1711. on lui ôta tous ses emplois. Il trouva une nouvelle Chambre-basse, & n'eut pas pour lui la pluralité de la haute. La Reine, en créant de nouveaux Pairs, avait affaibli le parti du Duc, & fortifié celui de la Couronne. Il fut accusé, comme

Sci-

Scipion, d'avoir malversé : mais il se tira d'affaire, à-peu-près de même, par sa gloire & par la retraite. Il était encor puissant dans sa disgrâce. Le Prince *Eugène* n'hésita pas à passer à Londres, pour seconder sa faction. Ce Prince reçut l'accueil qu'on devait à son nom & à sa renommée, & les refus qu'on devait à ses propositions. La Cour prévalut ; le Prince *Eugène* retourna seul achever la guerre ; & c'était encor un nouvel aiguillon pour lui, d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur.

Tandis qu'on s'assemble à Utrecht ; tandis que les Ministres de France, tant maltraités à Gertrudenberg, viennent négocier avec plus d'égalité ; le Maréchal de *Villars*, retiré derrière des lignes, couvrait encor Arras & Cambrai. Le Prince *Eugène* prenait la ville du Quénou, & il étendait dans le pays une armée d'environ cent-mille combattans. Les Hollandais avaient fait un effort ; & n'ayant jamais encor fourni à toutes les dépenses qu'ils étaient obligés de faire pour la guerre, ils avaient été au-delà de leur contingent cette année. La Reine *Anne* ne pouvait encor se dégager ouvertement ; elle avait envoyé à l'armée du Prince *Eugène* le Duc d'*Ormond* avec douze-mille Anglais, & payait encor beaucoup de troupes Allemandes. Le Prince *Eugène*, ayant brûlé le fauxbourg d'Arras, s'avancait sur l'armée Française. Il proposa au Duc d'*Ormond* de livrer bataille. Le Général Anglais avait été envoyé pour ne point combattre. Les négociations particulières

4.
Juillet
1712,

19.
Juil.
1712.

culières entre l'Angleterre & la France avançaient. Une suspension d'armes fut publiée entre les deux Couronnes. *Louis XIV.* fit remettre aux Anglais la ville de Dunkerque, pour sûreté de ses engagements. Le Duc d'*Ormond* se retira vers Gand. Il voulut emmener avec les troupes de sa nation, celles qui étaient à la solde de sa Reine; mais il ne put se faire suivre que de quatre escadrons de *Holstein* & d'un Régiment Liégeois. Les troupes du Brandebourg, du Palatinat, de Saxe, de Hesse, de Danemarck, restèrent sous les drapeaux du Prince *Eugène*, & furent payées par les Hollandais. L'Electeur de Hanovre même, qui devait succéder à la Reine *Anne*, laissa malgré elle ses troupes aux Alliés, & fit voir que si sa famille attendait la Couronne d'Angleterre, ce n'était pas sur la faveur de la Reine *Anne* qu'elle comptait.

Le Prince *Eugène*, privé des Anglais, était encor supérieur de vingt-mille hommes à l'armée Française; il l'était par sa position, par l'abondance de ses magasins, & par neuf ans de victoires.

Le Maréchal de *Villars* ne put l'empêcher de faire le siège de Landrecy. La France, épuisée d'hommes & d'argent, était dans la consternation. Les esprits ne se rassuraient point par les Conférences d'Utrecht, que les succès du Prince *Eugène* pouvaient rendre infructueuses. Déjà même des détachemens considérables avaient ravagé une partie de la Champagne, & pénétré jusqu'aux portes de Reims.

Déjà l'allarme était à Versailles, comme dans
le

le reste du Royaume. La mort du fils unique du Roi, arrivée depuis un an; le Duc de Bourgogne, la Duchesse de Bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidement depuis quelques mois, & portés dans le même tombeau; le dernier de ^{Fevr.} leurs enfans moribond; toutes ces infortunes ^{1712.} domestiques, jointes aux étrangères & à la misère publique, faisaient regarder la fin du règne de *Louis XIV.* comme un tems marqué pour la calamité; & l'on s'attendait à plus de défaites, que l'on n'avait vu auparavant de grandeur & de gloire.

Précisément dans ce tems-là, mourut en ^{11.} Espagne le Duc de *Vendôme*. L'esprit de décou- ^{Juin} ragement, généralement répandu en France, ^{1712.} & que je me souviens d'avoir vu, faisait encore redouter que l'Espagne, soutenue par le Duc de *Vendôme*, ne retombât par sa perte.

Landrecy ne pouvait pas tenir longtems. Il fut agité dans Versailles, si le Roi se retirerait à Chambort. Il dit au Maréchal d'*Harcourt*, qu'en cas d'un nouveau malheur, il convoquerait toute la Noblesse de son Royaume, qu'il la conduirait à l'ennemi malgré son âge de soixante & quatorze ans, & qu'il périrait à la tête.

Une faute, que fit le Prince *Eugène*, délivra le Roi & la France de tant d'inquiétudes. On prétend que ses lignes étaient trop étendues; que le dépôt de ses magasins dans Marchiennes était trop éloigné; que le Général *Albermarle*, posté à Dénain entre Marchiennes & le camp du Prince, n'était pas à portée d'être secouru
assez

assez tôt, s'il était attaqué. On m'a assuré qu'une Italienne fort belle, que je vis quelque tems après à la Haie, & qui était alors entretenue par le Prince *Eugène*, était dans Marchiennes, & qu'elle avait été cause qu'on avait choisi ce lieu pour servir d'entrepôt. Ce n'était pas rendre justice au Prince *Eugène*, de penser qu'une femme pût avoir part à ses arrangemens de guerre.

Ceux qui savent qu'un Curé, & un Conseiller de Douai nommé *le Fèvre d'Orval*, se promenant ensemble vers ces quartiers, imaginèrent les premiers qu'on pouvait aisément attaquer Dénain & Marchiennes, serviront mieux à prouver, par quels secrets & faibles ressorts les grandes affaires de ce monde sont souvent dirigées. *Le Fèvre* donna son avis à l'Intendant de la province; celui-ci, au Maréchal de *Montesquiou* qui commandait sous le Maréchal de *Villars*; le Général l'approuva, & l'exécuta. Cette action fut en effet le salut de la France, plus encor que la paix avec l'Angleterre. Le Maréchal de *Villars* donna le change au Prince *Eugène*. Un corps de dragons s'avança à la vuë du camp ennemi, comme si on se préparait à l'attaquer; & tandis que ces dragons se reti-

24. rent ensuite vers Guise, le Maréchal marche
Juillet à Dénain avec son armée sur cinq colonnes. On
1712. force les retranchemens du Général *Albermarle*,
défendus par dix-sept bataillons; tout est tué,
ou pris. Le Général se rend prisonnier avec
deux Princes de *Nassau*, un Prince de *Hol-*
stein, un Prince d'*Anhalt*, & tous les Offi-
ciers. Le Prince *Eugène* arrive à la hâte, mais

à la fin de l'action, avec ce qu'il peut amener de troupes; il veut attaquer un pont qui conduisait à Dénain, & dont les Français étaient maîtres; il y perd du monde, & retourne à son camp, après avoir été témoin de cette défaite.

Tous les postes, vers Marchiennes le long de la Scarpe, sont emportés l'un après l'autre avec rapidité. On pousse à Marchiennes défendu par quatre-mille hommes; on en presse le siège avec tant de vivacité, qu'au bout de trois jours on les fait prisonniers, & qu'on se rend maître de toutes les munitions de guerre & ^{3^{es}} de bouche, amassées par les ennemis pour la campagne. Alors toute la supériorité est du côté du Maréchal de *Villars*. L'ennemi déconcerté lève le siège de Landrecy, & voit reprendre Douai, le Quênoi, Bouchain. Les frontières sont en sûreté. L'armée du Prince *Eugène* se retire, diminuée de près de cinquante bataillons, dont quarante furent pris, depuis le combat de Dénain jusqu'à la fin de la campagne. La victoire la plus signalée n'aurait pas produit de plus grands avantages.

Si le Maréchal de *Villars* avait eu cette faveur populaire qu'ont eu quelques autres Généraux, on l'eût appelé à haute voix le Restaurateur de la France; mais on avouait à peine les obligations qu'on lui avait; & dans la joie publique d'un succès inespéré, l'envie prédominait encore. *

H. G. Tom. VI.

D

Cha.

* Le Maréchal de *Villars* eut à Versailles une partie

de

Chaque progrès du Maréchal de *Villars* hâ-
tait la paix d'Utrecht. Le Ministère de la Rei-
ne *Anne*, responsable à sa patrie & à l'Europe,
ne négligea ni les intérêts de l'Angleterre, ni
ceux des Alliés, ni la sûreté publique. Il exi-
gea d'abord, que *Philippe V.* affermi en Espa-
gne, renonçât à ses droits sur la Couronne de
France, qu'il avait toujours conservés; & que
le Duc de Berri son frère, héritier présomptif
de la France après l'unique arrière-petit-fils
qui restait à *Louis XIV.* renonçât aussi à la
Couronne d'Espagne, en cas qu'il devint Roi
de France. On voulut que le Duc d'Orléans
fit

de l'appartement qu'avait occupé *Monseigneur*, & le Roi
vint l'y voir. L'Auteur des *Mémoires de Maintenon* qui
confond tous les tems, dit *Tom. V. p. 119.* de ces *Mé-*
moires, que le Maréchal de *Villars*, arriva dans les jar-
dins de Marli, & que le Roi lui ayant dit qu'il était
très content de lui, le Maréchal se tournant vers les cour-
tisans leur dit; *Messieurs, au moins vous l'entendez.* Ce
conte rapporté dans cette occasion ferait tort à un hom-
me qui venait de rendre de si grands services. Ce n'est
pas dans ces moments de gloire qu'on fait ainsi remar-
quer aux courtisans que le Roi est content. Cette anec-
dote défigurée est de l'année 1711. Le Roi lui avait
ordonné de ne point attaquer le Duc de *Mariborough.*
Les Anglais prirent *Bouchain.* On murmurait contre
le Maréchal de *Villars.* Ce fut après cette campagne de
1711. que le Roi lui dit qu'il était content, & c'est
alors qu'il pouvait convenir à un Général d'imposer si-
lence aux reproches des courtisans, en leur disant que son
Souverain était satisfait de sa conduite, quoique malheu-
reuse.

Ce fait est très peu important; mais il faut de la
vérité dans les plus petites choses.

fit la même renonciation. On venait d'éprouver, par douze ans de guerre, combien de tels actes lient peu les hommes. Il n'y a point encore de loi reconnue, qui oblige les descendans à se priver du droit de régner, auquel auront renoncé les pères. Ces renonciations ne sont efficaces, que lorsque l'intérêt commun continué de s'accorder avec elles. Mais enfin elles calmaient pour le moment présent une tempête de douze années : & il était probable, qu'un jour plus d'une nation réunie soutiendrait ces renonciations, devenues la base de l'équilibre & de la tranquillité de l'Europe.

On donnait par ce Traité au Duc de Savoie l'Isle de Sicile, avec le titre de Roi ; & dans le Continent, Fenestrelles, Exilles & la Vallée de Pragelas. Ainsi on prenait, pour l'aggrandir, sur la Maison de Bourbon.

On donnait aux Hollandais une barrière considérable, qu'ils avaient toujours désirée ; & si l'on dépouillait la Maison de France de quelques domaines en faveur du Duc de Savoie, on prenait en effet sur la Maison d'Autriche de quoi satisfaire les Hollandais, qui devaient devenir, à ses dépens, les Conservateurs & les Maîtres des plus fortes villes de la Flandre. On avait égard aux intérêts de la Hollande dans le Commerce. On stipulait ceux du Portugal.

On réservait à l'Empereur la Souveraineté des dix Provinces de la Flandre Espagnole, & le domaine utile des villes de la Barrière. On lui assurait le Royaume de Naples & la Sar-

daigne, avec tout ce qu'il possédait en Lombardie, & les quatre ports sur les côtes de la Toscane. Mais le Conseil de Vienne se croyait trop lésé, & ne pouvait souscrire à ces conditions.

A l'égard de l'Angleterre, sa gloire & ses intérêts étaient en sûreté. Elle faisait démolir & combler le port de Dunkerque, objet de tant de jalousies. L'Espagne la laissait en possession de Gibraltar & de l'Isle Minorque. La France lui abandonnait la Baie d'Hudson, l'Isle de Terre-neuve & l'Acadie. Elle obtenait, pour le Commerce en Amérique, des droits qu'on ne donnait pas aux Français, qui avaient placé *Philippe V.* sur le Trône. Il faut encore compter, parmi les articles glorieux au Ministère Anglais, d'avoir fait consentir *Louis XIV.* à faire sortir de prison ceux de ses propres sujets qui étaient retenus pour leur Religion. C'était dicter des loix, mais des loix bien respectables.

Enfin la Reine *Anne*, sacrifiant à sa patrie les droits de son sang & les secrètes inclinations de son cœur, faisait assurer & garantir sa succession à la Maison de Hanovre.

Quant aux Electeurs de Bavière & de Cologne, le Duc de Bavière devait retenir le Duché de Luxembourg & le Comté de Namur, jusqu'à ce que son frère & lui fussent rétablis dans leurs Electorats; car l'Espagne avait cédé ces deux Souverainetés au Bavaois, en dédommagement de ses pertes; & les Alliés n'avaient pris ni Namur ni Luxembourg.

Pour la France, qui démolissait Dunkerque, &

& qui abandonnait tant de Places en Flandre , autrefois conquises par ses armes, & assurées par les Traités de Nimégue & de Riswick, on lui rendait Lille, Aire, Béthune, & Saint-Venant.

Ainsi il paraissait, que le Ministère Anglais rendait justice à tout le monde. Mais les *Whigs* ne la lui rendirent pas; & la moitié de la nation persécuta bientôt la mémoire de la Reine *Anne*, pour avoir fait le plus grand bien qu'un Souverain puisse jamais faire, pour avoir donné le repos à tant de Nations. On lui reprocha d'avoir pu démembrer la France, & de ne l'avoir pas fait. *

Tous ces Traités furent signés l'un après l'autre, dans le cours de l'année 1713. Soit opiniâtreté du Prince *Eugène*, soit mauvaise politique du Conseil de l'Empereur, ce Monarque n'entra dans aucune de ces négociations. Il aurait eu certainement Landau, & peut-être Strasbourg, s'il s'était prêté d'abord aux vûes de la Reine *Anne*. Il s'obstina à la guerre, & il n'eut

D 3 rien.

* La Reine *Anne* envoya au mois d'Août son Secrétaire d'Etat le Vicomte de *Bolingbroke* consommer la négociation. Le Marquis de *Torci* fait un très grand éloge de ce Ministre, & dit que *Louis XIV.* lui fit l'accueil qu'il lui devait. En effet il fut reçu à la Cour comme un homme qui venait donner la paix; & lorsqu'il vint à l'Opera tout le monde se leva pour lui faire honneur: c'est donc une grande calomnie dans les Mémoires de *Maintenon* de dire pag 115. du Tom. V. Le mépris que *Louis XIV.* témoigna pour *Mylord Bolingbroke* ne prouve point qu'il l'ait eu au nombre de ses pensionnaires.

- rien. Le Maréchal de *Villars* ayant mis ce qui restait de la Flandre Française en sûreté, passa vers le Rhin, & après s'être rendu Maître de Spire, de Worms, de tous les pays d'alentour, il prend ce même Landau que l'Empereur eût pu conserver par la paix; il force les lignes que le Prince *Eugène* avait fait tirer dans le Brisgau; défait dans ces lignes le Maréchal *Vaubonne*; assiège & prend Fribourg, la capitale de l'Autriche antérieure.

20.
Août
1713.

20.
Sept.

30.
Oct.

Le Conseil de Vienne pressait de tous côtés les secours qu'avaient promis les Cercles de l'Empire, & ces secours ne venaient point. Il comprit alors que l'Empereur, sans l'Angleterre & la Hollande, ne pouvait prévaloir contre la France; & il se résolut trop tard à la paix.

Le Maréchal de *Villars*, après avoir ainsi terminé la guerre, eut encore la gloire de conclure cette paix à Radstat avec le Prince *Eugène*. C'était peut-être la première fois qu'on avait vu deux Généraux opposés, au sortir d'une campagne, traiter au nom de leurs Maîtres. Ils y portèrent tous deux la franchise de leur caractère. J'ai oui conter au Maréchal de *Villars*, qu'un des premiers discours qu'il tint au Prince *Eugène*, fut celui-ci: *Monsieur, nous ne sommes point ennemis; vos ennemis sont à Vienne, & les miens à Versailles.* En effet, l'un & l'autre eurent toujours dans leurs Cours des cabales à combattre.

Il ne fut point question dans ce Traité, des droits que l'Empereur réclamait toujours sur la Monarchie d'Espagne, ni du vain titre de Roi Catho-

Catholique que *Charles VI.* prit toujours , tandis que le Royaume restait assuré à *Philippe V. Louis XIV.* garda Strasbourg & Landau qu'il avait offert de céder auparavant , Huningue & le nouveau Brisac qu'il avait proposé lui-même de raser , la Souveraineté de l'Alsace à laquelle il avait offert de renoncer. Mais ce qu'il y eut de plus honorable , il fit rétablir dans leurs Etats & dans leurs rangs les Electeurs de Cologne & de Bavière.

C'est une chose très remarquable , que la France , dans tous ses Traités avec les Empereurs , a toujours protégé les droits des Princes & des Etats de l'Empire. Elle posa les fondemens de la liberté Germanique à Munster , & fit ériger un huitième Electorat pour cette même Maison de Bavière. Le Traité de Nimègue confirma celui de Westphalie. Elle fit rendre par le Traité de Riswick , tous les biens du Cardinal de *Furtemberg.* Enfin par la paix d'Utrecht , elle rétablit deux Electeurs. Il faut avouer , que dans toute la négociation qui termina cette longue querelle , la France reçut la loi de l'Angleterre , & la fit à l'Empire.

Les Mémoires historiques du tems , sur lesquels on a formé les compilations de tant d'histoires de *Louis XIV.* disent que le Prince *Eugène* , en finissant les conférences , pria le Duc de *Villars* d'embrasser pour lui les genoux de *Louis XIV.* & de présenter à ce Monarque les assurances du plus profond respect d'un sujet envers son Souverain. Premièrement , il n'est pas vrai , qu'un Prince , petit-fils d'un Souverain , de-

meure le sujet d'un autre Prince, pour être né dans ses Etats. Secondement, il est encor moins vrai, que le Prince *Eugène*, Vicaire-général de l'Empire, pût se dire sujet du Roi de France.

Cependant chaque Etat se mit en possession de ses nouveaux droits. Le Duc de Savoie se fit reconnaître en Sicile, sans consulter l'Empereur, qui s'en plaignit en vain. *Louis XIV.* fit recevoir ses troupes dans Lille. Les Hollandais se saisirent des villes de leur barrière ; & la Flandre leur a payé toujours douze-cent-cinquante-mille florins par an, pour être les Maîtres chez elle. *Louis XIV.* fit combler le port de Dunkerque, raser la citadelle, & démolir toutes les fortifications du côté de la mer, sous les yeux d'un Commissaire Anglais. Les Dunkerquois, qui voyaient par là tout leur Commerce périr, députèrent à Londres pour implorer la clémence de la Reine *Anne*. Il était triste pour *Louis XIV.* que ses sujets allassent demander grace à une Reine d'Angleterre ; mais il fut encor plus triste pour eux, que la Reine *Anne* fût obligée de les refuser.

Le Roi, quelque tems après, fit élargir le canal de Mardick ; & au moyen des écluses, on fit un port qu'on disait déjà égaler celui de Dunkerque. Le Comte de *Stairs*, Ambassadeur d'Angleterre, s'en plaignit vivement à ce Monarque. Il est dit dans un des meilleurs livres que nous ayons, que *Louis XIV.* répondit au Lord *Stairs* : *Monsieur l'Ambassadeur, j'ai toujours été le Maître chez moi, quelquefois chez les autres ; ne m'en faites pas souvenir. Je sai de science*

science certaine, que jamais *Louis XIV.* ne fit une réponse si peu convenable. Il n'avait jamais été le Maître chez les Anglais : il s'en fallait beaucoup. Il l'était chez lui ; mais il s'agissait de savoir, s'il était le maître d'éluder un Traité, auquel il devait son repos, & peut-être une grande partie de son Royaume. *

La clause du Traité qui portait la démolition du port de Dunkerque & de ses écluses, ne stipulait pas qu'on ne ferait point de port à Mardick. On a osé imprimer que le Lord *Bolingbroke*, qui rédigea le Traité, fit cette omission, gagné par un présent d'un million. On trouve cette lâche calomnie dans l'histoire de *Louis XIV.* sous le nom de la *Martinière* ; & ce n'est pas la seule qui déshonore cet ouvrage. *Louis XIV.* paraissait être en droit de profiter de la négligence des Ministres Anglais, & de s'en tenir à la lettre du Traité ; mais il aimait mieux en remplir l'esprit, uniquement pour le bien de la paix ; & loin de dire au Lord *Stairs*, qu'il ne le fit pas souvenir qu'il avait été autrefois le Maître chez les autres, il voulut bien céder à ses représentations, auxquelles il pouvait résister. Il fit discontinuer les travaux de Mardick au mois d'Avril 1714. Les ouvrages furent démolis bientôt après dans la Régence, &

* Jamais le Lord *Stairs* ne parla au Roi qu'en présence du Secrétaire d'Etat de *Torci*, qui a dit n'avoir jamais entendu un discours si déplacé. Ce discours aurait été bien humiliant pour *Louis XIV.* quand il fit cesser les ouvrages de Mardick.

& le Traité accompli dans tous ses points.

Après cette paix d'Utrecht & de Radstat, *Philippe V.* ne jouit pas encor de toute l'Espagne ; il lui resta la Catalogne à soumettre, ainsi que les Isles de Majorque & d'Ivica.

Il faut savoir que l'Empereur *Charles VI.* ayant laissé sa femme à Barcelone, ne pouvant soutenir la guerre d'Espagne, & ne voulant ni céder ses droits ni accepter la paix d'Utrecht, était cependant convenu alors avec la Reine *Anne*, que l'Impératrice & ses troupes, devenues inutiles en Catalogne, seraient transportées sur des vaisseaux Anglais. En effet la Catalogne avait été évacuée ; & *Staremborg* en partant s'était démis de son titre de Viceroi. Mais il laissa toutes les semences d'une guerre civile, & l'espérance d'un prompt secours de la part de l'Empereur & même de l'Angleterre. Ceux qui avaient alors le plus de crédit dans cette Province, imaginèrent qu'ils pourraient former une République sous une protection étrangère, & que le Roi d'Espagne ne serait pas assez fort pour les conquérir. Ils déployèrent alors ce caractère que *Tacite* leur attribuait il y a si longtemps. „ Nation intrépide, dit-il, qui compte „ la vie pour rien, quand elle ne l'emploie pas „ à combattre.

S'ils avaient fait pour *Philippe V.* leur Roi, autant d'efforts qu'ils en firent alors contre lui, jamais l'Archiduc n'eût disputé l'Espagne. Ils prouvèrent, par leur opiniâtre résistance que, *Philippe V.* délivré même de son Compétiteur, ne pouvait seul les réduire. *Louis XIV.* qui dans
les

les derniers tems de la guerre n'avait pu fournir ni soldats ni vaisseaux à son petit-fils contre *Charles* son Concurrent, lui en envoya alors contre ses sujets révoltés. Une escadre Française bloqua le port de Barcelone, & le Maréchal de *Barwick* l'assiégea par terre.

La Reine d'Angleterre, plus fidèle à ses Traités, qu'aux intérêts de son pays, ne secourut point cette ville. L'Empereur d'Allemagne promit de vains secours. Les assiégés se défendirent avec un courage fortifié par le fanatisme. Les Prêtres, les Moines, coururent aux armes & sur les brèches, comme s'il s'était agi d'une guerre de Religion. Un fantôme de liberté les rendit sourds à toutes les avances qu'ils reçurent de leur Maître. Plus de cinquante Ecclésiastiques moururent dans ce siège les armes à la main. On peut juger, si leurs discours & leur exemple avaient animé les peuples.

Ils arborèrent sur la brèche un drapeau noir, & soutinrent plus d'un assaut. Enfin les assiégés ayant pénétré, les assiégés se batirent encor de rue en rue; & retirés dans la ville neuve tandis que l'ancienne était prise, ils demandèrent encor en capitulant, qu'on leur conservât tous leurs privilèges. Ils n'obtinrent que la vie & leurs biens. La plupart de leurs privilèges leur furent ôtés. Soixante Moines, condamnés aux galères, furent la seule vengeance que l'on prit. *Philippe V.* avait traité plus rudement la petite ville de *Xativa* * dans le cours de

* Cette ville de *Xativa* fut rasée en 1707. après la bataille

de la guerre : on l'avait détruite de fond en comble , pour faire un exemple. Mais si on rase une petite ville de peu d'importance , on n'en rase point une grande , qui a un beau port de mer , & dont le maintien est utile à l'Etat.

Cette fureur des Catalans , qui ne les avait pas animés quand *Charles VI.* était parmi eux , & qui les transporta quand ils furent sans secours , fut la dernière flamme de l'incendie , qui avait ravagé si longtems la plus belle partie de l'Europe , pour le testament de *Charles II.* Roi d'Espagne.

bataille d'*A'mansa.* *Philippe V.* fit bâtir sur les ruines ; une autre ville qu'on nomme à présent *San Philippe.*



CH. CENT-QUATRE-VINGT-SEPTIEME.

TABLEAU DE L'EUROPE,
DEPUIS LA PAIX D'UTRECHT
JUSQU'EN 1756.

J'Ose appeller encor cette longue guerre, une guerre civile. Le Duc de Savoie y fut armé contre ses deux filles. Le Prince de *Vaudemont*, qui avait pris le parti de l'Archiduc *Charles*, avait été sur le point de faire prisonnier dans la Lombardie son propre père qui tenait pour *Philippe V.* L'Espagne avait été réellement partagée en factions. Des Régimens entiers de Calvinistes Français avaient servi contre leur patrie. C'était enfin pour une succession entre parens, que la guerre générale avait commencé : & l'on peut ajouter, que la Reine d'Angleterre excluait du Trône son frère, que *Louis XIV.* protégeait, & qu'elle fut obligée de le proscrire.

Les espérances & la prudence humaine furent trompées dans cette guerre, comme elles le sont toujours. *Charles VI.* deux fois reconnu dans Madrid, fut chassé d'Espagne. *Louis XIV.* près de succomber, se releva par les brouilleries imprévues de l'Angleterre. Le Conseil d'Espagne, qui n'avait appelé le Duc d'Anjou au Trône que

que dans le dessein de ne jamais démembrement la Monarchie, en vit beaucoup de parties séparées. La Lombardie, la Flandre *, restèrent à la Maison d'Autriche : la Maison de Prusse eut une petite partie de cette même Flandre ; & les Hollandais dominèrent dans une autre ; une quatrième partie demeura à la France. Ainsi l'héritage de la Maison de Bourgogne resta partagé entre quatre Puissances ; & celle qui semblerait y avoir le plus de droit, n'y conserva pas une métairie. La Sardaigne, inutile à l'Empereur, lui resta pour un tems. Il jouit quelques années de Naples, ce grand Fief de Rome, qu'on s'est arraché si souvent & si aisément. Le Duc de Savoie eut quatre ans la Sicile, & ne l'eut que pour soutenir, contre le Pape, le droit singulier, mais ancien, d'être Pape lui-même dans cette Isle ; c'est-à-dire, d'être, au Dogme près, Souverain absolu en matière de Religion.

La vanité de la Politique parut encor plus après la paix d'Utrecht, que pendant la guerre. Il est indubitable, que le nouveau Ministère de la Reine *Anne* voulait préparer en secret le rétablissement du fils de *Jaques II.* sur le Trône. La Reine *Anne* elle-même commençait à écouter la voix de la nature, par celle de ses Ministres

* On appelle généralement du nom de Flandres, les Provinces des Pays-bas qui appartiennent à la maison d'Autriche, comme on appelle les sept Provinces-Unies, la Hollande.

nistres ; & elle était dans le dessein de laisser sa succession à ce frère, dont elle avait mis la tête à prix malgré elle. Sa mort prévint tous ces desseins. La Maison de Hanovre, qu'elle regardait comme étrangère & qu'elle n'aimait pas, lui succéda ; ses Ministres furent persécutés ; & le parti du Prétendant ayant tenté de soutenir ses droits en 1715. ce parti fut défait ; la rébellion, qui, si la Reine *Anne* eût vécu plus longtems, eût passé pour une révolution légitime, fut punie par le sang qui coula sur les échafauts.

Les choses changèrent en France d'une autre manière après la mort de *Louis XIV.* Il eût été trop long, trop difficile, & trop dangereux d'assembler les Etats Généraux pour régler les prétentions à la Régence. Le Parlement de Paris l'avait déjà donnée à deux Reines ; elle la donna au Duc d'Orléans. Il avait cassé le Testament de *Louis XIII.* Il cassa celui de *Louis XIV.* *Philippe* Duc d'Orléans, petit-fils de France, fut déclaré Maître absolu par ce même Parlement qu'il envoya bientôt après en exil. Sept.
1715.

Pour mieux sentir, par quelle fatalité aveugle les affaires de ce monde sont gouvernées ; il faut remarquer que l'Empire Ottoman, qui avait pu attaquer l'Empire d'Allemagne pendant la longue guerre de 1701. attendit la conclusion totale de la paix générale, pour faire la guerre contre les Chrétiens. Les Turcs s'emparèrent aisément en 1715. du Péloponèse que le célèbre *Morofini*, surnommé le *Péloponésiaque*, avait pris sur eux vers la fin du dix-septième siècle, &

64 TABLEAU DE L'EUROPE

& qui était resté aux Vénitiens par la paix de Carlowitz. L'Empereur garant de cette paix, fut obligé de se déclarer contre les Turcs. Le Prince *Eugène* qui les avait déjà battus autrefois à Zenta, passa le Danube, & livra bataille, près de Peterwaradin, au Grand-Visir *Ali*, favori du Sultan *Achmet III.* & remporta la victoire la plus signalée.

1716.

Quoique les détails n'entrent point dans un plan général, on ne peut s'empêcher de rapporter ici l'action d'un Français célèbre par ses aventures singulières. Un Comte de *Bonneval*, qui avait quitté le service de France sur quelques mécontentements du Ministère, Major Général alors sous le Prince *Eugène*, se trouva dans cette bataille entouré d'un corps nombreux de Jannissaires; il n'avait auprès de lui que deux cent soldats de son Régiment; il résista une heure entière; & ayant été abattu d'un coup de lance, dix soldats qui lui restaient le portèrent à l'armée victorieuse. Ce même homme proscrit en France, vint ensuite se marier publiquement à Paris; & quelques années après il alla prendre le Turban à Constantinople, où il est mort Bacha.

Le Grand-Visir *Ali* fut blessé à mort dans la bataille. Les mœurs Turques n'étaient pas encore adoucies; ce Visir avant d'expirer fit massacrer un Général de l'Empereur qui était son prisonnier. *

1717. L'année d'après le Prince *Eugène* assiégea Belgrade,

* Il s'appellait *Bresiner*.

grade, dans laquelle il y avait près de quinze mille hommes de garnison; il se vit lui-même assiégé par une armée innombrable de Turcs, qui avançaient contre son camp, & qui l'environnèrent de tranchées; il était précisément dans la situation où se trouva César en assiégeant Aléxie; il s'en tira comme lui; il battit les ennemis, & prit la ville; toute son armée devait périr, mais la discipline militaire triompha de la force & du nombre.

Ce Prince mit le comble à sa gloire par la paix de Passarowitz, qui donna Belgrade & 1718. Témiswar à l'Empereur; mais les Vénitiens pour qui on avait fait la guerre furent abandonnés, & perdirent la Grèce sans retour.

La face des affaires ne changeait pas moins entre les Princes Chrétiens. L'intelligence & l'union de la France & de l'Espagne, qu'on avait tant redoutée, & qui avait alarmé tant d'Etats, fut rompue dès que Louis XIV. eut les yeux fermés. Le Duc d'Orléans Régent de France, quoiqu'irréprochable sur les soins de la conservation de son Pupille, se conduisit comme s'il eût dû lui succéder. Il s'unit étroitement avec l'Angleterre, réputée l'ennemie naturelle de la France; & rompit ouvertement avec la branche de Bourbon qui régnait à Madrid: & Philippe V. qui avait renoncé à la Couronne de France par la paix, excita, ou plutôt prêta son nom pour exciter des séditions en France, qui devaient lui donner la Régence d'un pays où il ne pouvait régner. Ainsi, après la mort de Louis XIV. toutes les

H. G. Tom. VI. E vuës,

vuës, toutes les négociations, toute la politique changèrent dans sa famille & chez tous les Princes.

Le Cardinal *Albéroni*, premier Ministre d'Espagne, se mit en tête de bouleverser l'Europe, & fut sur le point d'en venir à bout. Il avait en peu d'années rétabli les finances & les forces de la Monarchie Espagnole ; il forma le projet d'y réunir la Sardaigne, qui était alors à l'Empereur ; & la Sicile, dont les Ducs de Savoie étaient en possession depuis la paix d'Utrecht. Il allait changer la constitution de l'Angleterre, pour l'empêcher de s'opposer à ses desseins ; & dans la même vuë il était prêt d'exciter en France une guerre civile. Il négociait à la fois avec la Porte Ottomane, avec le Czar *Pierre le Grand*, & avec *Charles XII.* Il était prêt d'engager les Turcs à renouveler la guerre contre l'Empereur ; & *Charles XII.* réuni avec le Czar, devait mener lui-même le Prétendant en Angleterre, & le rétablir sur le Trône de ses pères.

Ce Cardinal en même tems soulevait la Bretagne en France, & déjà il faisait filer secrètement dans le Royaume quelques troupes déguisées en Fauisauniers, conduites par un nommé *Colincri*, qui devait se joindre aux revoltés. La conspiration de la Duchesse du Maine, du Cardinal de *Polignac*, & de tant d'autres, était prête d'éclater ; le dessein était d'enlever, si on pouvait, le Duc d'Orléans, de lui ôter la Régence, & de la donner au Roi d'Espagne *Philippe V.* Ainsi le Cardinal *Albéroni*, autrefois

fois Curé de village auprès de Parme, allait être à la fois Premier Ministre d'Espagne & de France, & donnait à l'Europe entière une face nouvelle.

La fortune fit évanouir tous les vastes projets; une simple Courtisane découvrit à Paris la conspiration, qui devint inutile dès qu'elle fut connue. Le Roi de Suède, qui devait mettre le Prétendant sur le Trône d'Angleterre, fut tué en Norwège. Cependant une partie des projets d'Albéroni commençait à s'effectuer, tant il avait préparé de ressorts. La flotte qu'il avait armée descendit en Sardaigne dès l'année 1717. & la réduisit en peu de jours sous l'obéissance de l'Espagne; bientôt après elle s'empara de presque toute la Sicile en 1718.

Mais Albéroni n'ayant pu réussir ni à faire déclarer les Turcs contre l'Empereur, ni à susciter des guerres civiles en France & en Angleterre, vit à la fois l'Empereur, le Régent de France, & le Roi George I. réunis contre lui. Le Duc d'Orléans avec les Anglais fit attaquer l'Espagne, de sorte que la première guerre de Louis XV. fut contre son oncle, que Louis XIV. avait établi au prix de tant de sang. Une flotte Anglaise battit celle d'Espagne auprès de Messine, & alors tous les projets du Cardinal Albéroni étant déconcertés, ce Ministre regardé six mois auparavant comme le plus grand-homme d'Etat qui eut jamais été, ne passa plus alors que pour un téméraire, & un brouillon. Le Duc d'Orléans ne voulut donner la paix à Phi-

68 TABLEAU DE L'EUROPE JUSQU'A 1756.

lippe V. qu'à condition qu'il renverrait son Ministre; il fut livré par le Roi d'Espagne aux troupes Françaises, qui le conduisirent sur les frontières d'Italie. Ce même homme étant depuis Légat à Boulogne, & ne pouvant plus détruire des Royaumes, occupa son loisir à tenter de vouloir détruire la République de Saint Marin. Cependant il résulta de tous ses grands desseins, qu'on s'accorda à donner la Sicile à l'Empereur Charles VI, & la Sardaigne aux Ducs de Savoie, qui l'ont toujours possédée depuis ce tems, & qui prennent le titre de Rois de Sardaigne: mais la Maison d'Autriche a perdu depuis la Sicile.



CH. CENT-QUATRE-VINGT-HUITIEME.

S U I T E

DU TABLEAU DE L'EUROPE:

REGENCE DU DUC D'ORLEANS.

SYSTEME DE LAW.

C E qui étonna le plus toutes les Cours de l'Europe , ce fut de voir quelque tems après en 1724. & 1725. *Philippe V.* & *Charles VI.* autrefois si acharnés l'un contre l'autre, maintenant étroitement unis ; & les affaires sorties de leur route naturelle, au point que le Ministre de Madrid gouverna une année entière la Cour de Vienne. Cette Cour, qui n'avait jamais eu d'autre intention que de fermer à la Maison Française d'Espagne tout accès dans l'Italie, se laissa entraîner loin de ses propres sentimens, au point de recevoir un fils de *Philippe V.* & d'*Elisabeth de Parme* sa seconde femme, dans cette même Italie, dont on voulait exclure tout Français & tout Espagnol. L'Empereur donna à ce fils puîné de son Concurrent, l'investiture de Parme & de Plaisance & du Grand-Duché de Toscane : quoique la succession de ces Etats ne fût point ouverte, Dont *Carlos y* fut introduit avec six-mille Espagnols ;

E 3 &

& il n'en coûta à l'Espagne que deux-cent-mille pistoles données à Vienne.

Cette faute du Conseil de l'Empereur ne fut pas au rang des fautes heureuses ; elle lui coûta plus cher dans la fuite. Tout était étrange dans cet accord ; c'était deux Maisons ennemies, qui s'unissaient sans se fier l'une à l'autre ; c'était les Anglais, qui ayant tout fait pour détrôner *Philippe V.* & lui ayant arraché Minorque & Gibraltar, étaient les Médiateurs de ce Traité ; c'était un Hollandais, *Ripperda*, devenu Duc & tout-puissant en Espagne, qui le signait, qui fut disgracié après l'avoir signé, & qui alla mourir ensuite dans le Royaume de Maroc, où il tenta d'établir une Religion nouvelle.

Cependant en France, la Régence du Duc d'Orléans, que ses ennemis secrets & le bouleversement général des finances devaient rendre la plus orageuse des Régences, avait été la plus paisible & la plus fortunée. L'habitude, que les Français avaient prise, d'obéir sous *Louis XIV.* fit la sûreté du Régent & la tranquillité publique. La conspiration, dirigée de loin par le Cardinal *Alberoni*, & mal tramée en France, fut dissipée aussi-tôt que formée. Le Parlement, qui dans la minorité de *Louis XIV.* avait fait la guerre civile pour douze Charges de Maîtres des Requêtes, & qui avait cassé les Testaments de *Louis XIII.* & de *Louis XIV.* avec moins de formalités que celui d'un particulier, eut à peine la liberté de faire des remontrances, lorsqu'on eut augmenté la valeur numéraire

méraire des espèces trois fois au-delà du prix ordinaire. Sa marche à pied, de la Grand' Chambre au Louvre, ne lui attira que les raileries du peuple. L'Edit le plus injuste qu'on ait jamais rendu, celui de défendre à tous les habitans d'un Royaume d'avoir chez soi plus de cinq-cent francs d'argent comptant, n'excita pas le moindre mouvement. La disette entière des espèces dans le public; tout un peuple en foule se pressant, pour aller recevoir à un bureau quelque monnoie nécessaire à la vie, en échange d'un papier décrié dont la France était inondée; plusieurs citoyens écrasés dans cette foule, & leurs cadavres portés par le peuple au Palais Royal, ne produisirent pas une apparence de sédition. Enfin ce fameux système de Law, qui semblait devoir ruiner la Régence & l'Etat, soutint en effet l'un & l'autre par des conséquences que personne n'avait prévues.

La cupidité qu'il réveilla dans toutes les conditions, depuis le plus bas peuple jusqu'aux Magistrats, aux Evêques & aux Princes, détourna tous les esprits de toute attention au bien public & de toute vue politique & ambitieuse, en les remplissant de la crainte de perdre & de l'avidité de gagner. C'était un jeu nouveau & prodigieux, où tous les citoyens pariaient les uns contre les autres. Des joueurs acharnés ne quittent point leur cartes pour troubler le Gouvernement. Il arriva, par un prestige dont les ressorts ne purent être visibles qu'aux yeux les plus exercés & les plus fins, qu'un système

tout chimérique enfanta un Commerce réel, & fit renaitre la Compagnie des Indes, établie autrefois par le célèbre Colbert, & ruinée par les guerres. Enfin, s'il y eut beaucoup de fortunes particulières détruites, la nation devint bientôt plus commerçante & plus riche. Ce système éclaira les esprits, comme les guerres civiles aiguïssent les courages.

Ce fut une maladie épidémique qui se répandit de France en Hollande & en Angleterre; elle mérite l'attention de la postérité; car ce n'était point l'intérêt politique de deux ou trois Princes qui bouleversait des Nations. Les Peuples se précipitèrent d'eux-mêmes dans cette folie, qui enrichit quelques familles, & qui en réduisit tant d'autres à la mendicité. Un Eco-fais nommé Jean Law, que nous nommons Jean Laff, qui n'avait d'autre métier que d'être grand joueur & grand calculateur, obligé de fuir de la Grande Bretagne pour un meurtre, avait dès longtems rédigé le plan d'une Compagnie, qui payerait en billets les dettes d'un Etat, & qui se rembourserait par les profits. Ce système était très compliqué, mais réduit à ses justes bornes, il pouvait être très utile. C'était une imitation de la Banque d'Angleterre, & de la Compagnie des Indes. Il proposa cet établissement au Duc de Savoie, depuis premier Roi de Sardaigne, Victor Amédée, qui répondit qu'il n'était pas assez puissant pour se ruiner. Il le vint proposer au Contrôleur-Général Des Marets; mais c'était dans le tems d'une guerre malheureuse où toute confiance était

était perdue; & la base de ce système était la confiance.

Enfin, il trouva tout favorable sous la Régence du Duc d'Orléans; deux milliards de dettes à éteindre, une paix qui laissait du loisir au Gouvernement; un Prince & un Peuple amoureux des nouveautés.

Il établit d'abord une banque en son propre nom en 1716. Elle devint bientôt un Bureau général des recettes du Royaume. On y joignit une Compagnie du Mississipi; Compagnie dont on faisait espérer de grands avantages. Le public séduit par l'appas du gain s'empressa d'acheter avec fureur les Actions de cette Compagnie & de cette Banque réunies. Les richesses auparavant resserrées par la défiance circulèrent avec profusion; les billets doublerent, quadruplaient ces richesses. La France fut très riche en effet par le crédit. Toutes les professions concoururent le luxe; & il passa chez les voisins de la France, qui eurent part à ce commerce.

La Banque fut déclarée Banque du Roi en 1718. Elle se chargea du commerce du Sénégal. Elle acquit le privilège de l'ancienne Compagnie des Indes fondée par le célèbre Colbert, tombée depuis en décadence, & qui avait abandonné son commerce aux Négocians de St. Malo. Enfin elle se chargea des Fermes générales du Royaume. Tout fut donc entre les mains de l'Ecoffais Laff, & toutes les Finances du Royaume dépendirent d'une Compagnie de Commerce.

Cette Compagnie paraissant établie sur de si vastes

vastes fondements, ses Actions augmentèrent vingt fois au-delà de leur première valeur. Les variations fréquentes dans le prix de ces effets produisirent à des hommes inconnus des biens immenses : plusieurs en moins de six mois devinrent plus riches que beaucoup de Souverains. *Laf* séduit lui-même par son système, & yvre de l'ivresse publique & de la sienne, avait fabriqué tant de Billets, que la valeur chimérique des Actions valait en 1719. quatre-vingt fois tout l'argent qui pouvait circuler dans le Royaume. Le Gouvernement remboursa en papier tous les rentiers de l'Etat.

Le Régent ne pouvait gouverner une machine si immense, si compliquée, & dont le mouvement rapide l'entraînait malgré lui. Les anciens Financiers & les gros Banquiers réunis épuisèrent la Banque Royale, en tirant sur elle des sommes considérables. Chacun chercha à convertir ses billets en espèces : mais la disproportion était énorme. Le crédit tomba tout d'un coup ; le Régent voulut le rallumer par des arrêts, qui l'anéantirent. On ne vit plus que du papier ; une misère réelle commençait à succéder à tant de richesses fictives. Ce fut alors qu'on donna la place de Contrôleur-Général des Finances à *Laf*, précisément dans le tems qu'il était impossible qu'il la remplît ; c'était en 1720. époque de la subversion de toutes les fortunes des particuliers, & des finances du Royaume. On le vit en peu de tems d'Écossais devenir Français par la naturalisation ; de Protestant, Catholique ; d'aventurier, Seigneur

gneur des plus belles terres ; & de Banquier, Ministre d'Etat. Le désordre était au comble. Le Parlement de Paris s'opposa autant qu'il le put à ces innovations, & il fut exilé à Pontoise. Enfin dans la même année *Lafs* chargé de l'exécution publique, fut obligé de fuir du pays qu'il avait voulu enrichir, & qu'il avait bouleversé.

Les libelles de ce tems-là accusent le Régent de s'être emparé de tout l'argent du Royaume, pour les vues de son ambition ; & il est certain qu'il est mort endetté de sept millions exigibles. On accusait *Lafs* d'avoir fait passer pour son profit les espèces de la France dans les pays étrangers : Il a vécu quelque tems à Londres des libéralités du Marquis de *Laffay*, & est mort à Venise dans un état à peine au-dessus de l'indigence. De telles révolutions ne sont pas les objets les moins utiles de l'Histoire.

Pendant ce tems la peste désolait la Provence ; on avait la guerre avec l'Espagne. La Bretagne était prête à se soulever ; il s'était formé des conspirations contre le Régent ; & cependant il vint à bout presque sans peine de tout ce qu'il voulut au-dehors & au-dedans. Le Royaume était dans une confusion qui faisait tout craindre, & cependant ce fut le règne des plaisirs & du luxe.

Il salut, après la ruine du système de *Lafs*, reformer l'Etat ; on fit un recensement de toutes les fortunes des Citoyens, ce qui était une entreprise non moins extraordinaire que le système : ce fut l'opération de finance & de justice la plus

plus grande, & la plus difficile qu'on ait jamais faite chez aucun peuple. On la commença vers la fin de 1721. Elle fut imaginée, rédigée & conduite par quatre frères, qui jusques-là n'avaient point eu de part principale aux affaires publiques, & qui par leur génie & par leurs travaux, méritèrent qu'on leur confiât la fortune de l'Etat. Ils établirent assez de Bureaux de Maîtres des Requêtes, & d'autres Juges; ils formèrent un ordre assez sûr, & assez net, pour que le cahos fût débrouillé; cinq-cent onze-mille & neuf citoyens, la plupart pères de famille, portèrent leur fortune en papier à ce Tribunal. Toutes ces dettes innombrables furent liquidées à près de seize-cent-trente-un millions numéraires effectifs en argent, dont l'Etat fut chargé. C'est ainsi que finit ce jeu prodigieux de la fortune, qu'un étranger inconnu avait fait jouer à toute une nation. *

Après la destruction de ce vaste édifice de *Law*, si hardiment conçu, & qui écrasa son architecte, il resta pourtant de ses débris une Compagnie des Indes, qui devint bientôt la rivale de celles de Londres & d'Amsterdam.

La fureur du jeu des Actions qui avait saisi les

* L'Historien de la Régence, & celui du Duc d'Orléans, parlent de cette grande affaire avec aussi peu de connoissance que de toutes les autres: ils disent que le Contrôleur Général Mr. de la Houffaye, était Chambellan du Duc d'Orléans: ils prennent un écrivain obscur nommé *La Jonchère*, pour *La Jonchère* le Trésorier des guerres. Ce sont des Livres de Hollande,

les Français, anima aussi les Hollandais & les Anglais. Ceux qui avaient observé en France les ressorts par lesquels tant de particuliers avaient élevé des fortunes si rapides & si immenses, sur la crédulité & sur la misère publiques, portèrent dans Amsterdam, dans Rotterdam, dans Londres, le même artifice & la même folie: on créa des Compagnies & des Commerces imaginaires. Amsterdam fut bientôt désabusé. Rotterdam fut ruiné pour quelque tems. Londres fut bouleversé pendant l'année 1720. Il résulta de cette manie en France & en Angleterre, un nombre prodigieux de banqueroutes, de fraudes, de vols publics, & toute la dépravation de mœurs que produit une cupidité effrénée.



CH. CENT-QUATRE-VINGT-NEUVIEME.

SUITE

DU TABLEAU DE L'EUROPE

JUSQU'A 1756.

Après que la confusion des finances eut cessé avec la Régence, celle des affaires politiques cessa aussi, lorsque le Cardinal de Fleury fut à la tête du Ministère. S'il y a jamais eu quelqu'un d'heureux sur la Terre, c'était sans doute le Cardinal de Fleury. * On le regarda comme un homme des plus aimables & de la société la plus délicate, jusqu'à l'âge de soixante & treize ans; & lorsqu'à cet âge, où tant de vieillards se retirent du monde, il eut pris en main le Gouvernement, il fut regardé

* Le Régent en 1722, avait fait le Cardinal Dubois Premier Ministre. Où le Compilateur des Mémoires de Maintenon a-t-il pris que Louis XIV. ayant donné un petit Bénéfice en 1692. à cet Abbé Dubois, alors obscur, avait dit de lui: Il ne s'attache point aux femmes qu'il aime; s'il boit, il ne s'enivre pas; & s'il joue, il ne perd jamais? Voilà de singulières raisons pour donner un Bénéfice: Peut-on faire parler ainsi Louis XIV.?

Après la mort du Cardinal Dubois, le Duc d'Orléans auparavant Régent prit lui-même le titre de Premier Ministre. Le Duc de Bourbon lui succéda; & le Cardinal de Fleury eut ensuite la place du Duc de Bourbon.

gardé comme un des plus sages. Depuis 1726. jusqu'à 1742. tout lui prospéra. Il conserva jusqu'à près de quatre-vingt-dix ans, une tête saine, libre, & capable d'affaires.

Quand on songe, que de mille contemporains il y en a très rarement un seul qui parvienne à cet âge, on est obligé d'avouer, que le Cardinal de Fleury eut une destinée unique. Si sa grandeur fut singulière, en ce qu'ayant commencé si tard, elle dura si longtems sans aucun nuage; sa modération & la douceur de ses mœurs ne le furent pas moins. On fait quelles étaient les richesses & la magnificence du Cardinal d'Amboise, qui aspirait à la Tiare; & la simplicité arrogante de Ximènes, qui levait des armées à ses dépens, & qui, vêtu en Moine, disait qu'avec son cordon il conduisait les Grands d'Espagne: on connaît le faste Royal de Richelieu, les richesses prodigieuses accumulées par Mazarin. Il restait au Cardinal de Fleury la distinction de la modestie; il fut simple & économe en tout, sans jamais se démentir. L'élévation manquait à son caractère. Ce défaut tenait à des vertus, qui font la douceur, l'égalité, l'amour de l'ordre & de la paix: il prouva, que les esprits doux & concilians sont faits pour gouverner les autres. *

Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes & s'enrichir par un Commerce immense, sans faire aucune innovation, & traitant l'Etat com-

* Madame de Maintenon écrit de lui en 1696. Ce n'est par un personnage à être si-tôt Evêque,

comme un corps puissant & robuste, qui se rétablit de lui-même.

Les affaires politiques rentrèrent insensiblement dans leur ordre naturel. Heureusement pour l'Europe, le premier Ministre d'Angleterre, *Robert Walpole*, était d'un caractère aussi pacifique; & ces deux hommes continuèrent à maintenir presque toute l'Europe dans ce repos, qu'elle goûta depuis la paix d'Utrecht jusqu'en 1733. ; repos, qui n'avait été troublé qu'une fois par la guerre passagère de 1718. Ce fut un tems heureux pour toutes les Nations, qui cultivant à l'envi le Commerce & les Arts, oublièrent toutes leurs calamités passées.

En ces tems-là se formaient deux Puissances, dont l'Europe n'avait point entendu parler avant ce siècle. La première était la Russie, que le Czar *Pierre le Grand* avait tirée de la barbarie. Cette Puissance ne consistait avant lui, que dans des déserts immenses, & dans un peuple sans loix, sans discipline, sans connaissances, tel que de tout tems ont été les Tartares. Il était si étranger à la France & si peu connu, que lorsqu'en 1668. *Louis XIV.* avait reçu une Ambassade Moscovite, on célébra par une médaille cet événement, comme l'Ambassade des Siamois.

Cet Empire nouveau commença à influencer sur toutes les affaires, & à donner des loix au Nord, après avoir abattu la Suède. La seconde Puissance, établie à force d'art & sur des fondemens moins vastes, était la Prusse. Ses forces se préparaient & ne se déployaient pas encore. La

La Maison d'Autriche était restée à-peu-près dans l'état où la paix d'Utrecht l'avait mise. L'Angleterre conservait sa puissance sur mer, & la Hollande perdait insensiblement la sienne. Ce petit Etat, puissant par le peu d'industrie des autres Nations, tombait en décadence, parce que ses voisins faisaient eux-mêmes le Commerce, dont il avait été le maître. La Suède languissait. Le Danemarck était florissant. L'Espagne & le Portugal subsistaient par l'Amérique. L'Italie, toujours faible, était divisée en autant d'Etats qu'au commencement du siècle, si on excepte Mantoué, devenu patrimoine Autrichien.

La Savoie donna alors un grand spectacle au Monde, & une grande leçon aux Souverains. Le Roi de Sardaigne, Duc de Savoie, ce *Victor-Amédée*, tantôt allié, tantôt ennemi de la France & de l'Autriche, & dont l'incertitude avait passé pour politique, lassé des affaires & de lui-même, abdiqua par un caprice en 1730. à l'âge de soixante-quatre ans, la Couronne qu'il avait portée le premier de sa famille, & se repentit par un autre caprice un an après. La société de sa maîtresse devenue sa femme, la dévotion & le repos, ne purent satisfaire une ame occupée, pendant cinquante ans, des affaires de l'Europe. Il fit voir quelle est la faiblesse humaine, & combien il est difficile de remplir son cœur sur le Trône & hors du Trône. Quatre Souverains dans ce siècle renoncèrent à la Couronne; *Christine*, *Casimir*, *Philippe V.* & *Victor-Amédée*. *Philippe V.* ne reprit le gouvernement

ment que malgré lui. *Casimir* n'y pensa jamais. *Christine* en fut tentée quelque-tems, par un dégoût qu'elle eut à Rome. *Amédée* seul voulut remonter par la force sur le Trône que son inquiétude lui avait fait quitter. La suite de cette tentative est connue. Son fils, *Charles-Emanuel*, aurait acquis une gloire au-dessus des Couronnes, en remettant à son père celle qu'il tenait de lui, si ce père seul l'eût redemandée, & si la conjoncture des tems l'eût permis; mais c'était une maîtresse ambitieuse qui voulait régner, & tout le Conseil fut forcé d'en prévenir les suites funestes, & de faire arrêter celui qui avait été son Souverain. Il mourut depuis en prison. Il est très faux, que la Cour de France voulut envoyer vingt-mille hommes, pour défendre le père contre le fils, comme on l'a dit dans des Mémoires de ce tems-là. Ni l'abdication de ce Roi, ni sa tentative pour reprendre le sceptre, ni sa prison, ni sa mort, ne causèrent le moindre mouvement chez les Nations voisines.

Tout était paisible depuis la Russie jusqu'à l'Espagne, lorsque la mort d'*Auguste II.* replongea l'Europe dans les dissensions & dans les malheurs, dont elle est si rarement exemte.

Le Roi *Stanislas*, beau-père de *Louis XV.* déjà nommé Roi de Pologne en 1704. fut élu Roi en 1733. de la manière la plus légitime & la plus solennelle. Mais l'Empereur *Charles VI.* fit procéder à une autre élection, appuyée par ses armes & par celles de la Russie. Le fils du dernier Roi de Pologne, Electeur de Saxe, qui
avait

avait épousé une nièce de *Charles VI*. P'emporta sur son Concurrent. Ainsi la Maison d'Autriche, qui n'avait pas eu le pouvoir de se conserver l'Espagne & les Indes Occidentales, & qui, en dernier lieu, n'avait pu établir une Compagnie de Commerce à Ostende, eut le crédit d'ôter la Couronne au beau-père de *Louis XV*. La France vit renouveler ce qui était arrivé au Prince *Armand de Conty*, qui solennellement élu, mais n'ayant ni argent ni troupes, & plus recommandé que soutenu, perdit le Royaume où il avait été appelé.

Le Roi *Stanislas* alla à Dantzic soutenir son élection. Le grand nombre, qui l'avait choisi, céda bientôt au petit nombre qui lui était contraire. Ce pays, où le Peuple est esclave, où la Noblesse vend ses suffrages, où il n'y a jamais dans le Trésor public de quoi entretenir les armées, où les Loix sont sans vigueur, où la liberté ne produit que des divisions; ce pays, dis-je, se vantait en vain d'une Noblesse belliqueuse, qui peut monter à cheval au nombre de cent-mille-hommes. Dix-mille Russes firent d'abord disparaître tout ce qui était assemblé en faveur de *Stanislas*. La nation Polonoise, qui un siècle auparavant regardait les Russes avec mépris, était alors intimidée & conduite par eux. L'Empire de Russie était devenu formidable, depuis que *Pierre le Grand* l'avait formé. Dix-mille esclaves Russes disciplinés dispersèrent toute la Noblesse de Pologne; & le Roi *Stanislas*, renfermé dans la

ville de Dantzig, y fut bientôt assiégé par une armée de Russes.

L'Empereur d'Allemagne, uni avec la Russie, était sûr du succès. Il eût fallu, pour tenir la balance égale, que la France eût envoyé par mer une nombreuse armée : mais l'Angleterre n'aurait pas vu ces préparatifs immenses, sans se déclarer. Le Cardinal de *Fleury*, qui ménageait l'Angleterre, ne voulut ni avoir la honte d'abandonner entièrement le Roi *Stanislas*, ni hasarder de grandes forces pour le secourir. Il fit partir une escadre avec quinze-cent hommes, commandée par un Brigadier. Cet Officier ne crut pas que sa commission fût sérieuse : il jugea, quand il fut près de Dantzig, qu'il sacrifierait sans fruit ses soldats ; & il alla relâcher en Danemarck. Le Comte de *Plélo*, Ambassadeur de France auprès du Roi de Danemarck, vit avec indignation cette retraite, qui lui paraissait humiliante. C'était un jeune homme, qui joignait à l'étude des Belles-Lettres & de la Philosophie des sentimens héroïques, dignes d'une meilleure fortune. Il résolut de secourir Dantzig contre une armée avec cette petite troupe, ou d'y périr. Il écrivit, avant de s'embarquer, une lettre à l'un des Secretaires d'Etat, laquelle finissait par ces mots : „ Je suis sûr que je n'en „ reviendrai pas ; je vous recommande ma femme & mes enfans. „ Il arriva à la rade de Dantzig, débarqua & attaqua l'armée Russe ; il y périt percé de coups, comme il l'avait prévu. Sa lettre arriva avec la nouvelle de sa mort. Dantzig fut pris ; l'Ambassadeur de France auprès

près de la Pologne, qui était dans cette Place, fut prisonnier de guerre, malgré les privilèges de son caractère. Le Roi *Stanislas* n'échapa qu'à travers beaucoup de dangers, & à la faveur de plus d'un déguisement, après avoir vu sa tête mise à prix par le Général des Moscovites, dans un pays libre, dans sa propre patrie, au milieu de la nation qui l'avait élu suivant toutes les loix.

A l'égard des quinze-cent Français qu'on avait si imprudemment envoyés contre une armée entière de Russes, ils firent une capitulation honorable: mais un navire de Russie ayant été pris dans ce tems-là même par un vaisseau du Roi de France, les quinze-cent hommes furent transportés, & retenus auprès de Pétersbourg: ils pouvaient s'attendre à être inhumainement traités dans un pays qu'on avait regardé comme barbare au commencement du siècle. L'Impératrice *Anne* régnait alors; elle traita les Officiers comme des Ambassadeurs, & fit donner aux soldats des rafraichissements & des habits. Cette générosité inouïe jusqu'alors était en même tems l'effet du prodigieux changement que le Czar *Pierre* avait fait dans la Cour de Russie, & une espèce de vengeance noble que cette Cour voulait prendre des idées défavantageuses sous lesquelles l'ancien préjugé des Nations l'envisageait encore.

Le Ministère de France eût entièrement perdu cette réputation nécessaire au maintien de la grandeur, si elle n'eût tiré vengeance de l'ou-

trage qu'on lui avait fait en Pologne ; mais cette vengeance n'était rien , si elle n'était pas utile. L'éloignement des lieux ne permettait pas qu'on se portât sur les Moscovites ; & la politique voulait que la vengeance tombât sur l'Empereur. On l'exécuta efficacement en Allemagne & en Italie. La France s'unit avec l'Espagne & la Sardaigne. Ces trois Puissances avaient leurs intérêts divers , qui tous concouraient au même but , d'affaiblir l'Autriche.

Les Ducs de Savoie avaient depuis longtems accru petit-à-petit leurs Etats , tantôt en donnant des secours aux Empereurs , tantôt en se déclarant contre eux. Le Roi *Charles-Emanuel* espérait le Milanais ; & il lui fut promis par les Ministres de Versailles & de Madrid. Le Roi d'Espagne *Philippe V.* ou plutôt la Reine *Elisabeth* de Parme son épouse , espérait pour ses enfans de plus grands établissemens que Parme & Plaisance. Le Roi de France n'envisageait aucun avantage pour lui que sa propre gloire , l'abaissement de ses ennemis & le succès de ses Alliés.

Personne ne prévoyait alors , que la Lorraine dût être le fruit de cette guerre. On est presque toujours mené par les événemens , & rarement on les dirige. Jamais négociation ne fut plus promptement terminée , que celle qui unifiait ces trois Monarques.

L'Angleterre & la Hollande , accoutumées depuis longtems à se déclarer pour l'Autriche contre la France , l'abandonnèrent en cette occasion. Ce fut le fruit de cette réputation d'équité & de modération , que la Cour de France avait acqui-

acquise. L'idée de ses vues pacifiques & dépouillées d'ambition, enchaînait encor ses ennemis naturels, lors même qu'elle faisait la guerre; & rien ne fit plus d'honneur au Ministère, que d'être parvenu à faire comprendre à ces Puissances que la France pouvait faire la guerre à l'Empereur, sans allarmer la liberté de l'Europe. Tous les Potentats regardèrent donc tranquillement ses succès rapides. Une armée de Français fut maîtresse de la Campagne sur le Rhin, & les troupes de France, d'Espagne & de Savoie jointes ensemble, furent les maîtresses de l'Italie. Le Maréchal de *Villars* finit sa glorieuse carrière à quatre-vingt-deux ans, après avoir pris Milan. Le Maréchal de *Coigni*, son successeur, gagna deux batailles; tandis que le Duc de *Montemar*, Général des Espagnols, remporta une victoire dans le Royaume de Naples, à Bitonto, dont il eut le surnom. C'est une récompense que la Cour d'Espagne donne souvent, à l'exemple des anciens Romains. *Don Carlos*, qui avait été reconnu Prince héréditaire de Toscane, fut bientôt Roi de Naples & de Sicile. Ainsi l'Empereur *Charles VI.* perdit presque toute l'Italie, pour avoir donné un Roi à la Pologne: & un fils du Roi d'Espagne eut en deux Campagnes, ces deux Siciles, prises & reprises tant de fois auparavant, & l'objet continuel de l'attention de la Maison d'Autriche pendant plus de deux siècles.

Cette guerre d'Italie est la seule qui se soit terminée avec un succès solide pour les Français depuis *Charlemagne*. La raison en est, qu'ils

avaient pour eux le gardien des Alpes, devenu le plus puissant Prince de ces contrées; qu'ils étaient secondés des meilleures troupes d'Espagne; & que les armées furent toujours dans l'abondance.

L'Empereur fut alors trop heureux de recevoir des conditions de paix que lui offrait la France victorieuse. Le Cardinal de *Fleury* Ministre de France, qui avait eu la sagesse d'empêcher l'Angleterre & la Hollande de prendre part à cette guerre, eut aussi celle de la terminer heureusement sans leur intervention.

Par cette paix, *Don Carlos* fut reconnu Roi de Naples & de Sicile. L'Europe était déjà accoutumée à voir donner & changer des Etats. On assigna à *François* Duc de Lorraine, gendre de l'Empereur, l'héritage des *Médicis* qu'on avait auparavant accordé à *Don Carlos*; & le dernier Grand-Duc de Toscane près de sa fin, demandait, si on ne lui donnerait pas un troisième héritier, & quel enfant l'Empire & la France voulaient lui faire. Ce n'est pas, que le Grand-Duché de Toscane se regardât comme un Fief de l'Empire; mais l'Empereur le regardait comme tel, aussi-bien que Parme & Plaisance, revendiqué toujours par le Saint-Siège, & dont le dernier Duc de Parme avait fait hommage au Pape: tant les droits changent selon les tems. Par cette paix, ces Duchés de Parme & Plaisance, que les droits du sang donnaient à *Don Carlos* fils de *Philippe V.* & d'une Princesse de Parme, furent cédés à l'Empereur *Charles VI.* en propriété.

Le

Le Roi de Sardaigne Duc de Savoie, qui avait compté sur le Milanais auquel sa Maison toujours aggrandie par degrés avait depuis long-tems des prétentions, n'en obtint qu'une petite partie, comme le Novarois, le Tortonois, les Fiefs des Langhes. Il tirait ses droits sur le Milanais, d'une fille de *Philippe II.* Roi d'Espagne, dont il descendait. La France avait aussi ses anciennes prétentions, par *Louis XII.* héritier naturel de ce Duché. *Philippe V.* avait les siennes, par les inféodations renouvelées à quatre Rois d'Espagne ses prédécesseurs. Mais toutes ces prétentions cédèrent à la convenance & au bien public. L'Empereur garda le Milanais, ce n'est pas un fief dont il doive toujours donner l'investiture : c'était originairement le Royaume de Lombardie annexé à l'Empire, devenu ensuite un fief sous les *Viscontis* & sous les *Sforces*; & aujourd'hui c'est un Etat appartenant à l'Empereur; Etat démembré à la vérité, mais qui avec la Toscane & Mantoue rend la maison Impériale très-puissante en Italie.

Par ce Traité, le Roi *Stanislas* renonçait au Royaume qu'il avait eu deux fois, & qu'on n'avait pu lui conserver; il gardait le titre de Roi. Il lui fallait un autre dédommagement; & ce dédommagement fut pour la France encore plus que pour lui. Le Cardinal de *Fleury* se contenta d'abord du Barrois, que le Duc de Lorraine devait donner au Roi *Stanislas*, avec la reversion à la Couronne de France; & la Lorraine ne devait être cédée, que lorsque son-

son Duc serait en pleine possession de la Toscane. C'était faire dépendre cette cession de la Lorraine de beaucoup de hazards. C'était peu profiter des plus grands succès, & des conjonctures les plus favorables. On encouragea le Cardinal de *Fleury* à se servir de ses avantages : il demanda la Lorraine aux mêmes conditions que le Barrois, & il l'obtint.

Il n'en coûta que quelque argent comptant, & une pension de trois-millions-cinq-cent-mille livres, faite au Duc *François*, jusqu'à ce que la Toscane lui fût échue.

Ainsi la Lorraine fut réunie à la Couronne irrévocablement : réunion tant de fois inutilement tentée. Par là un Roi Polonais fut transplanté en Lorraine ; & cette province eut pour la dernière fois un Souverain résident chez elle, & il la rendit heureuse. La Maison régnante des Princes Lorrains devint Souveraine de la Toscane. Le second fils du Roi d'Espagne fut transféré à Naples. On aurait pu renouveler la médaille de *Trajan*, *Regna assignata*, les Trônes donnés.



CH. CENT-QUATRE-VINGT-DIXIEME.

DE LA NOUVELLE MAISON
D'AUTRICHE. DE LA GUERRE DE MDCCXLI.
DES CONQUETES
DE LOUIS XV.

LA Maison de France , à la fin de cette courte guerre , se trouva élevée à un point de grandeur qu'on n'eût pas osé prévoir , dans le tems des plus brillantes prospérités de *Louis XIV.* Presque tout l'héritage de la Maison de *Charles-Quint* , l'Espagne , les deux Siciles , le Mexique , le Pérou , étaient dans ses mains : & enfin la Maison d'Autriche finit dans la personne de *Charles VI.* en 1740. Ce qui restait de ses dépouilles fut près d'être enlevé à sa fille , & partagé entre plusieurs Puissances. La France fit élire un Empereur , avec la même facilité que les Empereurs avaient auparavant fait élire des Electeurs de Cologne & des Evêques de Liège. La fameuse Pragmatique Sanction du dernier Empereur Autrichien , qui assurait à sa fille la possession indivisible de tous ses Etats , Pragmatique garantie par l'Empire , par l'Angleterre , par la Hollande , par la France elle-même , ne fut d'abord soutenuë de personne. L'Electeur de Bavière , fils de celui qui avait été

été mis au ban de l'Empire , fut couronné sans obstacle Duc d'Autriche à Lintz , Roi de Bohême à Prague , Empereur à Francfort , par les armes de *Louis XV.* La fille de tant d'Empereurs se vit une année entière sans secours , & sans autre espérance que dans son courage. A peine avait-elle fermé les yeux à son père , qu'elle avait perdu la Silésie , par l'irruption d'un jeune Roi de Prusse , dont la postérité parlera longtems. Il profita le premier de la conjoncture , & fit servir à sa grandeur une armée disciplinée comme celles des anciens Romains , que son père semblait n'avoir formée que pour la parade & la montre. La France , la Prusse , la Saxe , la Bavière , attaquaient les restes de la Maison d'Autriche. On alla jusqu'aux portes de Vienne ; ses Alliés demeuraient dans le silence : le partage de ses Etats paraissait assuré. Mais on vit bientôt , qu'il n'y a de vraie grandeur que celle qui est fondée sur ses propres forces. L'Electeur de Bavière Empereur sous le nom de *Charles VII.* , Prince très éclairé , mais manquant des deux ressorts nécessaires (de trésors & de bonnes troupes ,) ayant des Alliés souvent divisés , accablé de maladies , ne pouvait réussir par lui-même ; on n'a jamais conquis de grands Etats par la main d'autrui. Les plus grands avantages furent rapidement suivis des plus funestes désastres. Tout ce qui devait faire sa grandeur , fit sa ruine ; & ce qui devait accabler la Reine de Hongrie , servit à l'élever. La Maison d'Autriche renâquit de ses cendres. La Reine de Hongrie trouva un puissant Allié dans *George II.* Roi d'Angleterre ; elle eut ensuite

fuite pour elle le Roi de Sardaigne, la Hollande,
 & enfin jusqu'à l'Empire de Russie, qui envoya,
 la dernière année de la guerre, environ trente-
 cinq-mille hommes à son secours. Elle fit des
 paix particulières avec la Prusse & la Saxe : mais
 surtout son courage d'esprit la secourut autant
 que ses Alliés. La Hongrie, qui n'avait été pour
 ses Pères qu'un éternel objet de guerres civi-
 les, de résistances & de punitions, devint pour
 elle un Royaume uni, affectionné, peuplé de
 ses défenseurs. On combattit dans le cœur de
 l'Allemagne, en Italie, en Flandre, & sur les
 frontières même de la France, & sur les Mers
 de l'Inde & de l'Amérique, à-peu-près comme
 dans la guerre de 1701. Le Cardinal de *Fleury*,
 trop âgé pour soutenir un si pesant fardeau,
 prodigua à regret les trésors de la France dans
 cette guerre entreprise malgré lui, & mourut
 après n'avoir vu que des malheurs causés par
 des fautes. Il n'avait jamais cru avoir besoin
 d'une Marine : ce qui restait à la France de
 forces maritimes, fut absolument détruit par
 les Anglais ; & les Provinces de France furent
 exposées. L'Empereur, que la France avait
 fait, fut chassé trois fois de ses propres Etats.
 Il mourut l'un des plus malheureux Princes de
 la Terre, pour avoir été élevé au faite des gran-
 deurs humaines. La Reine de Hongrie goûta
 le plaisir & la gloire de faire élire Empereur son
 époux, & de recommencer une nouvelle Mai-
 son Impériale.

10.
 Janv.
 1745.

Les armées Françaises furent détruites en Ba-
 vière

vière & en Bohême, sans qu'il se donnât une seule grande bataille; & le désastre fut au point qu'une retraite dont on avait besoin, & qui paraissait impraticable, fut regardée comme un bonheur signalé. Le Maréchal de *Belle-isle* sauva le reste de l'armée Française assiégée dans Prague, & ramena environ treize mille hommes de Prague à Egra, par une route détournée de trente-huit lieues, au milieu des glaces & à la vue des ennemis. Enfin la guerre fut reportée du fond de l'Autriche au Rhin.

Dec.
1742.

Le Roi de France, après avoir vu mourir en 1743. le Cardinal de *Fleury*, & après l'avoir pleuré, gouverna par lui-même, & répara les désastres qu'avaient produit les dernières années du gouvernement de son Ministre. Il se trouvait dans la même situation où avait été son bisayeul dans la guerre de 1701. Il avait à soutenir la France & l'Espagne contre les mêmes ennemis; c'est-à-dire contre l'Autriche, l'Angleterre, la Hollande & la Sardaigne.

Louis XV. fit après la mort du Cardinal de *Fleury* ce que *Louis XIV.* avait fait après celle du Cardinal *Mazarin*; il gouverna par lui-même; il se mit à la tête de ses armées. Jamais guerre n'avait été plus vive, ni les succès plus balancés. D'un côté l'armée Française avait été battuë à Dettingue sur le Mein, malgré les plus belles dispositions; mais de l'autre le Prince de *Conry* forçait le passage des Alpes. Rien ne résista au Roi en Flandre. Il prit Menin, Courtrai, & Ypre. Au milieu de ces progrès il apprend que le Prince *Charles* de Lor-

Lorraine, frère du nouvel Empereur *François I.* a passé le Rhin, & est entré en Alsace. Le Roi marche aussi-tôt de ce côté, & il augmente, pendant cette marche rapide, la paye & la nourriture du soldat. Etant arrivé à Metz, il y est malade à l'extrémité, & on désespère de sa vie. Jamais on n'a vu en France une pareille désolation, & jamais peuple n'a montré tant d'amour pour son Roi. On s'assemblait dans toutes les places publiques des Villes : les Prêtres en prononçant les prières pour la santé du Roi, les interrompaient par des pleurs, & le peuple leur répondait par des sanglots & par des cris. Enfin lorsqu'on aprit sa convalescence, la joie fut aussi immodérée que la douleur.

A peine est-il rétabli, à peine les Autrichiens ont-ils repassé le Rhin, qu'il court assiéger *Fribourg* dans le *Brifgaw*, & s'en rend Maître. Nov. 1744.
 Le Maréchal *de Saxe* dans ces temps critiques, conservait les conquêtes du Roi avec peu de troupes, contre une armée supérieure. Il commençait dès-lors à mériter la réputation du meilleur Général de l'Europe, & méritait d'autant plus cette réputation, qu'il commandait des troupes découragées contre la même armée qui avait vaincu à *Dettingue*, & qui avait ensuite poursuivi les Français jusqu'au Rhin. Il investit la ville de *Tournay* en leur présence. Avril 1745. Les Autrichiens, les Anglais, les Hanovriens & les Hollandais, voulurent prévenir la perte de cette ville par une bataille. *Louis XV.* part aussi-tôt de *Verfailles* avec son fils ; c'est alors que
 se

se donna la bataille de Fontenoy ; elle sera longtemps célèbre : c'est la première qu'un Roi de France ait gagnée en personne sur les Anglais depuis *St. Louis*.

Le Maréchal de *Saxe* fit de l'armée une espèce de camp retranché de tous côtés. Cependant le Duc de Cumberland fils du Roi d'Angleterre *George II.* pénétra ces retranchements
 11. avec les Anglais & les Hanovriens ; il mit en
 Mai 1745. déroute presque toutes les brigades qui s'opposèrent à lui, & eut la victoire une heure entière. Le Maréchal de *Saxe*, en qui était la ressource de la France, était mourant alors d'une maladie qui le mit depuis au tombeau ; il s'était fait traîner dans une chaise d'osier pour visiter tous les postes ; & l'effort qu'il fit pour monter à cheval pendant l'action, faisait craindre qu'il n'expirât à tout moment. La colonne Anglaise toujours inébranlable gagnait du terrain. Le Maréchal envoya deux fois prier le Roi de se retirer ; il donna même deux fois des ordres très précis pour évacuer le poste important d'Antoin. Le Roi ne se retira pas ; le poste ne fut point évacué. La présence du Roi, qui rendait cette bataille si dangereuse, fut précisément ce qui la fit gagner. Le conseil que le Duc de *Richelieu* donna, d'amener du canon contre la colonne Anglaise, & la bravoure des troupes qui se ranima, décidèrent enfin du sort de cette importante journée. *

De

* L'Auteur étant Historiographe de France, avait écrit tous les détails de cette journée, ainsi que tous les
 Mé.

De ce jour , les troupes Françaises prirent sur les Anglais & sur les Alliés une supériorité
H. G. Tom. VI. G qu'el-

Mémoires pour servir à l'Histoire de la guerre de 1741. sous les yeux du Ministère, après avoir fait l'extrait des Lettres de tous les Officiers-Généraux. Ces Mémoires sont encor en dépôt chez le Ministre. Quelques cahiers informes ayant été frauduleusement transcrits , ont été imprimés à Paris sans ordre , sans liaison ; & l'Editeur, qui a voulu profiter ainsi du travail d'un autre , a rempli de bévuës & de faussetés toutes les lacunes du manuscrit : Il appelle Mr. le Duc de Richelieu , *Resce* : Il fait dire à Mr. de Lutaux ; *Ne me raillez pas*. Enfin cette édition frauduleuse ne mérite aucune créance.

NB. On est obligé, d'avertir, que dans une histoire aussi ample qu'infidèle de cette guerre imprimée à Londres en quatre volumes , on avance que les Français ne prirent aucun soin des prisonniers blessés ; on ajoute que le Duc de Cumberland envoya au Roi de France un coffre rempli de bâles mâchées , & de morceaux de verre trouvés dans les plaies des Anglais.

Les auteurs de ces contes calomnieux pensent apparemment que les bâles mâchées sont un poison : c'est un ancien préjugé aussi peu fondé que celui de la poudre blanche. Il est dit dans cette histoire que les Français perdirent dix-neuf-mille hommes dans la bataille , que leur Roi ne s'y trouva point, qu'il ne passa pas le pont de Calone , qu'il resta toujours derrière l'Escalier ; il est dit enfin que le Parlement de Paris rendit un Arrêt qui condamnait à la prison , au bannissement , & au fouët, ceux qui publieraient des relations de cette journée. On sent bien que des impostures si extravagantes ne méritent pas d'être réfutées : mais puis qu'il s'est trouvé en Angleterre un homme assez dépourvu de connoissance & de bon-sens , pour écrire de si singulières absurdités, dont son histoire est toute remplie ; il peut se trouver un jour des Lecteurs capables de les croire ; & il est juste qu'on prévienne leur crédulité , qui ne sert qu'à aigrir une Nation contre l'autre.

98. DES CONQUETES DE LOUIS XV.

qu'elles ne perdirent plus. Quelques compagnies
 9.
 Juill
 1745. font surprises par un corps de six mille Anglais,
 sur la chaussée de Gand près d'une Abaye nom-
 mée Mele. Elles font ferme ; elles font bientôt
 secourues de quelques autres ; elles mettent le
 corps entier ennemi en déroute ; quarante Fran-
 çais font poser les armes à trois cent Hano-
 vriens. On entre dans Gand sans résistance.
 Ostende qui avait autrefois tenu trois années,
 ne tient que trois jours. Bruxelles est assiégée
 & prise au milieu de l'hiver. Les *Turennes* &
 Ferr.
 1746. les *Condés* n'avaient point fait de campagnes
 plus brillantes.

Le Maréchal *de Saxe* force les Autrichiens
 à repasser la Meuse, & la Meuse ; ils
 laissent le Prince de *Clermont* prendre Namur.
 Sept.
 1746. Ils reparaissent aux portes de Liège ; le Maré-
 chal marche à eux, & les défait en bataille ran-
 11.
 Octob.
 1746. gée. Tout le Brabant Hollandais tombe sous le
 pouvoir de *Louis XV.* Les Hollandais allarmés
 se donnent un Stadhouder, comme les Ro-
 mains créaient un Dictateur dans les grands
 dangers ; mais non pas avec le même succès.
 Le Roi à la tête de son armée, conduite par
 le Maréchal *de Saxe*, bat encor le Duc de
 2.
 Juillet
 1747. *Cumberland* à Lawfelt auprès de Maastricht.
 Bergopsoom qu'on croyait imprenable, défen-
 due par sa situation, par une garnison nom-
 breuse, par une armée qui campait à ses por-
 tes, est prise d'assaut, lorsque la brèche était
 11.
 Sept.
 1747. praticable à peine. Ce fut la seule ville qui fut
 ainsi forcée l'épée à la main depuis la prise de
 Valenciennes par les Mousquetaires & par les
 Gardes

Gardes Françaises en 1677. Et ce fut aussi la seule abandonnée au pillage. Les vainqueurs trouvèrent dans le port dix-sept grandes barques chargées de provisions, avec cette adresse en gros caractères sur chaque barque, *A l'invincible garnison de Bergopzoom*. Ce succès fut dû à l'audace du Maréchal de Löwendall Danois qui commandait le siège. C'étaient alors deux étrangers, le Maréchal de Saxe, & lui, qui soutenaient dans les Pays-bas la fortune de la France, & qui compensaient les pertes qu'on faisait ailleurs.

Le Maréchal de Saxe termina ses Campagnes, & mit le comble à sa gloire, par la plus savante manœuvre qu'on eût vue depuis longtems. Il voulait enfin assiéger Maastricht, il fallait tromper les ennemis; il fait filer des corps d'armées, les uns vers Luxembourg, les autres vers Breda; une division marche à Tongres, une autre à Tirlemont; personne ne sçait en quel endroit tous ces Corps doivent se réunir. Les ennemis ne savent quel poste défendre; ils le laissent Maître de la Meuse. Il investit Maastricht à la vue de quatre-vingt-mil le hommes qui ne peuvent plus s'y opposer. Ce fut la dernière leçon qu'il donna de l'Art Militaire; & ces derniers succès préparèrent une paix dont tout le monde avait besoin.

Avril
1748.

Le Maréchal de Saxe était fils du Roi de Pologne *Auguste II.* & de Madame de *Konismark*. Il servit en France dès l'âge de 17. ans. Longtems regardé comme un homme fait uniquement pour le plaisir, on ne savait pas qu'au milieu

du plaisir même il fit toujours l'étude la plus profonde de la guerre ; & il était déjà un grand-homme lorsqu'il était encore ignoré.

CH. CENT-QUATRE-VINGT-ONZIEME.

DU PRINCE

CHARLES EDOUARD.

LA Grande-Bretagne dans cette guerre avait été sur le point d'éprouver une révolution semblable à celle de la Rose rouge & de la Rose blanche. Le Prince *Charles Edouard*, qui avait pour ayeul paternel l'infortuné Roi d'Angleterre *Jacques II.*, & le grand Roi de Pologne *Jean Sobiesky* pour son ayeul maternel, tenta de remonter sur le Trône de la Grande-Bretagne, par une de ces entreprises dont on ne voit guères d'exemples que chez les Anglais, ou dans les tems fabuleux. Il s'embarque le 12^e. Juin 1745. dans une petite frégate de dix-huit canons, sans avoir instruit de son dessein la Cour de France, & n'ayant pour conquérir trois Royaumes que sept Officiers, dix-huit-cent fabres, douze-cent fusils, deux mille louis d'or empruntés, & pas un soldat.

Il aborde à travers tous les périls, au Sud-Ouest de l'Ecosse ; quelques habitans du Moy-dart auxquels il se déclara, se jetèrent à ses genoux : *Mais que pouvons-nous faire ?* dirent-ils ;

ils ; nous n'avons point d'armes ; nous sommes pauvres & sans secours , ne vivant que de pain d'avoine , & cultivant une terre ingrate. Le Prince leur répondit : Je cultiverai cette terre avec vous : je mangerai de ce pain : je partagerai votre pauvreté ; & je vous apporte des armes.

Les habitans attendris & encouragés s'armèrent en sa faveur. Les Tribus voisines qu'on appelle *Clans* se joignirent à eux. Un morceau de taffetas qu'il avait apporté lui servit d'Étendard Royal. Dès qu'il se vit à la tête de quinze cent hommes , il marcha à la ville de Perth, s'en rendit Maître , & s'y fit proclamer Régent d'Angleterre , de France , d'Ecosse , & d'Irlande , au nom de son père Jacques III. Ce titre de Régent de France que prenait un Prince Maître à peine d'une petite ville d'Ecosse , & qui ne pouvait se soutenir que par le secours du Roi de France , était une suite de l'usage suivant lequel les Rois d'Angleterre prennent le titre de Rois de France ; usage qui devrait être aboli , & qui ne l'est pas.

Alors quelques Lords Ecossois viennent se ranger sous son étendard. Il entre dans Edimbourg , & s'y fait reconnaître. Le Conseil du Roi d'Angleterre met sa tête à prix : on promet trente mille livres sterling (environ sept-cent mille francs) à qui le livrera mort ou vif ; il y répond en remportant avec ses quinze-cent montagnards une victoire complète à Prestonpan , contre une armée Anglaise , & il fait

15.

Sept.

1745.

24.

Octob.

1745.

autant de prisonniers qu'il avait de soldats. Ces montagnards étaient les seuls peuples de l'Europe qui eussent conservé l'ancien habillement militaire des Romains , avec le bouclier ; ils avaient avec cet habit le courage de ces anciens Romains ; il ne leur manqua que la discipline. Les Rois d'Espagne & de France envoyèrent alors quelques secours d'argent au Prince *Edouard* : ils lui écrivirent ; ils traitèrent avec lui en lui donnant le titre de Frère ; deux à trois cent hommes du Régiment Royal Ecoffais lui furent envoyés de France avec quelques piquets , & abordèrent après avoir passé au milieu de la flotte Anglaise.

Le jeune Prince soumet tout jusqu'à Carlisle , & avance à trente lieues de Londres ; il était alors à la tête d'environ huit mille hommes. Un autre Général Anglais que celui qui avait été battu à Preston-pain s'avance du côté de l'Ecosse. Le Prince *Edouard* marche à lui
1746. au fort de l'hyver ; il le rencontre à Falkirk sur la route d'Edimbourg , remporte une seconde victoire , & le lendemain il gagne une troisième bataille contre les mêmes troupes qu'il avait battues la veille.

C'était le tems d'achever la révolution ; déjà une partie de Londres panachait secrètement pour lui. La fermentation & la confusion était dans cette capitale. Le Duc de *Richelieu* était sur les Côtes de France , prêt d'amener dix-mille hommes à son secours : mais la France manquant alors de vaisseaux de guerre , l'entreprise échoua , & tout le fruit des efforts &
des

des victoires d'*Edouard* fut perdu. Le Duc de *Cumberland* à la tête d'une armée disciplinée, bien armée & pourvue de canon, battit enfin ces montagnards d'Ecosse, qui n'avaient que du courage. Le Prince *Edouard* fut vaincu sans ressource à la bataille de Culloden à quelques lieues d'*Inverness*: toute son armée fut dispersée: il essuya les mêmes aventures qu'avait éprouvées *Charles II.* après sa défaite à Worcester, errant comme lui, sans secours, tantôt avec deux amis compagnons de son infortune, tantôt avec un seul: quelquefois réduit à lui-même, marchant de caverne en caverne, couchant dans les forêts, se réfugiant dans des Isles désertes, manquant de vêtements & de nourriture; poursuivi sans relâche par ceux qui voulaient gagner le prix mis à sa tête. Un jour ayant marché dix lieues à pied, pressé de la faim, & prêt à succomber, il se hasarda d'entrer dans une maison dont il savait bien que le maître n'était pas de son parti. * „ Le fils „ de votre Roi, lui dit-il, vient vous demander du pain & un habit. Je sais que vous êtes mon ennemi; mais je vous crois assez d'honneur pour ne pas abuser de ma confiance,

27.
Avril
1746.

G 4

„ &

* Ces particularités furent écrites en 1748. sous la dictée d'un homme qui avait accompagné longtemps le Prince *Edouard* dans ses prospérités & dans ses infortunes. L'histoire de ce Prince entrerait dans les Mémoires de la guerre de 1741. Elle a échappé entièrement aux recherches de ceux qui ont volé, défiguré & vendu une partie du manuscrit.

„ & de mon malheur : prenez les lambeaux qui
 „ me couvrent, gardez les ; vous pourrez me
 „ les rapporter un jour dans le palais des Rois
 „ de la Grande Bretagne. „ Le Gentilhomme
 fut touché comme il le devait être, le secourut
 autant que sa pauvreté pouvait le permettre
 dans ce pays sauvage, & lui garda le secret.

Tandis que ce Prince trainait ainsi dans des
 déserts une vie cachée & poursuivie, qui doit
 ajouter encor à sa gloire ; les échafauts, & les
 gibets étaient dressés en Ecosse & en Angleter-
 re pour ses partisans ; il en périt en divers
 tems près de huit cent par les derniers sup-
 plices.

On commença dès le 17^e. Août par exécu-
 ter dix-sept Officiers qu'on traina au gibet sur
 la claie, & après qu'on les eut pendus on leur
 arracha le cœur dont on leur battit les joues ;
 on mit leurs membres en quartiers. Ce suppli-
 ce est un reste de l'ancienne barbarie. On arra-
 chait autrefois le cœur aux condamnés quand ils
 respiraient encore. On a conservé cet appareil
 après l'exécution pour effrayer la multitude qui
 ne s'en effraye pas. Les Lords *Kilmarnock*,
Palmerin, *Devenwater*, *Lovat*, eurent la tête
 tranchée : quand *Kilmarnock* monta sur l'écha-
 faut, il cria selon l'usage de ceux qui se repen-
 tent, *Vive le Roi George*. *Palmerin* cria, *Vi-
 ve le Roi Jacques & son digne fils*.

Devenwater était frère puiné d'un autre Lord
Devenwater exécuté en 1715. pour avoir com-
 battu malheureusement dans la même cause ;
 cet aîné avait voulu que son fils encor enfant
 mon-

monta avec lui sur l'échaffaut : il lui dit : *Je veux que vous soyez couvert de mon sang ; appeprenez à mourir pour vos Rois.*

C'était la destinée de cette famille de mourir héroïquement par la main du Bourreau. Celui-ci avait aussi un fils, mais qui était né en France. „ Je meurs comme mon frère, dit-il ; j'exhorte mon fils à mourir de même un jour, s'il le faut ; & je le recommande au Roi de France. “ En effet *Louis XV.* en a pris soin ; il a donné une pension à cet enfant & à sa sœur.

Le Lord *Lovat* âgé de quatre-vingt ans, prononça ce vers d'*Horace* avant que de recevoir le coup :

Dulce est decorum est pro patria mori.

Ce qu'il y eut de plus étrange, & ce qu'on ne peut voir qu'en Angleterre, c'est qu'un jeune étudiant, nommé *Painter*, dévoué au parti *Jacobite*, & enivré de ce fanatisme qui produit tant de choses extraordinaires, demanda avec les plus vives instances & les plus réitérées à mourir à la place du Lord *Lovat*.

Le Prince *Edouard* après avoir erré longtems sur la côte du *Lokaber*, échapa enfin aux poursuites de ses ennemis. Un petit vaisseau le conduisit sur les côtes de Bretagne : il vint à Paris, & y resta jusqu'au tems du Traité d'Aix-la-Chapelle, par lequel le Roi de France était obligé de le priver de cet azile pour le bien général. Ce malheureux Prince essuya dans Paris plus d'humiliation qu'il n'en avait éprouvé

10.
Oâ.
1746.

vé en Ecosse après la bataille de Culloden ; il s'obstinait à rester malgré le Traité , & malgré les instances du Roi. On crut nécessaire de se saisir de sa personne ; il fut mené à Vincennes garotté , & renvoyé ensuite hors de France. Ce fut là le comble des malheurs de la race infortunée des *Stuarts*. *Charles Edouard* depuis ce moment se cacha à toute la Terre.

Que les hommes privés qui se croient malheureux , jettent les yeux sur ce Prince & sur ses Ancêtres.



CH. CENT-QUATRE-VINGT-DOUZIEME.

V O Y A G E

DE L'AMIRAL ANSON

AUTOUR DU GLOBE.

LA France ni l'Espagne ne peuvent être en guerre avec l'Angleterre, que cette secousse qu'elles donnent à l'Europe ne se fasse sentir aux extrémités du Monde. Si l'industrie & l'audace de nos Nations modernes ont un avantage sur le reste de la Terre & sur toute l'Antiquité, c'est par nos expéditions maritimes. On n'est pas assez étonné peut-être de voir sortir des ports de quelques petites Provinces inconnues autrefois aux anciennes Nations civilisées, des flottes dont un seul vaisseau eût détruit tous les navires des anciens Grecs & des Romains. D'un côté ces flottes vont au-delà du Gange se livrer des combats à la vue des plus puissants Empires, qui sont les spectateurs tranquilles d'un art & d'une fureur qui n'ont point encor passé jusqu'à eux : de l'autre, elles vont au-delà de l'Amérique se disputer des esclaves dans un Nouveau Monde.

Rarement le succès est-il proportionné à ces entreprises, non-seulement parce qu'on ne peut prévoir tous les obstacles, mais parce qu'on

qu'on n'employe presque jamais d'assez grands moyens.

L'expédition de l'Amiral *Anson* est une preuve de ce que peut un homme intelligent & ferme malgré la faiblesse des préparatifs & la grandeur des dangers.

Avant que tant de Nations combattissent pour savoir si la fille de l'Empereur *Charles VI.* hériterait de son père, l'Espagne avait déjà une guerre maritime avec les Anglais pour un vaisseau ; & cette guerre coûtait des deux côtés mille fois plus que son objet. Le Ministère de Londres dès l'année 1739. envoya l'Amiral *Vernon* vers le Mexique : il y détruisit Porto-bello , & il manqua Carthagène. On destinait dans le même tems *George Anson* à faire une irruption dans le Pérou par la Mer du Sud , afin de ruiner , si on pouvait , ou du moins d'affaiblir par les deux extrémités le vaste Empire que l'Espagne a conquis dans cette partie du Monde. On fit *Anson* Commodore. c'est-à-dire, Chef d'Escadre ; on lui donna cinq vaisseaux , une espèce de petite fregate de huit canons portant environ cent hommes , & deux navires chargés de provisions & de marchandises ; ces deux navires étaient destinés à faire le commerce à la faveur de cette entreprise ; car c'est le propre des Anglais de mêler le négoce à la guerre. L'Escadre portait quatorze cent hommes d'Equipage , parmi lesquels il n'y avait de soldats qu'environ deux-cent-soixante vieux invalides , & deux-cent jeunes gens de recrue. Il prend sa route par l'Isle de Madère , qui appartient
au

au Portugal : il s'avance aux Isles du Cap-
 verd , & range les côtes du Brezil. On se re-
 posa dans une petite Isle nommée *Ste. Catherine* ,
 couverte en tout tems de verdure & de
 fruits , à vingt-sept degrés par-delà l'autre Tro-
 pique ; & apres avoir ensuite cotoyé le pays
 froid & inculte des Patagons , le Commodore
 entra sur la fin de Février 1741. dans le dé-
 troit de le Maire , ce qui fait plus de cent de-
 grés de latitude franchis en moins de cinq mois.
 La petite chaloupe ou fregate de huit canons
 nommée le *Trial*, l'épreuve, fut le premier navi-
 re de cette espèce qui osa doubler le Cap Horn :
 elle s'empara depuis dans la Mer du Sud d'un
 bâtiment Espagnol de six-cent tonneaux , dont
 l'Equipage ne pouvait comprendre comment il
 avait été pris par une barque venue d'Angleterre
 dans l'Océan pacifique.

Cependant en doublant le Cap Horn , après
 avoir passé le détroit de le Maire , des tempê-
 tes extraordinaires battent les vaisseaux d'*An-
 son* & les dispersent. Un scorbut d'une nature
 affreuse fait périr la moitié de l'Equipage. Le
 seul vaisseau du Commodore aborde l'Isle dé-
 serte de *Fernandès* dans la Mer du Sud , en
 remontant vers le Tropique du Capricorne.
 Un lecteur raisonnable qui voit avec quelque
 horreur ces soins prodigieux que prennent les
 hommes pour se rendre malheureux eux &
 leurs semblables , apprendra peut-être avec sa-
 tisfaction que *George Anson* trouvant dans cet-
 te Isle déserte le climat le plus doux & le ter-
 rain le plus fertile , y sema des légumes & des
 fruits

fruits dont il avait apporté les semences & les noyaux, & qui bientôt couvrirent l'Isle entière. Des Espagnols qui y relachèrent quelques années après, ayant été faits depuis prisonniers en Angleterre, jugèrent qu'il n'y avait qu'*Anson* qui eût pu réparer par cette attention généreuse le mal que fait la guerre, & ils le remercièrent comme leur bienfaiteur. Qu'il soit permis d'adoucir par ces petites circonstances la tristesse d'une histoire qui n'est qu'un récit de meurtres & de calamités.

Anson, qui montait un vaisseau de soixante canons, ayant été rejoint par un autre de ses vaisseaux de guerre, & par cette petite frégate nommée l'*Épreuve*, fit en croisant vers cette Isle de *Fernandès* plusieurs prises assez considérables; mais bientôt après ayant avancé jusques vers la Ligne Equinoctiale, il osa attaquer la ville de Paita sur cette même côte de l'Amérique. Il ne se servit ni de ses vaisseaux de guerre ni de tout ce qui lui restait d'hommes, pour tenter ce coup hardi: cinquante soldats dans une chaloupe à rames firent l'expédition; ils abordent pendant la nuit; cette surprise subite, la confusion, que l'obscurité redouble, multiplient & augmentent le danger. Le Gouverneur, la garnison, les habitants fuient de tous côtés. Les cinquante Anglais cependant font transporter paisiblement pendant trois jours les trésors qu'ils trouvent dans la Douane & dans les maisons. Des esclaves nègres qui n'avaient pas fui, espèce d'animaux appartenants au premier qui s'en fait, aident à enlever les richesses.

richesses de leurs anciens Maîtres. *Anson* fit ré- Nov:
duire Paita en cendre, & partit, ayant dépouillé 1741
aussi aisément les Espagnols, que ceux-ci avaient
autrefois dépouillé les Américains. La perte pour
l'Espagne fut de plus de quinze-cent mille piastras
par l'incendie : le gain pour les Anglais d'envi-
ron cent-quatre-vingt mille ; ce qui joint aux
prises précédentes enrichissait déjà l'escadre. Le
grand nombre enlevé par le scorbut laissait en-
cor une plus grande part aux survivans. Cette
petite escadre remonte ensuite vis-à-vis Pana-
ma, sur la côte où l'on pêche les perles, &
s'avance devant Acapulco, au revers du Méxi-
que. Le Gouvernement de Madrid ne savait
pas alors le danger qu'il courait de perdre cette
grande partie du Monde. Si l'Amiral *Vernon*,
qui avait assiégé Cartagène sur la Mer opposée,
eût réussi, il pouvait donner la main au Com-
modore *Anson*. L'Isthme de Panama était prise
à droite & à gauche par les Anglais, & le cen-
tre de la domination Espagnole enlevé.

Anson qui n'avait plus que deux vaisseaux,
le reste étant détruit par les tempêtes, réduisit
ses entreprises & ses grandes espérances à se sai-
sir d'un Galion immense que le Mexique en-
voye tous les ans dans les Mers de la Chine à
l'Isle de Manille, l'une des Philippines, ainsi
nommées parce qu'elles furent découvertes sous
le règne de *Philippe II*.

Ce Galion chargé d'argent ne serait point
parti si on avait vu les Anglais sur les côtes,
& il ne devait mettre à la voile que longtems
après leur départ. Le Commodore va donc tra-
verser

verser l'Océan pacifique & tous les climats opposés à l'Afrique entre nôtre Tropicque & l'Équateur. L'avarice devenue honorable par la fatigue & le danger lui fait parcourir le Globe avec deux vaisseaux de guerre qui lui restent. Le scorbut poursuit encor l'équipage sur ces Mers, & l'un des deux vaisseaux fait int'eau de tous cotés, on est obligé de l'abandonner & de le bruler au milieu de la Mer, de peur que ses débris ne soient portés dans quelques Isles des Espagnols & ne leur deviennent utiles. Ce qui restait de matelots & de soldats sur ce vaisseau passe dans celui d'*Anson*. Il n'a plus enfin de son escadre que son seul vaisseau nommé le *Centurion*, monté de soixante canons, suivi de deux espèces de chaloupes. Le *Centurion* échappé seul à tant de dangers, mais délabré lui-même & ne portant que des malades, relache pour son bonheur dans une des Isles Mariannes qu'on nomme *Tinian*, alors presque entièrement déserte; peuplée n'aguères de trente-mille âmes, mais dont la plupart des habitants avaient péri par une maladie épidémique, & dont le reste avait été transporté dans une autre Isle par les Espagnols. Le séjour de *Tinian* sauva l'équipage. Cette Isle plus fertile que celle de *Fernandès*, offrait de tous cotés en bois, en eaux pures, en animaux domestiques, en fruits, en légumes, tout ce qui peut servir à la nourriture, aux commodités de la vie, & au radoub d'un vaisseau. Ce qu'on trouva de plus singulier est une espèce d'arbre dont le fruit ressemble pour le goût au meilleur pain, trésor réel qui transplan-

planté, s'il se pouvait, dans nos climats, serait bien préférable à ces richesses de convention qu'on va ravir parmi tant de périls au bout de la Terre.

De cette Isle il passe à celle de Formose ; il cingle vers la Chine, à Macao, à l'entrée de la rivière de Canton, pour radoub^{er} le seul vaisseau qui lui reste.

Le Commodore ayant mis son vaisseau en très bon état à Macao par le secours des Chinois, & ayant reçu sur son bord quelques matelots Indiens & quelques Hollandais qui lui parurent des hommes de service, remet à la voile.

Enfin le 9. Juin 1743. on découvre le vaisseau Espagnol tant désiré ; il avançait vers Manille monté de soixante - quatre canons ; cinq-cent-cinquante hommes de combat composaient l'équipage ; le trésor qu'il portait n'était que d'environ quinze-cent-mille piastres en argent avec de la cochenille & des marchandises, parce que tout le trésor qui est d'ordinaire le double avait été partagé, & que la moitié avait été portée sur un autre Galion.

Le Commodore n'avait sur son vaisseau le *Centurion* que deux-cent quarante hommes. Le Capitaine du Galion ayant aperçu l'ennemi, aima mieux hazarder le trésor que perdre sa gloire en fuyant devant un Anglais, & fit force de voiles hardiment pour le venir combattre.

La fureur de ravir des richesses plus forte que le devoir de les conserver pour son Roi, l'expérience des Anglais, & les manœuvres savantes du Commodore lui donnèrent la victoi-

re. Il n'eut que deux hommes tués dans le combat ; le galion perdit soixante-sept hommes tués sur les ponts , & il eut quatre-vingt-quatre blessés. Il lui restait encor plus de monde qu'au Commodore ; cependant il se rendit. Le vainqueur retourna à Canton avec cette riche prise. Il y soutint l'honneur de sa nation en refusant de payer à l'Empereur de la Chine les impôts que doivent tous les navires étrangers ; il prétendait qu'un vaisseau de guerre n'en devait pas. Sa conduite en imposa ; le Gouverneur de Canton lui donna une audience à laquelle il fut conduit à travers deux haies de soldats au nombre de dix mille ; après quoi il retourna dans sa patrie par les Isles de la Sonde & par le Cap de Bonne-Espérance. Ayant ainsi fait le tour du Monde en victorieux , il aborde en Angleterre le 4. Juin 1744. après un voyage de trois ans & demi.

Il fit porter à Londres en triomphe sur trente-deux chariots , au son des tambours & des trompettes & aux acclamations de la multitude, les richesses qu'il avait conquises. Ses différentes prises se montaient en argent & en or à dix millions monnoie de France , qui furent le prix du Commodore , de ses Officiers , des matelots & des soldats , sans que le Roi entrât en partage du fruit de leurs fatigues & de leur valeur. Ces richesses circulant bientôt dans la nation contribuèrent à lui faire supporter les fraix immenses de la guerre.

CH. CENT-QUATRE-VINGT-TREIZIEME.

DE LOUIS-BOURG
OU CAP-BRETON
ET DES PRISES IMMENSES
QUE FIRENT LES ANGLAIS.

U Ne autre entreprise commencée plus tard que celle de l'Amiral *Anson*, montre bien de quoi est capable une nation commerçante à la fois & guerrière : je veux parler du siège de Louis-bourg ; ce ne fut point une opération du cabinet des Ministres de Londres : ce fut le fruit de la hardiesse des Marchands de la Nouvelle-Angleterre. Un simple Négociant nommé *Vaughan* proposa à ses concitoyens de la Nouvelle-Angleterre de lever des troupes pour assiéger Louis-bourg. On reçoit cette idée avec acclamation. On fait une Loterie dont le produit soudoie une petite armée de quatre mille hommes. On les arme ; on les approvisionne ; on leur fournit des vaisseaux de transport ; tout cela aux dépens des habitans. Ils nomment un Général ; mais il leur fallait l'agrément de la Cour de Londres ; il leur fallait surtout des vaisseaux de guerre. Il n'y eut de perdu que le tems de demander. La Cour en-

voye l'Amiral *Waren* avec quatre vaisseaux protéger cette entreprise de tout un peuple.

1746, Louis-bourg est prise après cinquante jours d'une vigoureuse résistance. Ce ne fut pas tout. Une fatalité non moins singulière enrichit encore les nouveaux possesseurs de cette Isle. Des navires Français & Espagnols chargés de richesses, vinrent les uns du Mogol, les autres du Pérou & du Mexique, mouiller dans ce port, dont ils ignoraient la prise. Ils se livrèrent eux-mêmes. Si la guerre est un jeu de hazard, comme on l'a dit depuis longtems, les Anglais en une année gagnèrent à ce jeu environ cent millions. Ils avaient à la fois une flotte dans les Mers d'Ecosse & d'Irlande, une à Spithead, une aux Indes Orientales, une vers la Jamaïque, une à Antigoa, & ils en armaient de nouvelles selon le besoin.

Il falut que la France résistât pendant toute la guerre, n'ayant en tout contre cette puissance formidable qu'environ trente-cinq vaisseaux à peine en état de servir.

Un des plus grands avantages des Anglais sur mer fut le combat naval de Finisterre; combat où ils prirent six gros vaisseaux du Roi, & sept de la Compagnie des Indes armés en guerre, dont quatre se rendirent dans le combat, & trois autres ensuite; le tout portant quatre-mille hommes d'équipage.

Londres est remplie de Négociants, & de gens de mer, qui s'intéressent beaucoup plus aux succès maritimes qu'à tout ce qui se passe en Allemagne ou en Flandre. Ce fut dans la ville
un

un transport de joie inoui, quand on vit arriver dans la Tamise le même vaisseau le *Centurion*, si fameux par son expédition autour du Monde ; il apportait la nouvelle de la bataille de Finisterre gagnée par ce même *Anson*, devenu à juste titre Vice-Amiral, & par l'Amiral *Warren*. On vit arriver vingt-deux chariots chargés de l'or & de l'argent, & des effets pris sur la flotte de France. La perte de ces effets & de ces vaisseaux fut estimée plus de vingt-millions de France. On employa l'argent de cette prise à frapper des espèces, sur lesquelles on voyait pour légende *Finisterre* ; monument flateur à la fois & encourageant pour la nation, & imitation glorieuse de l'usage qu'avaient les Romains de graver ainsi sur la monnaie courante, comme sur les médailles, les grands événements de leur Empire. Cette victoire était plus heureuse & plus utile qu'étonnante. Les Amiraux *Anson* & *Warren* avaient combattu avec dix-sept vaisseaux de guerre contre six vaisseaux du Roi, dont le meilleur ne valait pas pour la construction le moindre navire de la flotte Anglaise.

Ce qu'il y avait de surprenant, c'est que le Marquis *de la Jonquière*, Chef de cette escadre, avait soutenu longtems le combat, & donné encor à un Convoi qu'il amenait de la Martinique le tems d'échaper. Le Capitaine du vaisseau le *Windsor* s'exprimait ainsi dans sa lettre sur cette bataille ; *Je n'ai jamais vu une meilleure conduite que celle du Commodore Français, pour dire la vérité tous les Officiers de cette na-*

tion ont montré un grand courage ; aucun d'eux ne s'est rendu que quand il leur a été absolument impossible de manœuvrer.

Il ne restait plus aux Français que sept vaisseaux de guerre pour escorter les flottes marchandes aux Isles de l'Amérique, sous le commandement de Mr. de l'Estandière. Ils furent rencontrés par quatorze vaisseaux Anglais. On se battit comme à Finistère, avec le même courage & la même fortune : le nombre l'emporta, & l'Amiral *Hawk* amena dans la Tamise six vaisseaux des sept qu'il avait combattus. Il ne restait alors à la Marine du Roi de France qu'un seul vaisseau. On connut dans toute son étendue la faute du Cardinal de Fleury, d'avoir négligé la Mer ; & cette faute a été bien réparée depuis.



CH. CENT-QUATRE-VINGT-QUATORZ.

LES FRANÇAIS
PRENNENT MADRASS,
ET FONT LEVER LE SIEGE
DE PONDICHERI AUX ANGLAIS , &c.

Pendant que les Anglais portaient leurs armes victorieuses sur tant de Mers , & que tout le Globe était le théâtre de la guerre , ils en ressentirent enfin les effets dans leur Colonie de Madrafs. Un homme à la fois négociant & guerrier , nommé *la Bourdonnaie* , vengea l'honneur du pavillon Français au fond de l'Asie. Madrafs , ou le Fort St. George , sur la côte de Coromandel , est pour l'Angleterre ce que Pondichéri est pour la France. Ces deux villes rivales ne sont qu'à sept ou huit lieues l'une de l'autre , & le Commerce est si vaste dans cette partie du Monde , l'industrie Européenne si supérieure à celle des Asiatiques , que ces deux Colonies peuvent s'enrichir sans se nuire. Mr. *du Pleix* Gouverneur de Pondichéri , & Chef de la nation Française dans les Indes , avait proposé la neutralité à la Compagnie Anglaise. Rien n'était plus convenable à des commerçants : l'humanité & la raison avaient

fait ces offres; la fierté & l'avarice les refusèrent. Les Anglais se flattaient, non sans vraisemblance, d'être aisément vainqueurs sur les Mers de l'Inde comme ailleurs, & d'anéantir la Compagnie de France.

Mr. *de la Bourdonnaie* était, comme les *Du Quêne*, les *Bart*, les *du Gué-Trouin*, capable de faire beaucoup avec peu, & aussi intelligent dans le Commerce qu'habile dans la Marine. Il était Gouverneur des Isles de Bourbon & de Maurice, nommé à ces Emplois par le Roi, & gérant au nom de la Compagnie. Ces Isles étaient devenues florissantes sous son administration: il fort enfin de l'Isle de Bourbon avec neuf vaisseaux armés par lui en guerre, chargés d'environ deux-mille trois-cent blancs & de huit-cent Noirs, qu'il a disciplinés lui-même, & dont il a fait de bons canonniers. Une escadre Anglaise sous l'Amiral *Barnet* croisait dans ces Mers, défendait Madras, inquiétait Pondichéri, & faisait

6. beaucoup de prises. Il attaque cette escadre,
Juillet il la disperse, & se hâte d'aller mettre le siège
1746. devant Madras.

Des Députés vinrent lui représenter qu'il n'était pas permis d'attaquer les terres du Grand Mogol. Ils avaient raison; c'est le comble de la faiblesse Asiatique de le souffrir, & de l'audace Européenne de le tenter. Les Français débarquent sans résistance; leur canon est amené devant les murailles de la ville mal fortifiée, défendue par une garnison de cinq-cent soldats. L'Etablissement Anglais consistait dans le Fort St. George, où étaient tous les magasins; dans la

FONT LEVER LE SIEGE DE PONDICHERI. 127

la ville qu'on nomme *Blanche*, qui n'est habitée que par les Européans; & dans celle qu'on nomme *Noire*, peuplée de Négocians & d'ouvriers de toutes les Nations de l'Inde, Juifs, Banians, Mahométans, Idolâtres, Nègres de différentes espèces, Indiens rouges, Indiens de couleur bronzée: cette multitude allait à cinquante mille ames.

Le Gouverneur fut bientôt obligé de se rendre. La rançon de la ville fut évaluée à onze-cent mille pagodes, qui valent environ neuf-millions de France. Jamais particulier n'avait rendu un plus important service à la patrie. 10. Sept.
Une malheureuse mésintelligence entre lui & 1746.
le Conseil de Pondichéri priva la France du fruit de ses travaux. Cet homme dont le nom doit être cher à jamais à la nation, fut traité dans Paris en criminel. Ses ennemis le firent enfermer à la Bastille: il y languit trois ans & demi; mais enfin la commission établie par le Roi le jugea *innocent* d'une voix unanime. La France lui donnait un autre titre; elle le nommait son vengeur. L'arrêt qui le justifiait fut reçu avec autant d'acclamations que les prises des vaisseaux Français l'avaient été à Londres: la commission ne lui rendait que sa liberté, mais la Nation par ses transports lui donnait sa récompense. Ces traits sont plus dignes de la postérité que beaucoup d'opérations de guerre.

Il ne fut pas le seul homme, destiné par son état à des emplois pacifiques, qui rendit des services importans dans la guerre. Mr. du Pleiss sauva Pondichéri, que les Anglais assiégeaient avec

avec des forces qui devaient détruire ce grand établissement.

Cette ville peuplée à peu près comme Madrafs, était mieux fortifiée. Quatre-cent-cinquante canons bordaient les remparts : il y avait de bons Officiers, d'excellens Ingénieurs, une garnison exercée d'environ quinze-cent Français & de deux-mille Asiatiques disciplinés & affectionnés. Elle florissait depuis l'année 1725. La Compagnie par la balance de 1743. s'était trouvée en possession de cent-soixante millions d'effets. La prise de Pondichéri eût été une plaie à la France que vingt ans de soins n'auraient pu fermer.

L'Amiral *Boscawen* vint l'assiéger avec environ quatre mille soldats Anglais ou Hollandais, & autant d'Indiens, renforcés encor de la plupart des matelots de sa flotte composée de vingt & un voiles. Les Français ne se tinrent pas dans leurs murs; ils firent plusieurs sorties vigoureuses, & obligèrent, après cinquante jours de siège, les ennemis à se retirer. Depuis ce jour le Gouverneur de Pondichéri, toujours Maître de Madrafs, devint le protecteur des Vicerois de la Côte de Coromandel. Lui-même fut honoré du titre de Viceroi par l'Empereur des Indes : il reçut de son Maître le grand Cordon de *St. Louis*, honneur qu'on n'avait jamais fait en France à un homme placé hors du service militaire; mais honneur encor au-dessous d'un homme qui rendait le nom Français respectable dans les Indes.

CH. CENT-QUATRE-VINGT-QUINZIÈME.

DE L'ITALIE,

DE LA

REVOLUTION DE GENES,

ET DE LA

PAIX D'AIX-LA-CHAPELLE.

Cette guerre pour la succession d'Autriche était comme une maladie qui change souvent de caractère & de symptômes. Il semblaient au commencement de 1741. que la Reine de Hongrie devait tout perdre; & en 1746. la Maison de France était sur le point d'être dépouillée de Naples & de Sicile, qui appartenaient à *Don Carlos*, & du Duché de Parme, héritage de *Don Philippe* son frère. Ces deux Princes étaient tous deux fils de *Philippe V.* Roi d'Espagne, & arrière-petits-fils de *Louis XIV.*; tous deux établis en Italie, par les suites heureuses des efforts que *Louis XIV.* avait faits pour conserver le Trône d'Espagne à *Philippe V.*

Le Duc de Savoie Roi de Sardaigne, joint à la nouvelle Maison d'Autriche & aux Anglais, faisait la guerre à *Louis XV.* après l'avoir faite pour lui en 1733. ainsi que son père avait combattu tour-à-tour pour & contre *Louis XIV.*

XIV. & l'on voyait en Italie ces mêmes efforts pour y établir des Nations étrangères qu'on a toujours vus depuis la décadence de l'Empire Romain.

Rome vit plus d'une fois sur son territoire les troupes Allemandes, Espagnoles, & Napolitaines. Le Roi de Sardaigne & les Autrichiens furent vainqueurs en 1746. depuis les frontières de Naples jusqu'à celles de France. Les Français & les Espagnols perdirent les armées les plus florissantes, malgré les belles Campagnes que le Prince de *Conti* avait faites dans les Alpes. Mais dans ces revers, ce qu'il y eut de plus extraordinaire, ce fut la révolution de Gènes; tout le reste avait des exemples, & cet événement n'en a pas.

La République de Gènes s'était mise sous la protection de la France dans cette guerre presque universelle. Gènes n'est pas une ville qui doive comme Milan porter ses clefs à quiconque approche d'elle avec une armée. Outre son enceinte, elle en a une seconde de plus de deux lieues d'étendue, formée sur une chaîne de rochers. Par-delà cette double enceinte l'Apennin lui sert partout de fortification. Le poste de la *Bochetta*, par où les ennemis s'avançaient, avait toujours été réputé imprenable: cependant les troupes qui gardaient ce poste ne firent aucune résistance, & allèrent se rejoindre à l'armée Française & Espagnole qui se retirait par Ventimille. La consternation des Génois ne leur permit pas de tenter seulement de se défendre. Ils avaient une grosse Artillerie. L'ennemi n'avait

vait point de canon de siège ; mais ils n'attendirent pas que ce canon arrivât , & la terreur les précipita dans toutes les extrémités qu'ils craignaient. Le Sénat envoya précipitamment quatre Sénateurs dans les défilés des montagnes où campaient les Autrichiens , pour recevoir du Marquis de Botta d'Adornio Milanais , Général de l'Impératrice Reine , les Loix qu'il voudrait bien donner. Ils se soumirent à remettre leur ville dans vingt-quatre heures , à livrer tout Français , Espagnol , & Napolitain qui étaient dans leur ville , avec les effets qui pourraient appartenir à des sujets de France , d'Espagne & de Naples. On stipula expressément que quatre Sénateurs iraient en otage à Milan , que le Doge & six autres Sénateurs iraient à Vienne , dans l'espace d'un mois , demander pardon des fautes passées ; qu'on payerait sur le champ cinquante-mille Génovines , qui font environ quatre-cent-mille livres de France , en attendant les contributions qu'il plairait aux vainqueurs d'imposer.

On se souvenait que *Louis XIV.* avait exigé autrefois que le Doge de Gènes vint lui faire des excuses à Versailles avec quatre Sénateurs : on en ajouta deux pour l'Impératrice Reine ; mais elle mit sa gloire à refuser ce que *Louis XIV.* avait exigé : elle crut qu'il y avait peu d'honneur à humilier les faibles , & ne songea qu'à tirer de Gènes de fortes contributions , dont elle avait plus besoin que du vain honneur de voir le Doge de la République de Gènes aux pieds du Trône Impérial.

Gènes

Gènes fut taxée à vingt-quatre millions de livres : c'était la ruine entièrement. Cette République ne s'était pas attendue , quand la guerre commença pour la succession de la Maison d'Autriche , qu'elle en ferait la victime ; mais dès qu'on arme dans l'Europe , il n'y a point de petit Etat qui ne doive trembler.

Gènes avait déjà payé seize millions ; on exigeait sans remise le reste , & les vainqueurs vivaient aux dépens des vaincus dans leurs foyers. Enfin ce même peuple , qui avait été lui-même au-devant du joug , qui s'était rendu à discrétion quand il avait encor des défenseurs , qui avait souffert patiemment qu'on le dépouillât de tout , reprit courage quand il n'avait plus ni espérance , ni secours.

Les Autrichiens prenaient les canons de la ville pour les transporter en Provence , où les armées de l'Impératrice Reine & du Roi de Sardaigne pénétraient. Les Génois eux-mêmes servaient à traîner ces canons qu'on leur ôtait. Un Officier Autrichien frappa un jour d'un coup de canne un homme du peuple qui ne s'em-
 1746. pressait pas assez pour ce service ; aussi-tôt voila
 5. Déc- tout ce peuple qui s'attroupe , qui court aux ar-
 & lui- mes , qui tombe sur ses vainqueurs dans les rues ,
 vans. dans les places publiques , avec tout ce qu'il trouve sous sa main. Il marche au magasin des armes , tandis que le Sénat incertain n'ose secourir publiquement ces efforts : il s'arme régulièrement , & devenu foldat par désespoir , il chasse les Autrichiens des portes qu'ils gardaient : il se nomme des Chefs. La consternation qui avait si long-
 tems

tems abbatu les Génois passé dans le cœur de leurs nouveaux Maîtres. Les payfans des environs animés par l'exemple des citoyens, s'assembloient au nombre de quinze ou seize mille. Un Prince *Doria*, d'une race à qui Gènes a dû plus d'une fois son salut, attaque le Général *Botta* dans St. Pierre des Arènes. Les Autrichiens fuient, après avoir laissé mille morts, & environ trois mille prisonniers : ils abandonnent leurs magazins, leurs équipages ; repassent la *Bochetta* & sortent de l'Etat de Gènes.

Cette étonnante révolution ne servit pas peu à délivrer la Provence de l'armée Autrichienne, & Piémontoise, qui la ravageait, & qui menaçait Marseille. Les provisions que cette armée victorieuse comptait tirer de Gènes, lui manquèrent. Le Maréchal de *Belle-Isle*, si célèbre par la retraite qu'il avait faite de Prague à Egra en 1742. dans le tems des malheurs de l'Empereur *Charles VII.* & des Français en Bohême, eut le tems d'arriver avec une armée, & de forcer les ennemis à fuir de la Provence, Janv. & à repasser le Var. 1747.

Ces mêmes ennemis chassés de Provence, retombèrent bientôt sur Gènes : elle fut prête de perdre encor sa liberté qu'elle avait si singulièrement recouvrée.

Elle est bloquée ; une flotte Anglaise est devant son port. Il y avait des divisions entre le Sénat & le Peuple, qui pouvaient être encor plus dangereuses que les Autrichiens, les Piémontais, & les Anglais. Elle n'avait pas de quoi

quoi payer le peu de troupes régulières qu'elle venait de former à la hâte.

La Cour d'Espagne promettait des secours ; le Roi de France les donna en argent & en hommes ; les galères de Toulon amènent environ cinq-mille Français, malgré la flotte Anglaise. Le Duc de *Boufflers* arriva avec de nouveaux secours ; il était fils de ce Maréchal de *Boufflers* qui avait si bien servi sous *Louis XIV.* & il était digne de son père ; mais il mourut dans Gènes de la petite vérole, le jour même que les ennemis déconcertés par ses mesures, s'éloignèrent des environs de la ville.

Ils reparurent bientôt après, & plus forts qu'auparavant. Le Duc de *Richelieu* qui remplaça le Duc de *Boufflers*, sauva Gènes ; & le Sénat qui lui devait sa liberté lui fit ériger une statue.

Dans ce flux & ce reflux de pertes & de succès communs à toutes les guerres, un frère du Maréchal de *Belle-Isle* perd une partie de l'armée, & est tué en attaquant les Piémontais retranchés au Col de l'Affiète en Piémont. Mais *Louis XV.* réparait tout par ses victoires dans les Pays-bas. Déjà *Mastricht* était prêt de se rendre au Maréchal de *Saxe*, qui l'assiégeait après la plus savante marche que jamais Général eût faite, & de là on allait droit à *Nimègue*. Les Hollandais étaient consternés ; il y avait en France près de trente-cinq-mille de leurs soldats prisonniers de guerre. Des désastres plus grands que ceux de l'année 1672. semblaient menacer cette République ; mais ce que la France

ce gagnait d'un côté, elle le perdait de l'autre ; ses Colonies étaient exposées, son Commerce périssait, elle n'avait plus de vaisseaux de guerre. Toutes les Nations souffraient, & toutes avaient besoin de la paix, comme dans les guerres précédentes. Près de sept-mille vaisseaux marchands, soit de France, soit d'Espagne, ou d'Angleterre, ou de Hollande, avaient été pris dans le cours de ces déprédations réciproques : & de-là on peut conclure que plus de cinquante-mille familles avaient fait de grandes pertes. Joignez à ces désastres la multitude des morts, la difficulté des recrues : c'est le sort de toute guerre. Là moitié de l'Allemagne & de l'Italie, les Pays-bas étaient ravagés ; & pour accroître & prolonger tant de malheurs, l'argent de l'Angleterre & de la Hollande faisait venir trente-cinq-mille Russes qui étaient déjà dans la Franconie. On allait voir vers les frontières de la France les mêmes troupes qui avaient vaincu les Turcs & les Suédois.

Ce qui caractérisait plus particulièrement cette guerre, c'est qu'à chaque victoire que *Louis XV.* avait remportée, il avait offert la paix, & qu'on ne l'avait jamais acceptée. Mais enfin quand on vit que Mastricht allait tomber après Bergopsum, & que la Hollande était en danger, les ennemis demandèrent aussi cette paix devenue nécessaire à tout le monde.

Un des Plénipotentiaires de France au Congrès d'Aix-la-Chapelle, commença par déclarer qu'il venait accomplir les paroles de son Maître.

H. G. Tom. VI.

I

tre,

16.
Octob
1748.

tre , qui voulait faire la paix , non en Marchand , mais en Roi.

Louis XV ne voulut rien pour lui ; mais il fit tout pour ses Alliés ; il assurait par cette paix le Royaume des deux Siciles à *Don Carlos* , Prince de son Sang ; il établit dans Parme , Plaifance , & Guastalle , *Don Philippe* son gendre ; le Duc de Modène son allié , & gendre du Duc d'Orléans Régent , fut remis en possession de son pays , qu'il avait perdu pour avoir pris les intérêts de la France. Gènes entra dans tous ses droits. Il parut plus beau , & même plus utile à la Cour de France , de ne penser qu'au bonheur de ses Alliés , que de se faire donner deux ou trois villes de Flandre , qui auraient été un éternel objet de jalousie.

L'Angleterre qui n'avait eu d'autre intérêt particulier dans cette guerre universelle que celui d'un vaisseau , y perdit beaucoup de trésors & de sang ; & la querelle de ce vaisseau resta dans le même état où elle était auparavant. Le Roi de Prusse fut celui qui retira les plus grands avantages ; il conserva la conquête de la Silésie , dans un tems où toutes les Puissances avaient pour maxime de ne souffrir l'agrandissement d'aucun Prince. Le Duc de Savoye Roi de Sardaigne fut après le Roi de Prusse celui qui gagna le plus , la Reine de Hongrie ayant payé son alliance d'une partie du Milanais.

Après cette paix , la France se rétablit comme après la paix d'Utrecht , & fut encor plus florissante. Alors l'Europe Chrétienne se trouva partagée entre deux grands partis , qui se ménageaient

nageaient l'un l'autre , & qui soutenaient chacun de leur côté cette balance , le prétexte de tant de guerres , laquelle devrait assurer une éternelle paix. Les Etats de l'Impératrice Reine de Hongrie , & une partie de l'Allemagne , la Russie , l'Angleterre , la Hollande , la Sardaigne , composaient une de ces grandes Factions. L'autre était formée par la France , l'Espagne , les deux Siciles , la Prusse , la Suède. Toutes les Puissances restèrent armées ; & on espéra un repos durable , par la crainte même que les deux moitiés de l'Europe semblaient inspirer l'une à l'autre.

Louis XIV. avait le premier entretenu ces nombreuses armées , qui forcèrent les autres Princes à faire les mêmes efforts ; de sorte qu'après la paix d'Aix-la-Chapelle , les Puissances Chrétiennes de l'Europe eurent environ un million d'hommes sous les armes ; & on se flatta que de longtems il n'y aurait aucun agresseur , parce que tous les Etats étaient armés pour se défendre.



CH. CENT-QUATRE-VINGT-SEIZIEME.

DE LA GUERRE ENTRE LA FRANCE ET L'ANGLETERRE EN 1756.

AU milieu de cette paix fondée sur l'appareil de la guerre, & de ces jalousies de tous les Etats, & des efforts de tant de Princes, un événement imprévu changea pour quelque tems tout ce grand système établi par la défiance, & le tems lui donnera encor une face nouvelle. Une légère querelle entre la France & l'Angleterre, pour quelques terrains sauvages dépendants du Canada, inspira une nouvelle politique à tous les Souverains d'Europe. Il est utile d'observer que cette querelle était le fruit de la négligence de tous les Ministres qui travaillèrent en 1712. & 1713. au Traité d'Utrecht. La France avait cédé à l'Angleterre par ce Traité l'Acadie voisine du Canada, avec toutes ses anciennes limites ; mais on n'avait pas spécifié quelles étaient ces limites ; on les ignorait ; c'est une faute qu'on n'a jamais commise dans des contrats entre particuliers. Des démêlés ont résulté nécessairement de cette omission. Si la Philosophie & la Justice se mêlaient des querelles des hommes, elles leur feraient voir

voir que les Français & les Anglais se disputaient un pays sur lequel ils n'avaient aucun droit : mais ces premiers principes n'entrent point dans les affaires du Monde. Les Anglais ont voulu tout avoir jusqu'aux frontières du Canada, & anéantir le Commerce de la France dans cette partie de l'Amérique. Ils étaient très supérieurs, par leurs nombreuses & riches Colonies, dans l'Amérique Septentrionale ; ils l'étaient encor plus sur Mer par leurs flottes ; & ayant détruit la Marine de France dans la guerre de 1741. ils se flattaient que rien ne leur résisterait, ni dans le Nouveau Monde, ni sur nos Mers : ils se trompèrent en tout, du moins jusqu'ici.

Ils commencèrent en 1755. par attaquer les Français vers le Canada ; & sans aucune déclaration de guerre, ils prirent plus de trois-cent vaisseaux marchands, comme on saisisait des barques de contrebande ; ils s'emparèrent même de quelques navires des autres Nations, qui portaient aux Français des marchandises. Le Roi de France dans ces conjonctures eut une conduite toute différente de celle de *Louis XIV.* Il se contenta d'abord de demander justice ; il ne permit pas seulement alors à ses sujets d'armer en course. *Louis XIV.* avait parlé souvent aux autres Cours avec supériorité. *Louis XV.* fit sentir dans toutes les Cours la supériorité que les Anglais affectaient. On avait reproché à *Louis XIV.* une ambition qui tendait sur Terre à la Monarchie universelle ; *Louis XV.* fit connaître la supériorité réelle que les

Anglais affectaient sur les Mers. Les Nations souhaitèrent alors l'abaissement de l'Angleterre, comme elle avait désiré l'humiliation de *Louis XIV.*

Cependant *Louis XV.* s'assurait une juste vengeance ; ses troupes battaient les Anglais en 1755. vers le Canada ; il préparait dans les ports une flotte formidable, & il comptait attaquer par terre le Roi d'Angleterre *George II.* dans son Electorat d'Hanovre. Cette irruption en Allemagne menaçait l'Europe d'un embrasement, dont la première étincelle avait été allumée en Amérique. Ce fut alors que toute la politique de l'Europe fut changée. Le Roi d'Angleterre allait opposer aux Français en Allemagne trente-mille Russes qu'il devait soudoyer. L'Empire de Russie était l'Allié de l'Empereur & de l'Impératrice Reine de Hongrie. Le Roi de Prusse devait craindre que les Russes, les Impériaux & les Hanovriens ne tombassent sur lui. Il avait cent-cinquante-mille hommes en armes ; il n'hésita pas à se liguier avec le Roi d'Angleterre, pour empêcher d'une main que les Russes n'entraissent en Allemagne, & pour fermer de l'autre le chemin aux Français. Cette démarche politique fit ce que le Roi de Prusse ne voulait pas, & ce que personne n'avait attendu ; elle réconcilia les Maisons de France & d'Autriche ; ce que tant de Traités, tant de mariages n'avait jamais pu faire, ce qu'on n'espérait pas, depuis l'avénement de *Charles-Quint* à l'Empire, s'exécuta sans peine au bout de plus de deux-cent années, par un mécontentement qu'un

qu'un Prince de l'Empire donnait à la France. Les Maisons de France & d'Autriche-Lorraine, furent unies par une Alliance défensive ; mais sans que personne pût prévoir quel serait le fruit de cette union tant désirée.

Les Traités ne suffisaient pas au Roi de France pour se venger des déprédations de l'Angleterre : il eut avec facilité, & en un moment, tout l'argent dont il avait besoin, par une de ces promptes ressources qu'on ne peut connaître que dans un Royaume aussi opulent que la France. Vingt places nouvelles de Fermiers Généraux, & quelques emprunts, suffirent pour soutenir les premières années de la guerre, tandis que la Grande Bretagne s'épuisait par des taxes exorbitantes.

On seignit de menacer les côtes de l'Angleterre. Ce n'était plus le tems où la Reine *Elizabeth* avec le secours de ses seuls Anglais, ayant l'Ecosse à craindre, & pouvant à peine contenir l'Irlande, soutint les prodigieux efforts de *Philippe II*. Le Roi d'Angleterre *George II*. se crut obligé de faire venir des Hanovriens & des Hessois pour défendre ses Côtes. L'Angleterre qui n'avait pas prévu cette suite de son entreprise, murmura de se voir inondée d'étrangers ; plusieurs citoyens passèrent de la fierté à la crainte, & tremblèrent pour leur liberté.

Le Gouvernement Anglais avait pris le change sur les desseins de la France : il craignait une invasion, & il ne songeait pas à l'Île de Minorque, ce fruit de tant de dépenses prodiguées dans l'ancienne guerre de la succession d'Espagne.

Les Anglais avaient pris , comme on a vu , Minorque sur l'Espagne. La possession de cette conquête assurée par tous les Traités , leur était plus importante que Gibraltar , qui n'est point un port ; & leur donnait l'Empire de la Méditerranée. Le Roi de France envoya dans cette Isle sur la fin d'Avril 1756. le Maréchal Duc de Richelieu , avec environ vingt bataillons , escortés d'une douzaine de vaisseaux du premier rang , & quelques frégates que les Anglais ne croyaient pas être si-tôt prêtes : tout le fut à point nommé ; & rien ne l'était du côté des Anglais. Ils tentèrent au moins , mais trop tard , d'attaquer au mois de Juin 1756. la flotte Française commandée par le Marquis de la Galissonnière. Cette bataille ne leur eût pas conservé l'Isle de Minorque , mais elle pouvait sauver leur gloire. L'entreprise fut infructueuse ; le Marquis de la Galissonnière mit leur flotte en désordre , & la repoussa. Le Ministère Anglais vit avec douleur qu'il avait forcé la France à établir une Marine redoutable.

Il restait aux Anglais l'espérance de défendre la citadelle du Port - Mahon , qu'on regardait après Gibraltar comme la Place de l'Europe la plus forte , par sa situation , par la nature de son terrain , & par trente ans de soins qu'on avait mis à la fortifier ; c'était partout un roc uni ; c'étaient des fossés profonds de vingt pieds , & en quelques endroits de trente , taillés dans ce roc ; c'étaient quatre-vingt mines sous des ouvrages devant lesquels il était impossible d'ouvrir la tranchée : tout était impénétrable

ble au canon, & la citadelle était entourée partout de ces fortifications extérieures taillées dans le roc vif.

Le Maréchal de *Richelieu* tenta une entreprise plus hardie que n'avait été celle de *Bergopom*; ce fut de donner à la fois un assaut à tous ces ouvrages qui défendaient le corps de la Place.

On descendit dans les fossés malgré le feu de l'Artillerie Anglaise; on planta des échelles hautes de treize pieds: les Officiers & les soldats parvenus au dernier échellon s'élançaient sur le roc en montant sur les épaules les uns des autres: c'est par cette audace difficile à comprendre qu'ils se rendirent maîtres de tous les ouvrages extérieurs. Les troupes s'y portèrent avec un courage d'autant plus admirable, qu'ils avaient à faire à près de trois mille Anglais secondés de tout ce que la Nature & l'Art avaient fait pour les défendre.

Le lendemain la Place se rendit. Les Anglais ne pouvaient comprendre comment les soldats Français avaient escaladé ces fossés, dans lesquels il n'était pas possible à un homme de sang froid de descendre. Cette action donna une grande gloire au Général & à la Nation. Ce sera celle par laquelle nous finirons la légère esquisse du Tableau général de l'Europe depuis la mort de *Louis XIV.* Tous ces événements seront un jour étouffés sous la multitude des révolutions que la suite des tems fera naître: mais le *Siècle de Louis XIV.* se soutiendra dans tous les siècles, par les beaux Arts qui ont répandu

29.
Juin
1756.

pandu sur lui une gloire immortelle.

Si les Arts utiles qui rendent la vie commode, & les beaux Arts qui la rendent agréable en ornant l'esprit, n'avaient distingué ce siècle, il ne serait comme les autres qu'un long tableau des vicissitudes de la fortune, & des malheurs des hommes. Que verrait-on dans l'histoire de l'Europe, depuis les Ministères des *Richelieux*, des *Buckinghams*, des *Olivarès*, des *Oxenstiern*, que des pays longtems dévastés par des guerres civiles & étrangères, des Rois, des Princes, & des Ministres mourants sur l'échafaut, ou dans la prison ?

Ceux qui voudront ajouter à cette lecture celle de *Charles XII.* dans laquelle est renfermé tout ce que le Czar *Pierre I.* a fait de grand, verront que sans un Genevois, qui aida le génie de cet Empereur à se développer, la Russie serait encor dans la barbarie.

Ils verront une ville magnifique s'élever au milieu d'un marais; des flottes construites dans des endroits où il n'y avait pas un bateau; la société établie chez un peuple qui n'en connaissait pas le nom. L'ambition, les intrigues de Cour y ont produit des infortunes particulières, comme chez tant d'autres Nations: mais la Politique générale, & la culture des Arts ont empêché que ces révolutions passagères ne replongeassent ce pays dans son premier cahos.

Nous venons de voir au mois de Juin 1756. une Tragédie sanglante en Suède; des Citoyens envoyés à la mort par des Citoyens, pour avoir voulu, mal à propos, changer la constitution

tution de l'Etat. Mais au milieu de ces défaites, & de tous les chagrins qui les accompagnaient, on entreprenait, à l'exemple du canal de Languedoc, un ouvrage non moins admirable, pour faire passer les vaisseaux de la Mer Océane dans la Baltique, sans entrer dans le détroit du Sund.

Si nous ne regardions le *Siècle de Louis XIV.* que par les guerres que soutint ce Monarque, nous en verrions deux qui passèrent pour injustes, une troisième attirée par les deux premières, une quatrième qui ruina la France; & dans ces quatre guerres plus de deux millions d'hommes massacrés, & autant qui sont morts misérablement. Mais si nous considérons le détail du Gouvernement, nous y verrons de tous côtés des établissemens qui font aujourd'hui la gloire & le bonheur de la Nation.

Avant d'entrer dans ces détails intéressants pour tout Citoyen, on peut jeter la vue sur les Anecdotes de la Cour, qui semblent ne fournir qu'un amusement, mais dont tout lecteur judicieux peut tirer des instructions.



CH. CENT-QUATRE-VINGT-DIX-SEPT.

PARTICULARITÉS

ET ANECDOTES DU REGNE

DE LOUIS XIV.

LEs Anecdotes sont un champ resserré où l'on glane après la vaste moisson de l'Histoire; ce sont des petits détails longtems cachés, & de là vient le nom d'*Anecdotes*; ils intéressent le public quand ils concernent des personnages illustres.

Les vies des grands-hommes dans *Plutarque* sont un recueil d'*Anecdotes*, plus agréables que certaines : comment aurait-il eu des *Mémoires* fidèles de la vie privée de *Thésée* & de *Licurgue*? Il y a dans la plupart des maximes qu'il met dans la bouche de ses Héros, plus d'utilité morale que de vérité historique.

L'histoire secrète de *Justinien* par *Procopé* est une satire dictée par la vengeance; & quoique la vengeance puisse dire la vérité, cette satire qui contredit l'histoire publique de *Procopé*, ne parait pas toujours vraie.

Il n'est pas permis aujourd'hui d'imiter *Plutarque*, encor moins *Procopé*. Nous n'admettons

tons pour vérités historiques que celles qui sont garanties. Quand des contemporains comme le Cardinal de Retz & le Duc de la Rochefoucault, ennemis l'un de l'autre, confirment le même fait dans leurs Mémoires, ce fait est indubitable ; quand ils se contredisent, il faut douter : ce qui n'est point vraisemblable ne doit point être cru , à moins que plusieurs contemporains dignes de foi ne déposent unanimement.

Les Anecdotes les plus utiles & les plus précieuses sont les écrits secrets que laissent les grands Princes, quand la candeur de leur âme se manifeste dans ces monuments ; tels sont ceux que je raporte de *Louis XIV.*

Les détails domestiques amusent seulement la curiosité : les faiblesses qu'on met au grand jour ne plaisent qu'à la malignité : à moins que ces mêmes faiblesses n'instruisent, ou par les malheurs qui les ont suivies, ou par les vertus qui les ont réparées.

Les Mémoires secrets des contemporains sont suspects de partialité ; ceux qui écrivent une ou deux générations après, doivent user de la plus grande circonspection, écarter le frivole, réduire l'exagéré, & combattre la satire.

Louis XIV. mit dans sa Cour, comme dans son Règne, tant d'éclat & de magnificence, que les moindres détails de sa vie semblent intéresser la postérité, ainsi qu'ils étaient l'objet de la curiosité de toutes les Cours de l'Europe & de tous les contemporains. La splendeur de son Gouvernement s'est répandue sur ses moindres actions. On est plus avide, surtout en France, de

de savoir les particularités de sa Cour, que les révolutions de quelques autres Etats. Tel est l'effet de la grande réputation. On aime mieux apprendre ce qui se passait dans le cabinet & dans la Cour d'*Auguste*, que le détail des conquêtes d'*Attila* ou de *Tamerlan*.

Voilà pourquoi il n'y a guères d'Historiens qui n'aient publié les premiers goûts de *Louis XIV.* pour la Baronne de *Beauvais*, pour Mademoiselle d'*Argencourt*, pour la nièce du Cardinal *Mazarin*, qui fut mariée au Comte de *Soissons* père du Prince *Eugène*, surtout pour *Marie Mancini* sa sœur, qui épousa ensuite le Connétable *Colonne*.

Il ne régnait pas encore, quand ces amusemens occupaient l'oisiveté où le Cardinal *Mazarin*, qui gouvernait despotiquement, le laissait languir. L'attachement seul pour *Marie Mancini* fut une affaire importante, parce qu'il l'aima assez pour être tenté de l'épouser, & fut assez maître de lui-même pour s'en séparer. Cette victoire qu'il remporta sur sa passion, commença à faire connaître qu'il était né avec une grande ame. Il en remporta une plus forte & plus difficile, en laissant le Cardinal *Mazarin* Maître absolu. La reconnaissance l'empêcha de secouer le joug qui commençait à lui peser. C'était une anecdote très connue à la Cour, qu'il avait dit après la mort du Cardinal : „ Je ne sai pas ce que j'aurais fait, s'il avait vécu plus longtems. „ *

Il

* Cette anecdote est accréditée par les Mémoires de la

Il s'occupa à lire des livres d'agrément dans ce loisir ; & surtout il en lisait avec la Connétable, qui avait de l'esprit aussi que toutes ses sœurs. Il se plaisait aux vers & aux Romans, qui, en peignant la galanterie & l'héroïsme, flattaient en secret son caractère. Il lisait les Tragédies de *Corneille*, & se formait le goût, qui n'est que la suite d'un sens droit & le sentiment prompt d'un esprit bien fait. La conversation de sa mère & des Dames de sa Cour ne contribuèrent pas peu à lui faire goûter cette fleur d'esprit, & à le former à cette politesse singulière, qui commençait dès-lors à caractériser la Cour. *Anne d'Autriche* y avait apporté une certaine galanterie noble & fière, qui tenait du génie Espagnol de ces tems-là ; & y avait joint les graces, la douceur & une liberté décente, qui n'étaient qu'en France. Le Roi fit plus de progrès dans cette école d'agrémens depuis dix-huit ans jusqu'à vingt, qu'il n'en avait fait dans les Sciences, sous son Précepteur, l'Abbé de *Beaumont*, depuis Archevêque de Paris. On ne lui avait presque rien appris. Il eût été à désirer, qu'au moins on l'eût instruit

La Porte pag. 255. & suivantes. On y voit que le Roi avait de l'aversion pour le Cardinal, que ce Ministre son parain & surintendant de son éducation l'avait très mal élevé, & qu'il le laissa souvent manquer du nécessaire. Il ajoute même des accusations beaucoup plus graves, & qui rendraient la mémoire du Cardinal bien infame : mais elles ne paraissent pas prouvées ; & toute accusation doit l'être.

struit de l'Histoire, & surtout de l'Histoire moderne ; mais ce qu'on en avait alors était trop mal écrit. Il était triste, qu'on n'eût encore réussi que dans des Romans inutiles, & que ce qui était nécessaire fût rebutant. On fit imprimer sous son nom une traduction des Commentaires de *César*, & une de *Florus* sous le nom de son frère. Mais ces Princes n'y eurent d'autre part, que celle d'avoir eu inutilement pour leurs thèmes quelques endroits de ces Auteurs.

Celui qui présidait à l'éducation du Roi sous le premier Maréchal de *Villeroi* son Gouverneur, était tel qu'il le fallait, savant & aimable. Mais les guerres civiles nuisirent à cette éducation, & le Cardinal *Mazarin* souffrait volontiers qu'on donnât au Roi peu de lumières. Lorsqu'il s'attacha à *Marie Mancini*, il apprit aisément l'Italien pour elle ; & dans le tems de son mariage il s'appliqua à l'Espagnol moins heureusement. L'étude qu'il avait trop négligée avec ses Précepteurs au sortir de l'enfance, une timidité qui venait de la crainte de se compromettre, & l'ignorance où le tenait le Cardinal *Mazarin*, firent penser à toute la Cour, qu'il serait toujours gouverné comme *Louis XIII.* son père.

Il n'y eut qu'une occasion, où ceux qui savent juger de loin, prévirent ce qu'il devait être ; ce fut lorsqu'en 1655. après l'extinction des guerres civiles, après sa première Campagne & son Sacre, le Parlement voulut encore s'assembler au sujet de quelques Edits ; le Roi partit

partit de Vincennes en habit de chasse, suivi de toute sa Cour ; entra au Parlement en grosses bottes & le fouet à la main ; & prononça ces propres mots : „ On fait les malheurs qu'ont „ produit vos assemblées ; j'ordonne qu'on cesse „ celles qui sont commencées sur mes Edits. „ Monsieur le Premier Président, je vous défends de souffrir des assemblées, & à pas un de „ vous de les demander. *

Sa taille déjà majestueuse, la noblesse de ses traits, le ton & l'air de Maître dont il parla, imposèrent plus que l'autorité de son rang, qu'on avait jusques-là peu respectée. Mais ces prémices de sa grandeur semblèrent se perdre le moment d'après ; & les fruits n'en parurent qu'après la mort du Cardinal.

La Cour, depuis le retour triomphant de *Mazarin*, s'occupait de jeu ; de ballets, de la Comédie qui à peine née en France n'était pas encor un Art, & de la Tragédie qui était devenu un Art sublime entre les mains de *Pierre Corneille*. Un Curé de St. Germain-l'Auxerrois, qui panchait vers les idées rigoureuses des Jansénistes, avait écrit souvent à la Reine contre ces spectacles, dès les premières années de la

H. G. Tom. VI.

K

Ré-

* Ces paroles fidèlement recueillies, sont dans tous les Mémoires authentiques de ce tems-là : il n'est permis ni de les omettre, ni d'y rien changer dans aucune Histoire de France.

L'Auteur des *M. de M.* s'avise de dire au hazard dans sa note : „ Son discours ne fut pas tout-à-fait si „ beau, & ses yeux en dirent plus que sa bouche.“

Régence. Il prétendit que l'on était damné pour y assister ; il fit même signer cet anathème par sept Docteurs de Sorbonne : mais l'Abbé de *Beaumont*, Précepteur du Roi, se munit de plus d'approbations de Docteurs, que le rigoureux Curé n'avait apporté de condamnations. Il calma ainsi les scrupules de la Reine ; & quand il fut Archevêque de Paris, il autorisa le sentiment qu'il avait défendu étant Abbé.

Il faut observer, que depuis que le Cardinal de *Richelieu* avait introduit à la Cour les spectacles réguliers, qui ont enfin rendu Paris la rivale d'Athènes, non seulement il y eut toujours un banc pour l'Académie, qui possédait plusieurs Ecclésiastiques dans son Corps, mais qu'il y en eut un particulier pour les Evêques.

Le Cardinal *Mazarin*, en 1646. & en 1654. fit représenter sur le Théâtre du Palais Royal & du petit Bourbon près du Louvre, des Opéra Italiens, exécutés par des voix qu'il fit venir d'Italie. Ce spectacle nouveau était né depuis peu à Florence, contrée alors favorisée de la fortune comme de la nature, & à laquelle on doit la reproduction de plusieurs Arts anéantis pendant des siècles, & la création de quelques-uns. C'était en France un reste de l'ancienne barbarie, de s'opposer à l'établissement de ces Arts.

Les Jansénistes, que les Cardinaux de *Richelieu* & de *Mazarin* voulurent réprimer, s'en vengèrent contre les plaisirs que ces deux Ministres procuraient à la Nation. Les Luthériens & les Calvinistes en avaient usé ainsi du tems
du

du Pape *Léon X*. Il fuffit d'ailleurs d'être novateur, pour être aultere. Les memes efprits, qui bouleverferaient un Etat pour établir une opinion fouvent abfurde, anathématifent les plaifirs innocens néceffaires à une grande ville, & des Arts qui contribuent à la fplendeur d'une Nation. L'abolition des spectacles ferait une idée plus digne du fiécle d'*Attius*, que du fiécle de *Louis XIV*.

La danfe qu'on peut encor compter parmi les Arts, * parce qu'elle eft allervie à des régles & qu'elle donne de la grace au corps, étoit un des plus grands amufemens de la Cour. *Louis XIII*, n'avoit danfé qu'une fois dans un ballet en 1625. ; & ce ballet étoit d'un goût groffier, qui n'annonçoit pas ce que les Arts furent en France trente ans après. *Louis XIV*. excellait dans les danfes graves, qui convenaient à la majefté de fa figure, & qui ne bleffaient pas celle de fon rang. Les courfes de bagues, qu'on faifoit quelquefois, & où l'on étoit déjà une grande magnificence, faifoient paraître avec éclat l'adresse qu'il avoit à tous les exercices. Tout refpirait les plaifirs & la magnificence qu'on connoiffait alors. C'étoit peu de chofe en comparaifon de ce qu'on vit, quand le

K 2 Roi

* Le Cardinal de Richelieu avoit déjà donné des ballets, mais ils étoient fans goût, comme tout ce qu'on avoit eu de spectacles avant lui. Les François qui ont aujourd'hui porté la danfe à la perfection, n'avoient dans la jeunefle de *Louis XIV*. que des danfes Efpagnoles, comme la Sarabande, la Courante, la Pavane &c.

Roi régna par lui-même; mais c'était de quoi étonner, après les horreurs d'une guerre civile, & après la tristesse de la vie sombre & retirée de *Louis XIII.* Ce Prince, malade & chagrin, n'avait été ni servi, ni logé, ni meublé en Roi. Il n'y avait pas pour cent-mille écus de pierreries appartenantes à la Couronne. Le Cardinal *Mazarin* n'en laissa que pour douze-cent-mille; & aujourd'hui il y en a pour plus de vingt-millions de livres.

1660. Tout prit, au mariage de *Louis XIV.* un caractère plus grand de magnificence & de goût, qui augmenta toujours depuis. Quand il fit son entrée avec la Reine son épouse, Paris vit avec une admiration respectueuse & tendre, cette jeune Reine qui avait de la beauté, portée dans un char superbe d'une invention nouvelle; le Roi à cheval à côté d'elle, paré de tout ce que l'art avait pu ajouter à sa beauté mâle & héroïque, qui arrêta tous les regards.

On prépara au bout des allées de Vincennes, un arc de triomphe dont la base était de pierre; mais le tems qui pressait, ne permit pas qu'on l'achevât d'une matière durable: il ne fut élevé qu'en plâtre; & il a été depuis totalement démoli. *Claude Perrault* en avait donné le dessein. La porte St. Antoine fut rebâtie pour la même cérémonie; monument d'un goût moins noble, mais orné d'assez beaux morceaux de sculpture. Tous ceux qui avaient vu, le jour de la bataille de St. Antoine, rapporter à Paris, par cette porte alors garnie d'une herse, les corps morts ou mourans de tant
de

de citoyens , & qui voyaient cette entrée si différente , bénissaient le Ciel , & rendaient grace d'un si heureux changement.

Le Cardinal *Mazarin* , pour solemniser ce mariage , fit représenter au Louvre l'Opéra Italien intitulé *Ercole amante*. Il ne plut pas aux Français. Ils n'y virent avec plaisir , que le Roi & la Reine qui y dansèrent. Le Cardinal voulut se signaler par un spectacle plus au gout de la Nation. Le Secrétaire d'Etat de *Lionne* se chargea de faire composer une espèce de Tragédie allégorique , dans le goût de celle de l'*Europe* , à laquelle le Cardinal de *Richelieu* avait travaillé. Ce fut un bonheur pour le grand *Corneille* , qu'il ne fut pas choisi pour remplir ce mauvais canevas. Le sujet était *Lisis* & *Hespérie*. *Lisis* signifiait la France , & *Hespérie* l'Espagne. *Quinault* fut chargé d'y travailler. Il venait de se faire une grande réputation par la pièce du *Faux Tiberinus* , qui , quoique mauvaise , avait eu un prodigieux succès. Il n'en fut pas de même de *Lisis*. On l'exécuta au Louvre. Il n'y eut de beau que les machines. Le Marquis de *Sourdiac* du nom de *Rietx* , à qui l'on dut depuis l'établissement de l'Opéra en France , fit exécuter dans ce tems-là même à ses dépens , dans son château de Neubourg , la *Toison d'or* de *Pierre Corneille* , avec des machines. *Quinault* , jeune & d'une figure agréable , avait pour lui la Cour. *Corneille* avait son nom & la France.

Ce ne fut qu'un enchainement de fêtes , de plaisirs , de galanterie depuis le mariage du Roi.

Elles redoublèrent à celui de *Monsieur* frère du Roi, avec *Henriette* d'Angleterre sœur de *Charles II.* & elles n'avaient été interrompues qu'en 1661. par la mort du Cardinal *Mazarin*.

Quelques mois après la mort de ce Ministre, il arriva un événement qui n'a point d'exemple ; & ce qui est non moins étrange , c'est que tous les Hiltoriens l'ont ignoré. On envoya dans le plus grand secret au Château de l'Isle Sainte-Marguerite dans la Mer de Provence, un prisonnier inconnu , d'une taille au-dessus de l'ordinaire , jeune & de la figure la plus belle & la plus noble. Ce prisonnier dans la route portait un masque, dont la mentonnière avait des ressorts d'acier, qui lui laissaient la liberté de manger avec le masque sur le visage. On avait ordre de le tuer , s'il se découvrait. Il resta dans l'Isle, jusqu'à ce qu'un Officier de confiance nommé *Saint-Mars*, Gouverneur de Pignerol , ayant été fait Gouverneur de la Bastille l'an 1690. l'alla prendre à l'Isle Sainte-Marguerite, & le conduisit à la Bastille toujours masqué. Le Marquis de *Loirvois* alla le voir dans cette Isle avant la translation , & lui parla debout & avec une considération qui tenait du respect. Cet inconnu fut mené à la Bastille , où il fut logé aussi-bien qu'on peut l'être dans ce Château. On ne lui refusait rien de ce qu'il demandait. Son plus grand goût était pour le linge d'une finesse extraordinaire , & pour les dentelles. Il jouait de la guitarre. On lui faisait la plus grande chère , & le Gouverneur s'asseyait rarement devant lui. Un vieux Médecin de la Bastille ,
qui

qui avait souvent traité cet homme singulier dans ses maladies , a dit qu'il n'avait jamais vu son visage, quoiqu'il eût souvent examiné sa langue & le reste de son corps. Il était admirablement bien fait , disait ce Médecin ; sa peau était un peu brune ; il intéressait par le seul son de sa voix , ne se plaignant jamais de son état , & ne laissant point entrevoir ce qu'il pouvait être. *

Cet inconnu mourut en 1704. & fut enterré la nuit à la Paroisse St. Paul. Ce qui redouble l'étonnement , c'est que quand on l'envoya aux Iles Sainte-Marguerite, il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable. Ce prisonnier l'était sans doute ; car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il était dans l'Isle. Le Gouverneur mettait lui-même les plats sur sa table , & ensuite se retirait après l'avoir enfermé. Un jour le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent , & jeta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui était au rivage pres- que au pied de la Tour. Un pêcheur à qui ce bateau appartenait ramassa l'assiette & la rapporta au Gouverneur. Celui-ci étonné demanda au pêcheur : „Avez-vous lû ce qui est écrit sur cette assiette, & quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains ? „ Je ne fais pas lire , répondit le pêcheur. Je viens „ de la trouver , personne ne l'a vue. „ Ce paysan fut retenu jusqu'à-ce que le Gouverneur fût bien informé qu'il n'avait jamais lû , & que l'assiette

K 4

n'avait

* Un fameux Chirurgien, gendre du Médecin dont je parle, est témoin de ce que j'avance ; & Mr. de Bernaville, successeur de Saint-Mars, l'a souvent confirmé.

n'avait été vue de personne. Allez, lui dit-il, vous êtes bienheureux de ne savoir pas lire. Parmi les témoins de ce fait il y en a un très-digne de foi qui vit encore. Monsieur de Chamillard fut le dernier Ministre qui eut cet étrange secret. Le second Maréchal de la Feuillade son gendre m'a dit, qu'à la mort de son beau-père il le conjura à genoux de lui apprendre ce que c'était que cet homme, qu'on ne connaît jamais que sous le nom de *l'homme au masque de fer*. Chamillard lui répondit, que c'était le secret de l'Etat, & qu'il avait fait serment de ne le révéler jamais. Enfin il reste encore beaucoup de mes contemporains qui déposent de la vérité que j'avance, & je ne connais point de fait ni plus extraordinaire ni mieux constaté.

Louis XIV. cependant partageait son tems, entre les plaisirs qui étaient de son âge, & les affaires qui étaient de son devoir. Il tenait Conseil tous les jours, & travaillait ensuite secrètement avec Colbert. Ce travail secret fut l'origine de la catastrophe du célèbre Fouquet, dans laquelle furent envelopés le Secrétaire d'Etat Guénégaud, Pellisson, Gourville, & tant d'autres. La chute de ce Ministre, à qui on avait peut-être moins de reproches à faire qu'au Cardinal Mazarin, fit voir qu'il n'appartient pas à tout le monde de faire les mêmes fautes. Sa perte était déjà résolue, quand le Roi accepta la fête magnifique, que ce Ministre lui donna dans sa maison de Vaux. Ce palais & les jardins lui avaient coûté dix-huit millions de livres, qui en valent près de trente-six d'aujourd'hui.

*. Il

* Il avait bâti le palais deux fois, & acheté trois villages entiers, dont le terrain fut enfermé dans ces jardins immenses, plantés en partie par le Nôtre, & regardés alors comme les plus beaux de l'Europe. Les eaux jaillissantes de Vaux, qui parurent depuis au dessous du médiocre après celles de Versailles, de Marly & de Saint-Cloud, étaient alors des prodiges. Mais, quelque belle que soit cette maison, cette dépense de dix-huit-millions, dont les comptes existent encore, prouve qu'il avait été servi avec aussi peu d'économie qu'il servait le Roi. Il est vrai, qu'il s'en fallait beaucoup que St. Germain & Fontainebleau, les seules maisons de Plaisance habitées par le Roi, approchassent de la beauté de Vaux. Louis XIV. le sentit, & en fut irrité. On voit partout dans cette maison les armes & la devise de Fouquet. C'est un écureuil avec ces paroles : *Quò non ascendam ? Où ne monterai-je point ?* Le Roi se les fit expliquer. L'ambition de cette devise ne servit pas à appaiser le Monarque. Les Courtisans remarquèrent, que l'écureuil était peint partout poursuivi par une couleuvre, qui était les armes de Colbert. La fête fut au-dessus de celles que le Cardinal Mazarin avait données, non seulement pour la magnificence, mais pour le goût. On y représenta, pour la première fois, les *Fâcheux* de Molière. Pellisson avait fait le prologue, qu'on admira. Les plaisirs publics cachaient ou préparaient

* Les comptes qui le prouvent étaient à Vaux, aujourd'hui Villars, en 1718, & doivent y être encore, ,

rent si souvent à la Cour des défastres particuliers, que, sans la Reine Mère, le Surintendant & *Pélisson* auraient été arrêtés dans Vaux le jour de la fête. Ce qui augmentait le ressentiment du Maître, c'est que Mademoiselle *de la Valière*, pour qui le Roi commençait à sentir une vraie passion, avait été un des objets des goûts passagers du Surintendant, qui ne ménageait rien pour les satisfaire. Il avait offert à Mademoiselle *de la Valière* deux-cent-mille livres; & cette offre avait été reçue avec indignation, avant qu'elle eût aucun dessein sur le cœur du Roi. Le Surintendant, s'étant apperçu depuis quel puissant rival il avait, voulut être le confident de celle dont il n'avait pu être le possesseur; & cela même irritait encore.

Le Roi, qui dans un premier mouvement d'indignation avait été tenté de faire arrêter le Surintendant au milieu même de la fête qu'il en recevait, usa ensuite d'une dissimulation peu nécessaire. On eût dit, que le Monarque déjà tout-puissant eût craint le parti que *Fouquet* s'était fait.

Il était Procureur-général du Parlement; & cette Charge lui donnait le privilège d'être jugé par les Chambres assemblées. Mais après que tant de Princes, de Maréchaux & de Ducs avaient été jugés par des Commissaires, on eût pu traiter comme eux un Magistrat, puisqu'on voulait se servir de ces voies extraordinaires, qui, sans être injustes, laissent toujours un soupçon d'injustice.

Colbert l'engagea, par un artifice peu honorable,

nable , à vendre sa Charge. Il s'en défit pour douze-cent-mille livres, qui reviennent aujourd'hui à plus de deux millions. Le prix excessif des places au Parlement, si diminué depuis, prouve quel reste de considération ce Corps avait conservé dans son abaissement même. Le Duc de *Guise*, grand-Chambellan du Roi, n'avait vendu cette Charge de la Couronne au Duc de *Bouillon*, que huit-cent-mille livres.

Fouquet, pour avoir dissipé les finances de l'Etat, & pour en avoir usé comme des siennes propres, n'en avait pas moins de grandeur dans l'ame. Ses déprédations n'avaient été que des magnificences & des libéralités. Il fit porter à l'Épargne le prix de sa Charge; & cette belle action ne le sauva pas. On attira avec adresse à Nantes un homme, qu'un Exemt & deux Gardes pouvaient arrêter à Paris. Le Roi 1661. lui fit des caresses avant sa disgrâce. Je ne fais pourquoi la plupart des Princes affectent d'ordinaire de tromper, par de fausses bontés, ceux de leurs sujets qu'ils veulent perdre. La dissimulation alors est l'opposé de la grandeur. Elle n'est jamais une vertu, & ne peut devenir un talent estimable, que quand elle est absolument nécessaire. *Louis XIV.* parut sortir de son caractère; mais on lui avait fait entendre, que *Fouquet* faisait de grandes fortifications à Bellisle, & qu'il pouvait avoir trop de liaisons audehors & au-dedans du Royaume. Il parut bien, quand il fut arrêté & conduit à la Bastille & à Vincennes, que son parti n'était autre chose que l'avidité de quelques Courtisans & de quelques

ques femmes, qui recevaient de lui des pensions, & qui l'oublèrent dès qu'il ne fut plus en état d'en donner. Il ne lui resta d'amis que *Pelisson*, *Gourville*, *Mademoiselle Scudéri*, ceux qui furent envelopés dans sa disgrâce, & quelques gens de lettres. On connaît ces vers de *Hainault* le traducteur de *Lucrece*, contre *Colbert* le persécuteur de *Fouquet* :

*Ministre avare & lâche, esclave malheureux,
Qui gémis sous le poids des affaires publiques,
Vidime dévouée aux chagrins politiques,
Fantôme révért sous un titre onéreux.*

Voi combien des grandeurs le comble est dangereux ;

*Contemple de Fouquet les funestes reliques ;
Et tandis qu'à sa perte en secret tu t'appliques,
Crain qu'on ne te prépare un destin plus affreux.*

*Sa chute quelque jour te peut être commune.
Crain ton poste, ton rang, la Cour & la fortune.
Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.*

*Cesse donc d'animer ton Prince à son suplice,
Et prêt d'avoir besoin de toute sa bonté,
Ne le fai pas user de toute sa justice.*

Monsieur Colbert, à 'qui l'on parla de ce Sonnet injurieux, demanda si le Roi y était offensé.

se. On lui dit que non : „ Je ne le suis donc „ pas , répondit le Ministre. “

Il est vrai que faire le procès au Surintendant , c'était accuser la mémoire du Cardinal *Mazarin*. Les plus grandes déprédations dans les finances , étaient son ouvrage. Il s'était approprié en Souverain plusieurs branches des revenus de l'Etat. Il avait traité en son nom & à son profit des munitions des armées. „ Il imposait , (dit *Fouquet* dans ses défenses) par „ lettres de cachet , des sommes extraordinaires „ sur les Généralités ; ce qui ne s'était jamais „ fait que par lui & pour lui , & ce qui est punissable de mort par les Ordonnances. “ C'est ainsi que le Cardinal avait amassé des biens immenses , que lui-même ne connaissait plus.

J'ai entendu conter à feu Monsieur de *Caumartin* Intendant des finances , que dans sa jeunesse , quelques années après la mort du Cardinal , il avait été au Palais *Mazarin* , où logeaient le Duc son héritier & la Duchesse *Hortense* ; qu'il y vit une grande armoire de marquetterie , fort profonde , qui tenait du haut jusqu'en-bas tout le fond d'un cabinet. Les clef en avaient été perdues depuis longtems , & on avait négligé d'ouvrir les tiroirs. Monsieur de *Caumartin* , étonné de cette négligence , dit à la Duchesse de *Mazarin* , qu'on trouverait peut-être des curiosités dans cette armoire. On l'ouvrit : elle était toute remplie de quadruples , de jettons d'or , & de médailles d'or. Madame de *Mazarin* en jeta au peuple des poignées

gnées par les fenêtres, pendant plus de huit jours. *

L'abus, que le Cardinal *Mazarin* avait fait de sa puissance despotique, ne justifiait pas le Surintendant; mais l'irrégularité des procédures faites contre lui, la longueur de son procès, le tems qui éteint l'envie publique & qui inspire la compassion pour les malheureux, enfin les sollicitations toujours plus vives en faveur d'un infortuné, que les manœuvres pour le perdre ne sont pressantes; tout cela lui sauva la vie. Le procès ne fut jugé qu'au bout de trois ans en 1664. De vingt-deux Juges qui opinèrent, il n'y en eut que neuf qui conclurent à la mort; & les treize autres, ** parmi lesquels il y en avait à qui *Gourville* avait fait accepter des présens, opinèrent à un bannissement perpétuel. Le Roi commua la peine en une plus dure. Il fut enfermé au Château de Pignerol. Tous les Historiens disent, qu'il y mourut en 1680; mais *Gourville* assure dans ses Mémoires, qu'il sortit de prison quelque tems avant sa mort. La Comtesse de *Vaux* sa belle-fille m'avait déjà confirmé ce fait; cependant on croit le contraire dans sa famille. Ainsi on ne fait pas où est mort un infortuné, dont les moindres actions avaient de l'éclat quand il était puissant.

Le Secrétaire d'Etat *Guénégaud*, qui vendit sa charge à *Colbert*, n'en fut pas moins poursuivi

* J'ai retrouvé depuis cette même particularité dans *St. Evremond*.

** Voyez les Mémoires de *Gourville*.

suivi par la Chambre de Justice, qui lui ôta la plus grande partie de sa fortune.

Saint-Evremont, attaché au Surintendant, fut enveloppé dans sa disgrâce. *Colbert*, qui cherchait partout des preuves contre celui qu'il voulait perdre, fit saisir des papiers confiés à Madame du Plessis-Bellière; & dans ces papiers on trouva la lettre manuscrite de *Saint-Evremont* sur la paix des Pyrénées. On lut au Roi cette plaisanterie, qu'on fit passer pour un crime d'Etat. *Colbert*, qui dédaignait de se venger de *Hainault* homme obscur, persécuta dans *Saint-Evremont* l'ami de *Fouquet* qu'il haïssait, & le bel esprit qu'il craignait. Le Roi eut l'extrême sévérité de punir une raillerie innocente, faite il y avait longtems, contre le Cardinal *Mazarin* qu'il ne regrettait pas, & que toute la Cour avait outragé, calomnié & proscrit impunément pendant plusieurs années. De mille écrits faits contre ce Ministre, le moins mordant fut le seul puni, & le fut après sa mort.

Saint-Evremont, retiré en Angleterre, vécut & mourut en homme libre & Philosophe. Le Marquis de *Miremont*, son ami, me disait autrefois à Londres, qu'il y avait une autre cause de sa disgrâce, & que *Saint-Evremont* n'avait jamais voulu s'en expliquer.

Le nouveau Ministre des finances, sous le simple titre de Contrôleur-général, justifia la sévérité de ses poursuites, en rétablissant l'ordre que ses prédécesseurs avaient troublé, & en travaillant sans relâche à la grandeur de l'Etat.

La Cour devint le centre des plaisirs & le modé-

modèle des autres Cours. Le Roi se piqua de donner des fêtes, qui fissent oublier celle de *Vaux*.

Il semblaît, que la Nature prit plaisir alors à produire en France les plus grands-hommes dans tous les Arts, & à rassembler à la Cour ce qu'il y avait jamais eu de plus beau & de mieux fait en hommes & en femmes. Le Roi l'emportait sur tous ses Courtisans, par la richesse de sa taille & par la beauté majestueuse de ses traits. Le son de sa voix, noble & touchant, gagnait les cœurs qu'intimidait sa présence. Il avait une démarche, qui ne pouvait convenir qu'à lui & à son rang, & qui eût été ridicule en tout autre. L'embarras, qu'il inspirait à ceux qui lui parlaient, flattait en secret la complaisance avec laquelle il sentait sa supériorité. Ce vieil Officier, qui se troublait, qui bégueyait en lui demandant une grace, & qui ne pouvant achever son discours, lui dit : „ Sire, je ne tremble pas ainsi de „ vant vos ennemis : “ n'eût pas de peine à obtenir ce qu'il demandait.

Le goût de la société n'avait pas encor reçu toute sa perfection à la Cour. La Reine Mère, *Anne d'Autriche*, commençait à aimer la retraite. La Reine régnante savait à peine le Français, & la bonté faisait son seul mérite. La Princesse d'Angleterre, belle-sœur du Roi, apporta à la Cour les agrémens d'une conversation douce & animée, soutenue bientôt par la lecture des bons ouvrages & par un goût sûr & délicat. Elle se perfectionna dans la connaissance

sance de la langue, qu'elle écrivait mal encor au tems de son mariage. Elle inspira une émulation d'esprit nouvelle, & introduisit à la Cour une politesse & des graces, dont à peine le reste de l'Europe avait l'idée. Madame avait tout l'esprit de *Charles II.* son frère, embelli par les charmes de son sexe, par le don & par le désir de plaire. La Cour de *Louis XIV.* respirait une galanterie pleine de décence. Celle qui régnait à la Cour de *Charles II.* était plus hardie; & trop de grossièreté en déshonorait les plaisirs.

Il y eut d'abord entre Madame & le Roi beaucoup de ces coquetteries d'esprit & de cette intelligence secrète, qui se remarquèrent dans de petites fêtes souvent répétées. Le Roi lui envoyait des vers; elle y répondait. Il arriva que le même homme fut à la fois le confident du Roi & de Madame dans ce commerce ingénieux. C'était le Marquis de *Dangeau*. Le Roi le chargeait d'écrire pour lui; & la Princesse l'engageait à répondre au Roi. Il les servit ainsi tous deux, sans laisser soupçonner à l'un, qu'il fût employé par l'autre; & ce fut unes des causes de sa fortune.

Cette intelligence jeta des alarmes dans la famille Royale. Le Roi réduisit l'éclat de ce commerce à un fonds d'estime & d'amitié, qui ne s'altéra jamais. Lorsque Madame fit depuis travailler *Racine* & *Corneille* à la Tragédie de *Bérénice*, elle avait en vue non seulement la rupture du Roi avec la Connétable *Colonne*, mais le frein qu'elle-même avait mis à son

propre panchant, de peur qu'il ne devint dangereux. *Louis XIV.* est assez désigné dans ces deux vers de la *Bérénice* de Racine :

Qu'en quelque obscurité, que le Ciel l'eût fait naître,

Le monde en le voyant eût reconnu son Maître.

Ces amusemens firent place à la passion plus sérieuse & plus suivie, qu'il eut pour Mademoiselle de la *Valière*, fille d'honneur de Madame. Il goûta avec elle le bonheur rare d'être aimé uniquement pour lui-même. Elle fut deux ans l'objet caché de tous les amusemens galans, & de toutes les fêtes que le Roi donnait. Un jeune valet de chambre du Roi, nommé *Belloc*, composa plusieurs récits, qu'on mêlait à des danses, tantôt chez la Reine, tantôt chez Madame ; & ces récits exprimaient avec mystère le secret de leurs cœurs, qui cessa bientôt d'être un secret.

Tous les divertissemens publics, que le Roi donnait, étaient autant d'hommages à sa maîtresse. On fit en 1662. un carrousel, vis-à-vis les Tuileries, * dans une vaste enceinte, qui en a retenu le nom de la *Place du carrousel*. Il y eut cinq Quadrilles. Le Roi était à la tête des Romains ; son frère, des Persans ; le Prince de *Condé*, des Turcs ; le Duc d'*Enguien* son fils, des Indiens ; le Duc de *Guise*, des Américains. Ce Duc de *Guise* était petit-fils du *Balafré*. Il s'était rendu célèbre dans le Monde,

* Non dans la Place Royale, comme le dit l'histoire de la *Hode*, sous le nom de la *Marinière*.

Monde, par l'audace malheureuse avec laquelle il avait entrepris de se rendre Maître de Naples. Sa prison, ses duels, ses amours romanesques, ses profusions, ses aventures, le rendaient singulier en tout. Il semblerait être d'un autre siècle. On disait de lui, en le voyant courir avec le grand Condé : *Voilà les Héros de l'Histoire & de la Fable.*

La Reine Mère, la Reine régnante, la Reine d'Angleterre veuve de *Charles II.* oubliant alors ses malheurs, étaient sous un dais à ce spectacle. Le Comte de *Sault*, fils du Duc de *Lefdiguières*, remporta le prix, & le reçut des mains de la Reine Mère. Ces fêtes ranimèrent plus que jamais le goût des devises & des emblèmes, que les tournois avaient mis autrefois à la mode, & qui avaient subsisté après eux.

Un Antiquaire, nommé *d'Ouvrier*, imagina 1662. alors pour *Louis XIV.* l'emblème d'un Soleil dardant ses rayons sur un globe, avec ces mots, *nec pluribus impar.* L'idée était un peu imitée d'une devise Espagnole, faite pour *Philippe II.* & plus convenable à ce Roi, qui possédait la plus belle partie du Nouveau Monde & tant d'Etats dans l'Ancien, qu'à un jeune Roi de France qui ne donnait encor que des espérances. Cette devise eut un succès prodigieux. Les armoiries du Roi, les meubles de la Couronne, les tapisseries, les sculptures, en furent ornées. Le Roi ne la porta jamais dans ses carroufels. On a reproché injustement à *Louis XIV.* le faste de cette devise, comme s'il l'avait choisie lui-même; & elle a été peut-être plus justement

critiquée pour le fond. Le corps ne représente pas ce que la légende signifie ; & cette légende n'a pas un sens assez clair & assez déterminé. Ce qu'on peut expliquer de plusieurs manières, ne mérite d'être expliqué d'aucune. Les devises, ce reste de l'ancienne Chevalerie, peuvent convenir à des fêtes, & ont de l'agrément, quand les allusions sont justes, nouvelles & piquantes. Il vaut mieux n'en point avoir, que d'en souffrir de mauvaises & de basses, comme celle de *Louis XII* ; c'était un porc-épic avec ces paroles : *Qui s'y frotte, s'y pique*. Les devises sont par rapport aux inscriptions, ce que sont des mascarades en comparaison des cérémonies augustes.

La fête de Versailles en 1664 surpassa celle du carroufel, par sa singularité, par sa magnificence, & les plaisirs de l'esprit, qui se mêlant à la splendeur de ces divertissemens, y ajoutaient un goût & des graces dont aucune fête n'avait encor été embellie. Versailles commençait à être un séjour délicieux, sans approcher de la grandeur dont il fut depuis.

Le 5. Mai, le Roi y vint avec une Cour, composée de six-cent personnes, qui furent défrayées avec leur suite, aussi-bien que tous ceux qui servirent aux apprêts de ces enchantemens. Il ne manqua jamais à ces fêtes que des monumens construits exprès pour les donner, tels qu'en élevèrent les Grecs & les Romains. Mais la promptitude avec laquelle on construisit des théâtres, des amphithéâtres, des portiques, ornés avec autant de magnificence que
de

de goût, était une merveille qui ajoutait à l'illusion, & qui diversifiée depuis en mille manières, augmentait encor le charme de ces spectacles.

Il y eut d'abord une espèce de carrousel. Ceux qui devaient courir, parurent le premier jour comme dans une revue; ils étaient précédés de Hérauts-d'armes, de Pages, d'Ecuyers, qui portaient leurs devises & leurs boucliers; & sur ces boucliers étaient écrits en lettres d'or des vers composés par *Périgny* & par *Benferade*. Ce dernier surtout avait un talent singulier pour ces pièces galantes, dans lesquelles il faisait toujours des allusions délicates & piquantes, aux caractères des personnes, aux personnages de l'Antiquité ou de la Fable qu'on représentait, & aux passions qui animaient la Cour. Le Roi représentait *Roger*: tous les diamans de la Couronne brillaient sur son habit & sur le cheval qu'il montait. Les Reines & trois-cent Dames, sous des arcs de triomphe, voyaient cette entrée.

Le Roi, parmi tous les regards attachés sur lui, ne distinguait que ceux de Mademoiselle de la Vallière. La fête était pour elle seule; elle en jouissait, confondué dans la foule.

La cavalcade était suivie d'un char doré de dix-huit pieds de haut, de quinze de large, de vingt-quatre de long, représentant le char du Soleil. Les quatre âges, d'or, d'argent, d'airain & de fer, les signes célestes, les saisons, les heures, suivaient à pied ce char. Tout était caractérisé. Des bergeres portaient

les pièces de la barrière, qu'on ajustait au son des trompettes, auxquelles succédaient par intervalles les mufettes & les violons. Quelques personnages qui suivaient le char d'*Apolon*, vinrent d'abord reciter aux Reines, des vers convenables au lieu, au tems & aux personnes. Les courses finies, & la nuit venue, quatre mille gros flambeaux éclairèrent l'espace où se donnaient les fêtes. Des tables y furent servies par deux-cent personnages, qui représentaient les Saisons, les *Faunes*, les *Sylvains*, les *Dryades*, avec des pasteurs, des vendangeurs, des moissonneurs. *Pan* & *Diane* avançaient sur une montagne mouvante, & en descendirent pour faire poser sur les tables ce que les campagnes & les forêts produisent de plus délicieux. Derrière les tables en demi-cercle, s'éleva tout d'un coup un théâtre chargé de concertans. Les arcades, qui entouraient la table & le théâtre, étaient ornées de cinq-cent girandoles vertes & argent, qui portaient des bougies; & une balustrade dorée fermait cette vaste enceinte.

Ces fêtes, si supérieures à celles qu'on invente dans les Romans, durèrent sept jours. Le Roi remporta quatre fois le prix des jeux, & laissa disputer ensuite aux autres Chevaliers, les prix qu'il avait gagnés, & qu'il leur abandonnait.

La Comédie de la *Princesse d'Elide*, quoi- qu'elle ne soit pas une des meilleures de *Molière*, fut un des plus agréables ornemens de ces jeux, par une infinité d'allégories fines sur les mœurs du tems, & par des à propos qui font l'agré-

grément de ces fêtes, mais qui sont perdus pour la postérité. On était encor très entêté à la Cour de l'Astrologie judiciaire : plusieurs Princes pensaient, par une superstition orgueilleuse, que la Nature les distinguait jusqu'à écrire leur destinée dans les Astres. Le Duc de Savoie *Victor Amédée*, père de la Duchesse de Bourgogne, eut un Astrologue auprès de lui, même après son abdication. *Molière* osa attaquer cette illusion dans son ouvrage.

On y voit aussi un fou de Cour. Ces misérables étaient encor fort à la mode. C'était un reste de barbarie, qui a duré plus longtems en Allemagne qu'ailleurs. Le besoin des amusemens, l'impuissance de s'en procurer d'agréables & d'honnêtes dans les tems d'ignorance & de mauvais goût, avaient fait imaginer ce triste plaisir, qui dégrade l'esprit humain. Le fou, qui était alors auprès de *Louis XIV.* avait appartenu au Prince de *Condé* : il s'appellait *l'Angeli*. Le Comte de *Grammont* disait, que de tous les fous qui avaient suivi Monsieur le Prince, il n'y avait que *l'Angeli* qui eût fait fortune. Ce bouffon ne manquait pas d'esprit. C'est lui qui dit, *qu'il n'allait pas au sermon, parce qu'il n'aimait pas le brailler, & qu'il n'entendait pas le raisonner.*

La farce du *Mariage forcé* fut aussi jouée à cette fête. Mais ce qu'il y eut de véritablement admirable, ce fut la première représentation des trois premiers Actes du *Tartuffe*. Le Roi voulut voir ce chef-d'œuvre, avant même qu'il fût achevé. Il le protégea depuis con-

1664.

tre les faux dévots, qui voulurent intéresser la Terre & le Ciel pour le supprimer; & il subsistera, comme on l'a déjà dit ailleurs, tant qu'il y aura en France du goût & des hypocrites.

La plupart de ces solennités brillantes ne sont souvent que pour les yeux & les oreilles. Ce qui n'est que pompe & magnificence passe en un jour; mais quand des chefs-d'œuvre de l'Art, comme le *Tartuffe*, sont l'ornement de ces fêtes, elles laissent après elles une éternelle mémoire.

On se souvient encor de plusieurs traits de ces allégories de *Benvenuto*, qui ornaient les ballets de ce tems-là. Je ne citerai que ces vers pour le Roi représentant le Soleil.

*Je doute qu'on le prenne avec vous sur le ton
De Daphné ni de Phaëton.
Lui trop ambitieux, elle trop inhumaine :
Il n'est point là de piège, où vous puissiez donner;
Le moyen de s'imaginer,
Qu'une femme vous fuie, & qu'un homme vous
mène ?*

La principale gloire de ces amusements, qui perfectionnaient en France le goût, la politesse & les talens, venait de ce qu'ils ne dérobaient rien aux travaux assidus du Monarque. Sans ces travaux, il n'aurait su que tenir une Cour, il n'aurait pas su régner; & si les plaisirs magnifiques de cette Cour avaient insulté
à la

à la misère du peuple, ils n'eussent été qu'odieux. Mais le même homme qui avait donné ces fêtes, avait donné du pain au peuple dans la disette de 1662. Il avait fait venir des grains, que les riches achetèrent à vil prix, & dont il fit des dons aux pauvres familles à la porte du Louvre: il avait remis au peuple trois-millions de tailles: nulle partie de l'administration intérieure n'était négligée; son Gouvernement était respecté au dehors. Le Roi d'Espagne obligé de lui céder la préséance, le Pape forcé de lui faire satisfaction, Dunkerque ajouté à la France par un marché glorieux à l'acquéreur & honteux pour le vendeur; enfin toutes ses démarches depuis qu'il tenait les rênes, avaient été ou nobles ou utiles: il était beau après cela de donner des fêtes.

Le Légat à latere, Chigi, neveu du Pape ¹⁶⁶⁴
Alexandre VII. venant au milieu de toutes les réjouissances de Versailles faire satisfaction au Roi de l'attentat des Gardes du Pape, étala à la Cour un spectacle nouveau. Ces grandes cérémonies sont des fêtes pour le public. Les honneurs qu'on lui fit, rendaient la satisfaction plus éclatante. Il reçut sous un dais les respects des Cours supérieures, du Corps de ville, du Clergé. Il entra dans Paris au bruit du canon, ayant le grand Condé à sa droite & le fils de ce Prince à sa gauche, & vint dans cet appareil s'humilier, lui, Rome, & le Pape, devant un Roi qui n'avait pas encor tiré l'épée. Il dina avec le Roi après l'audience; & on ne fut occupé que de le traiter avec magnificence, &
 de

de lui procurer des plaisirs. On traita depuis le Doge de Gènes avec moins d'honneurs, mais avec ce même empressement de plaire, que le Roi concilia toujours avec ses démarches altières.

Tout cela donnait à la Cour de *Louis XIV.* un air de grandeur qui effaçait toutes les autres Cours de l'Europe. Il voulait que cet éclat, attaché à sa personne, rejaillit sur tout ce qui l'environnait; que tous les Grands fussent honorés, & qu'aucun ne fût puissant, à commencer par son frère & par Monsieur le Prince. C'est dans cette vue, qu'il jugea en faveur des Pairs leur ancienne querelle avec les Présidens du Parlement. Ceux-ci prétendaient devoir opiner avant les Pairs, & s'étaient mis en possession de ce droit. Il régla dans un Conseil extraordinaire, que les Pairs opineraient aux Lits de Justice, en présence du Roi, avant les Présidens, comme s'il ne devait cette prérogative qu'à sa présence; & il laissa subsister l'ancien usage dans les assemblées qui ne sont pas des Lits de Justice.

Pour distinguer ses principaux Courtisans, il avait inventé des casques bleus, brodés d'or & d'argent. La permission de les porter était une grande grace pour des hommes que la vanité mène. On les demandait presque comme le colier de l'Ordre. On peut remarquer, puisqu'il est ici question de petits détails, qu'on portait alors des casques par-dessus un pourpoint orné de rubans; & sur cette casaque passait un baudrier, auquel pendait l'épée. On avait une
espè-

espèce de rabat à dentelles , & un chapeau orné de deux rangs de plumes. Cette mode , qui dura jusqu'à l'année 1684. devint celle de toute l'Europe , excepté de l'Espagne & de la Pologne. On se piquait déjà d'imiter presque partout la Cour de *Louis XIV.*

Il établit dans sa maison un ordre qui dure encore ; régla les rangs & les fonctions ; créa des Charges nouvelles auprès de sa personne , comme celle de Grand-Maitre de sa Garderobe. Il rétablit les tables instituées par *François premier* , & les augmenta. Il y en eut douze pour les Officiers commensaux , servies avec autant de propreté & de profusion que celles de beaucoup de Souverains : il voulait que les étrangers y fussent tous invités : cette attention dura pendant tout son règne. Il en eut une autre plus recherchée & plus polie encore. Lorsqu'il eut fait bâtir les pavillons de Marli en 1679. toutes les Dames trouvaient dans leur appartement une toilette complete ; rien de ce qui appartient à un luxe commode n'était oublié : quiconque était du voyage , pouvait donner des repas dans son appartement : on y était servi avec la même délicatesse que le Maitre. Ces petites choses n'acquiescent du prix , que quand elles sont soutenues par les grandes. Dans tout ce qu'il faisait , on voyait de la splendeur & de la générosité. Il faisait présent de deux-cent-mille francs aux filles de ses Ministres à leur mariage.

Ce qui lui donna dans l'Europe le plus d'éclat , ce fut une libéralité qui n'avait point d'exemple. L'idée lui en vint d'un discours du Duc de
Saint-

Saint-Aignan, qui lui conta que le Cardinal de *Richelieu* avait envoyé des présens à quelques savans étrangers; qui avaient fait son éloge. Le Roi n'attendit pas qu'il fût loué; mais sur de mériter de l'être, il recommanda à ses Ministres, *Lionne* & *Colbert*, de choisir un nombre de Français & d'étrangers distingués dans la Littérature, auxquels il donnerait des marques de sa générosité. *Lionne* ayant écrit dans les pays étrangers, & s'étant fait instruire autant qu'on le peut dans cette matière si délicate, où il s'agit de donner des préférences aux contemporains, on fit d'abord une liste de soixante personnes: les uns eurent des présens, les autres des pensions, selon leur rang, leurs besoins, & leur mérite. Le Bibliothécaire du Vatican, *Allati*, le Comte *Graziani* Secrétaire d'Etat du Duc de Modène, le célèbre *Viviani* Mathématicien du Grand-Duc de Florence, *Vossius* l'Historiographe des Provinces-unies, l'illustre Mathématicien *Huygens*, un Résident Hollandais en Suède; enfin jusqu'à des Professeurs d'Altorf & de Helmshtadt, villes presque inconnues des Français, furent étonnés de recevoir des lettres de Monsieur *Colbert*, par lesquelles il leur mandait, que si le Roi n'était pas leur Souverain, il les pria d'agréer qu'il fût leur bienfaiteur. Les expressions de ces lettres étaient mesurées sur la dignité des personnes; & toutes étaient accompagnées, ou de gratifications considérables, ou de pensions.

Parmi les Français, on fut distinguer *Racine*, *Quinault*, *Fléchier* depuis Evêque de Nîmes; en-
cor

cor fort jeunes ; ils eurent des présens. Il est vrai que *Chapelain* & *Corin* eurent des pensions ; mais c'était principalement *Chapelain* que le Ministre *Colbert* avait consulté. Ces deux hommes, d'ailleurs si décriés pour la Poésie, n'étaient pas sans mérite. *Chapelain* avait une littérature immense ; & ce qui peut surprendre, c'est qu'il avait du goût, & qu'il était un des Critiques les plus éclairés. Il y a une grande distance de tout cela au génie. La science & l'esprit conduisent un Artiste, mais ne le forment en aucun genre. Personne en France n'eut plus de réputation de son tems, que *Ronsard* & *Chapelain*. C'est qu'on était barbare dans le tems de *Ronsard*, & qu'à peine on sortait de la barbarie dans celui de *Chapelain*. *Coslar*, le compagnon d'étude de *Balsac* & de *Voiture*, appelle *Chapelain* le premier des Poètes héroïques.

Boileau n'eut point de part à ces libéralités ; il n'avait encor fait que des satyres ; & l'on fait que ses satyres attaquaient les mêmes savans que le Ministre avait consultés. Le Roi le distingua quelques années après, sans consulter personne.

Les présens, faits dans les pays étrangers, furent si considérables, que *Viviani* fit bâtir à Florence une maison, des libéralités de *Louis XIV.* Il mit en lettres d'or sur le frontispice, *Ædes à Deo datae* : allusion au surnom de *Dieu-donné*, dont la voix publique avait nommé ce Prince à sa naissance.

On se figure aisément l'effet qu'eut dans l'Europe cette magnificence extraordinaire ; & si

si on considère tout ce que le Roi fit bientôt après de mémorable, les esprits les plus sévères & les plus difficiles doivent souffrir les éloges immodérés qu'on lui prodigua. Les Français ne furent pas les seuls qui le louèrent. On prononça douze Panégyriques de *Louis XIV.* en diverses villes d'Italie; hommage qui n'était rendu ni par la crainte ni par l'espérance, & que le Marquis *Zampieri* envoya au Roi.

Il continua toujours à répandre ses bienfaits sur les Lettres & sur les Arts. Des gratifications particulières d'environ quatre-mille louis d'or à *Racine*, la fortune de *Despréaux*, celle de *Quinault*, surtout celle de *Lulli*, & de tous les Artistes qui lui consacrèrent leurs travaux; en sont des preuves. Il donna même mille louis à *Benferade*, pour faire graver les tailles-douces de ses Métamorphoses d'*Ovide* en rondeaux: libéralité mal appliquée, qui prouve seulement la générosité du Souverain. Il récompensait, dans *Benferade*, le petit mérite qu'il avait eu dans ses ballets.

Plusieurs Ecrivains ont attribué uniquement à *Colbert* cette protection donnée aux Arts, & cette magnificence de *Louis XIV.* Mais il n'eut d'autre mérite en cela que de seconder la magnanimité & le goût de son Maître. Ce Ministre qui avait un très grand génie pour les Finances, le Commerce, la Navigation, la Police générale, n'avait pas dans l'esprit ce goût & cette élévation du Roi; il s'y prêtait avec zèle, & était loin de lui inspirer ce que la Nature donne.

On ne voit pas après cela, sur quel fondement

dement quelques Ecrivains ont reproché l'avarice à ce Monarque. Un Prince, qui a des Domaines absolument séparés des revenus de l'Etat, peut être avare comme un particulier ; mais un Roi de France, qui n'est réellement que le dispensateur de l'argent de ses sujets, ne peut guère être atteint de ce vice. L'attention & la volonté de récompenser peuvent lui manquer ; mais c'est ce qu'on ne peut reprocher à *Louis XIV.*

Dans le tems même qu'il commençait à encourager les talens par tant de bienfaits, l'usage que le Comte de *Buffi* fit des siens, fut rigoureusement puni. On le mit à la Bastille en 1665. Les *Amours des Gaules* furent le prétexte de sa prison. La véritable cause était cette chanson, où le Roi était trop compromis, & dont on renouvela alors le souvenir, pour perdre *Buffi* à qui on l'imputait :

*Que Déodatus est heureux,
De baiser ce bec amoureux,
Qui d'une oreille à l'autre va ! &c.*

Ses ouvrages n'étaient pas assez bons, pour compenser le mal qu'ils lui firent. Il parlait purement sa langue : il avait du mérite, mais plus d'amour-propre encore ; & il ne se servit guères de ce mérite, que pour se faire des ennemis. *Louis XIV.* aurait agi généreusement, s'il lui avait pardonné : il vengea son injure personnelle, en paraissant céder au cri public.

Cepen-

Cependant le Comte de *Buffi* fut relâché au bout de dix-huit mois ; mais il fut dans la disgrâce tout le reste de sa vie , protestant en vain à *Louis XIV.* une tendresse , que ni le Roi , ni personne ne croyait sincère.

CH. CENT-QUATRE-VINGT-DIX-HUIT.

S U I T E

DES PARTICULARITÉS

ET ANECDOTES.

A La gloire , aux plaisirs , à la grandeur , à la galanterie , qui occupaient les premières années de ce Gouvernement , *Louis XIV.* voulut joindre les douceurs de l'amitié ; mais il est difficile à un Roi , de faire des choix heureux. De deux hommes auxquels il marqua le plus de confiance , l'un le trahit indignement , l'autre abusa de sa faveur. Le premier était le Marquis de *Vardes* , confident du goût du Roi pour Madame de la *Valière*. On fait que des intrigues de Cour le firent chercher à perdre Madame de la *Valière* , qui par sa place devait avoir des jalouses , & qui par son caractère ne devait point avoir d'ennemis. On fait qu'il osa , de concert avec le Comte de *Guiche* & la Comtesse de *Soissons* , écrire à la Reine régnante une lettre

lettre contrefaite, au nom du Roi d'Espagne son père. Cette lettre apprenait à la Reine ce qu'elle devait ignorer, & ce qui ne pouvait que troubler la paix de la Maison Royale. Il ajouta à cette perfidie la méchanceté de faire tomber les soupçons sur les plus honnêtes gens de la Cour, le Duc & la Duchesse de Navailles. Ces deux personnes innocentes furent sacrifiées au ressentiment du Monarque trompé. L'atrocité de la conduite de *Vardes* fut trop tard connue; & *Vardes*, tout criminel qu'il était, ne fut guères plus puni que les innocens qu'il avait accusés, & qui furent obligés de se défaire de leurs Charges, & de quitter la Cour. 1665.

L'autre Favori était le Comte depuis Duc de *Laufin*, tantôt rival du Roi dans ses amours passagers, tantôt son confident, & si connu depuis par ce mariage qu'il voulut contracter trop publiquement avec Mademoiselle, & qu'il fit ensuite secrètement malgré sa parole donnée à son Maître.

Le Roi, trompé dans ses choix, dit qu'il avait cherché des amis, & qu'il n'avait trouvé que des intrigans. Cette connaissance malheureuse des hommes, qu'on acquiert trop tard, lui faisait dire aussi : *Toutes les fois que je donne une place vacante, je fais cent mécontents & un ingrat.*

Ni les plaisirs, ni les embellissemens des maisons Royales & de Paris, ni les soins de la Police du Royaume, ne discontinuèrent pendant la guerre de 1666.

Le Roi dansa dans les ballets jusqu'en 1670.

H. G. Tom. VI.

M

II

Il avait alors trente-deux ans. On joua devant lui à St. Germain, la Tragédie de *Britannicus* ; il fut frappé de ces vers.

*Pour mérite premier, pour vertu singulière ,
Il excelle à trainer un char dans la carrière ,
A disputer des prix indignes de ses mains ,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains.*

Dès-lors il ne dansa plus en public : & le Poète réforma le Monarque. Son union avec Madame la Duchesse de la *Valière* subsistait toujours, malgré les infidélités fréquentes qu'il lui faisait. Ces infidélités lui coûtaient peu de soins. Il ne trouvait guères de femmes qui lui résistassent, & revenait toujours à celle qui par la douceur & par la bonté de son caractère, par un amour vrai, & même par les chaînes de l'habitude, l'avait subjugué sans art. Mais dès l'an 1669. elle s'aperçut que Madame de *Montespan* prenait de l'ascendant ; elle combattit avec sa douceur ordinaire ; elle supporta le chagrin d'être témoin longtems du triomphe de sa rivale : & sans presque se plaindre, elle se crut encor heureuse dans sa douleur, d'être considérée du Roi qu'elle aimait toujours, & de le voir sans en être aimée.

Enfin, en 1675. elle embrassa la ressource des ames tendres, auxquelles il faut des sentimens profonds qui les subjuguent. Elle crut que DIEU seul pouvait succéder dans son cœur à son amant. Sa conversion fut aussi célèbre que sa tendresse. Elle se fit Carmélite à Paris, & persévéra.

févéra. Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nuds, jeuner rigoureusement, chanter la nuit au Chœur dans une langue inconnue ; tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoutumée à tant de gloire, de mollesse & de plaisirs. Elle vécut dans ces austérités depuis 1675. jusqu'en 1710. sous le nom de *Sœur Louise de la Miséricorde*. Un Roi, qui punirait ainsi une femme coupable, ferait un Tyran ; & c'est ainsi que tant de femmes se sont punies d'avoir aimé. Il n'y a presque point d'exemples de politiques qui aient pris ce parti rigoureux. Les crimes de la politique sembleraient cependant exiger plus d'expiations que les faiblesses de l'amour ; mais ceux qui gouvernent les ames, n'ont guères d'empire que sur les faibles.

On fait que quand on annonça à *Sœur Louise de la Miséricorde* la mort du Duc de Vermandois qu'elle avait eu du Roi, elle dit ; *Je dois pleurer sa naissance encor plus que sa mort*. Il lui resta une fille, qui fut de tous les enfans du Roi la plus ressemblante à son père, & qui épousa le Prince *Armand de Conti* cousin du grand Condé.

Cependant la Marquise de *Montespan* jouissait de sa faveur, avec autant d'éclat & d'empire que Madame de la *Valière* avait eu de modestie.

Tandis que Madame de la *Valière* & Madame de *Montespan* se disputaient encor la première place dans le cœur du Roi, toute la Cour était occupée d'intrigues d'amour. *Louvois* même

me était sensible. Parmi plusieurs maîtresses qu'eut ce Ministre, dont le caractère dur semblaît si peu fait pour l'amour, il y eut une Madame du Frénoï, femme d'un de ses Commis, pour laquelle il eut depuis le crédit de faire ériger une Charge chez la Reine : on la fit Dame du lit : elle eut les grandes entrées. Le Roi, en favorisant ainsi jusqu'aux goûts de ses Ministres, voulait justifier les siens.

C'est un grand exemple du pouvoir des préjugés & de la coutume, qu'il fût permis à toutes les femmes mariées d'avoir des amans, & qu'il ne le fût pas à la petite-fille de *Henri IV.* d'avoir un mari. Mademoiselle, après avoir refusé tant de Souverains, après avoir eu l'espérance d'épouser *Louis XIV.* voulût faire à quarante-trois ans la fortune d'un Gentilhomme. Elle obtint la permission d'épouser *Péguilin*, du nom de *Caumont*, Comte de *Lausun*, Capitaine d'une des deux Compagnies des cent Gentilshommes au bec-de-corbin qui ne subsistent plus, & pour qui le Roi avait créé la Charge de Colonel-général des Dragons. Il y avait cent exemples de Princesses, qui avaient épousé des Gentilshommes : les Empereurs Romains donnaient leurs filles à des Sénateurs : les filles des Souverains de l'Asie, plus puissans & plus despotiques qu'un Roi de France, n'épousent jamais que des esclaves de leurs pères.

Mademoiselle donnait tous ses biens, estimés vingt-millions, au Comte de *Lausun* ; quatre Duchés, la Souveraineté de Dombes, le Comté d'Eu,

d'Eu, le Palais d'Orléans qu'on nomme le Luxembourg. Elle ne se réservait rien, abandonnée toute entière à l'idée flatteuse de faire à ce qu'elle aimait une plus grande fortune qu'aucun Roi n'en a fait à aucun sujet. Le contrat était dressé. *Lausun* fut un jour Duc de Mont-1669.
penfier. Il ne manquait plus que la signature. Tout était prêt, lorsque le Roi, assailli par les représentations des Princes, des Ministres, des ennemis d'un homme trop heureux, retira sa parole, & défendit cette alliance. Il avait écrit aux Cours étrangères pour annoncer le mariage; il écrivit la rupture. On le blâma de l'avoir permis; on le blâma de l'avoir défendu. Il pleura de rendre Mademoiselle malheureuse. Mais ce même Prince, qui s'était attendri en lui manquant de parole, fit enfermer *Lausun*, en Novembre 1670. au Château de Pignerol, pour avoir épousé en secret la Princesse, qu'il lui avait permis quelques mois auparavant d'épouser en public. Il fut enfermé dix années entières. Il y a plus d'un Royaume, où un Monarque n'a pas cette puissance: ceux qui l'ont, sont plus chéris quand ils n'en font pas d'usage. Le citoyen, qui n'offense point les Loix de l'État, doit-il être puni si sévèrement par celui qui représente l'État? N'y a-t-il pas une très grande différence entre déplaire à son Souverain, & trahir son Souverain? Un Roi doit-il traiter un homme plus durement que la Loi ne le traiterait?

Ceux qui ont écrit * que Madame de *Montespan*, après avoir empêché le mariage, irritée contre le Comte de *Laufun* qui éclatait en reproches violens, exigea de *Louis XIV.* cette vengeance, ont fait bien plus de tort à ce Monarque. Il y aurait eu à la fois de la tyrannie & de la pusillanimité, à sacrifier à la colère d'une femme, un brave homme, un favori, qui privé par lui de la plus grande fortune, n'aurait fait d'autre faute que de s'être trop plaint de Madame de *Montespan*. Qu'on pardonne ces réflexions : les droits de l'humanité les arrachent. Mais en même tems l'équité veut que *Louis XIV.* n'ayant fait dans tout son Règne aucune action de cette nature, on ne l'accuse pas d'une injustice si cruelle. C'est bien assez qu'il ait puni avec tant de sévérité un mariage clandestin, une liaison innocente, qu'il eût mieux fait d'ignorer. Retirer sa faveur était très-juste. La prison était trop dure.

Ceux qui ont douté de ce mariage secret, n'ont qu'à lire attentivement les Mémoires de Mademoiselle. Ces Mémoires apprennent ce qu'elle ne dit pas. On voit que cette même Princesse, qui s'était plainte si amèrement au Roi de la rupture de son mariage, n'osa se plaindre de la prison de son mari. Elle avoué qu'on la croyait

* L'origine de cette imputation, qu'on trouve dans tant d'Historiens, vient du *Ségraisiana*. C'est un recueil posthume de quelques conversations de *Ségrais*, presque toutes faussées. Il est plein de contradictions ; & l'on fait qu'aucun de ces *ans* ne mérite de créance.

croyait mariée ; elle ne dit point qu'elle ne l'é-
tait pas : & quand il n'y aurait que ces paro-
les : *Je ne peux ni ne dois changer pour lui* : elles
seraient décisives.

Lausun & *Fouquet* furent étonnés de se ren-
contrer dans la même prison ; mais *Fouquet* sur-
tout , qui dans sa gloire & dans sa puissance
avait vu de loin *Pégulin* dans la foule comme
un Gentilhomme de Province sans fortune , le
crut fou , quand celui-ci lui conta qu'il avait
été le Favori du Roi , & qu'il avait eu la per-
mission d'épouser la petite-fille de *Henri IV.* avec
tous les biens & les titres de la Maison de *Mont-
pensier*.

Après avoir languï dix ans en prison , il en
sortit enfin ; mais ce ne fut qu'après que Ma-
dame de *Montespan* eut engagé Mademoiselle à
donner la Souveraineté de Dombes & le Comté
d'Eu , au Duc du Maine encor enfant , qui les
posséda après la mort de cette Princesse. Elle
ne fit cette donation , que dans l'espérance que
Monsieur de *Lausun* serait reconnu pour son
époux ; elle se trompa : le Roi lui permit seule-
ment de donner à ce mari secret & infortuné
les terres de St. Fargeau & de Thiers , avec d'au-
tres revenus considérables que *Lausun* ne trouva
pas suffisans. Elle fut réduite à être secrètement
sa femme , & à n'en être pas bien traitée en pu-
blic. Malheureuse à la Cour , malheureuse chez
elle , ordinaire effet des passions , elle mourut
en 1693. *

M 4

Pour

* On a imprimé à la fin de ses Mémoires , une his-
toire des amours de Mademoiselle & de Monsieur de

Lausun

Pour le Comte de *Laufun*, il passa ensuite en Angleterre en 1688. Toujours destiné aux aventures extraordinaires, il conduisit en France la Reine épouse de *Jacques II.* & son fils au berceau. Il fut fait Duc. Il commanda en Irlande avec peu de succès, & revint avec plus de réputation attachée à ses aventures, que de considération personnelle. Nous l'avons vu mourir fort âgé, & oublié, comme il arrive à tous ceux qui n'ont eu que de grands événemens sans avoir fait de grandes choses.

Cepen-

Laufun. C'est l'ouvrage de quelque valet de chambre. On y a joint des vers, dignes de l'histoire & de toutes les inepties qu'on était en possession d'imprimer en Hollande.

On doit mettre au même rang la plupart des contes qui se trouvent dans les Mémoires de M^e. de *Maine-non* au sujet de Mademoiselle : il y est dit qu'en 1681. un des Ministres du Duc de Lorraine vint déguisé en mendiant se présenter dans une Eglise à Mademoiselle, lui montra une paire d'Heures sur lesquelles il était écrit : *De la part du Duc de Lorraine : & qu'ensuite il négocia avec elle pour l'engager à déclarer le Duc son héritier.* Tom. II. pag. 204. Cette fable est prise de l'aventure vraie ou fausse de la Reine *Clotilde*. Mademoiselle n'en parle point dans ses Mémoires, où elle n'omet pas les petits faits. Le Duc de Lorraine n'avait aucun droit pour prétendre à la succession de Mademoiselle : de plus elle avait fait en 1679. le Duc de *Maine* & le Comte de *Toulouse* ses héritiers.

L'Auteur de ces misérables Mémoires dit pag. 207. que le Duc de *Laufun* à son retour ne vit dans Mademoiselle qu'une fille brulante d'un amour impur : elle était sa femme, & il l'avoue. Il est difficile d'écrire plus d'impostures dans un stile plus indécent.

Cependant Madame de *Montespan* était toute-puissante dès le commencement des intrigues dont on vient de parler.

Athenais de Mortemar femme du Marquis de *Montespan*, sa sœur aînée la Marquise de *Thiange*, & sa cadette pour qui elle obtint l'Abbaye de Fontevraud, étaient les plus belles femmes de leur tems ; & toutes trois joignaient à cet avantage, des agrémens singuliers dans l'esprit. Le Duc de *Vivonne* leur frère, Maréchal de France, était aussi un des hommes de la Cour qui avait le plus de goût & de lecture. C'était lui à qui le Roi disait un jour : *Mais à quoi sert de lire ?* Le Duc de *Vivonne*, qui avait de l'embonpoint & de belles couleurs, répondit : „ La lecture fait à l'esprit, ce que vos perdrix font „ à mes joues. “

Ces quatre personnes plaisaient universellement, par un tour singulier de conversation mêlé de plaisanterie, de naïveté & de finesse, qu'on appelait l'esprit des *Mortemar*. Elles écrivaient toutes avec une légèreté & une grace particulière. On voit par-là, combien est ridicule ce conte que j'ai entendu encor renouveler, que Madame de *Montespan* était obligée de faire écrire ses lettres au Roi par Madame *Scarron*, & que c'est là ce qui en fit sa rivale, & sa rivale heureuse.

Madame *Scarron*, depuis Madame de *Maintenon*, avait à la vérité plus de lumières acquises par la lecture ; sa conversation était plus douce, plus insinuante. Il y a des lettres d'elle, où l'art embellit le naturel, & dont le stile est

est très-élégant. Mais Madame de *Montespan* n'avait besoin d'emprunter l'esprit de personne ; & elle fut longtems Favorite, avant que Madame de *Maintenon* lui fût présentée.

Le triomphe de Madame de *Montespan* éclata au voyage que le Roi fit en Flandre en 1670. La ruine des Hollandais fut préparée dans ce voyage, au milieu des plaisirs. Ce fut une fête continuelle, dans l'appareil le plus pompeux.

Le Roi, qui fit tous ses voyages de guerre à cheval, fit celui-ci pour la première fois dans un carrosse à glaces. Les chaises de poste n'étaient point encor inventées. La Reine, Madame sa belle sœur, la Marquise de *Montespan*, étaient dans cet équipage superbe, suivi de beaucoup d'autres ; & quand Madame de *Montespan* allait seule, elle avait quatre Gardes du Corps aux portières de son carrosse. Le Dauphin arriva ensuite avec sa Cour, Mademoiselle avec la sienne : c'était avant la fatale aventure de son mariage : elle partageait en paix tous ces triomphes, & voyait avec complaisance son amant favori du Roi, à la tête de sa Compagnie des Gardes. On faisait porter dans les villes où l'on couchait, les plus beaux meubles de la Couronne. On trouvait dans chaque ville un bal masqué ou paré, ou des feux d'artifice. Toute la maison de guerre accompagnait le Roi, & toute la maison de service précédait ou suivait. Les tables étaient tenues comme à St. Germain. La Cour visita dans cette pompe toutes les villes conquises. Les principales Dames de Bruxelles, de Gand, ve-

naient

naient voir cette magnificence. Le Roi les invitait à sa table ; il leur faisait des présens pleins de galanterie. Tous les Officiers des troupes en garnison recevaient des gratifications. Il en coûta plusieurs fois quinze-cent louis d'or par jour en libéralités.

Tous les honneurs, tous les hommages, étaient pour Madame de *Montespan*, excepté ce que le devoir donnait à la Reine. Cependant cette Dame n'était pas du secret. Le Roi savait distinguer les affaires d'Etat, des plaisirs.

Madame, chargée seule de l'union des deux Rois & de la destruction de la Hollande, s'embarqua à Dunkerque sur la flotte du Roi d'Angleterre, *Charles II.* son frère, avec une partie de la Cour de France. Elle menait avec elle Mademoiselle de *Kerowal*, depuis Duchesse de Portsmouth, dont la beauté égalait celle de Madame de *Montespan*. Elle fut depuis en Angleterre, ce que Madame de *Montespan* était en France, mais avec plus de crédit. Le Roi *Charles* fut gouverné par elle, jusqu'au dernier moment de sa vie ; & quoique souvent infidèle, il fut toujours maîtrisé. Jamais femme n'a conservé plus longtems sa beauté ; nous lui avons vu à l'âge de près de soixante & dix ans, une figure encor noble & agréable, que les années n'avaient point flétrie.

Madame alla voir son frère à Cantorbéri, & revint avec la gloire du succès. Elle en jouissait, lorsqu'une mort subite & douloureuse l'enleva à l'âge de vingt-six ans, le 30. Juin 1670. La Cour fut dans une douleur & dans une
conster-

consternation que le genre de mort augmentait. Cette Princesse s'était crue empoisonnée. L'Ambassadeur d'Angleterre, *Montaignu*, en était persuadé; la Cour n'en doutait pas: & toute l'Europe le disait. Un des anciens domestiques de la maison de son mari, m'a nommé celui qui (selon lui) donna le poison. „ Cet homme, me disait-il, „ qui n'était pas riche, se retira „ immédiatement après en Normandie, où il „ acheta une terre dans laquelle il vécut longtemps avec opulence. Ce poison (ajoutait-il) „ était de la poudre de diamant mise au lieu „ de sucre dans des fraises. “ La Cour & la ville pensèrent que Madame avait été empoisonnée dans un verre d'eau de chicorée, * après lequel elle éprouva d'horribles douleurs, & bientôt les convulsions de la mort. Mais la malignité humaine & l'amour de l'extraordinaire furent les seules raisons de cette persuasion générale. Le verre d'eau ne pouvait être empoisonné, puisque Madame de la Fayette & une autre personne burent le reste sans ressentir la plus légère incommodité. La poudre de diamant n'est pas plus un venin † que la poudre de corail. Il y avait longtemps que Madame était malade

* Voyez l'Histoire de Madame Henriette d'Angleterre par Mad. la Comtesse de la Fayette, p. 171. édition de 1742.

† Des fragments de diamant & de verre pourraient par leurs pointes percer une tunique des entrailles & la déchirer: mais aussi on ne pourrait les avaler, & on serait averti tout d'un coup du danger par l'excorsion du palais & du gosier. La poudre impalpable ne peut nuire, & serait bien plutôt un remède, comme la si-
maille

malade d'un abcès qui se formait dans le foie. Elle était très mal-laine, & même avait accouché d'un enfant absolument pourri. Son mari, trop soupçonné dans l'Europe, ne fut ni avant ni après cet événement accusé d'aucune action qui eût de la noirceur : & on trouve rarement des criminels qui n'aient fait qu'un grand crime. Le Genre humain serait trop malheureux, s'il était aussi commun de commettre des choses atroces, que de les croire.

On prétendit, que le Chevalier de Lorraine favori de Monsieur, pour se venger d'un exil & d'une prison que sa conduite coupable auprès de Madame lui avait attiré, s'était porté à cette horrible vengeance. On ne fait pas attention, que le Chevalier de Lorraine était alors à Rome, & qu'il est bien difficile à un Chevalier de Malthe de vingt ans, qui est à Rome, d'acheter à Paris la mort d'une grande Princesse.

Il n'est que trop vrai, qu'une faiblesse & une indiscretion du Vicomte de Turenne avaient été la première cause de toutes ces rumeurs odieuses, qu'on se plaît encor à réveiller. Il était à soixante ans l'amant de Madame de Coatquen & sa dupe, comme il l'avait été de Madame de Longueville. Il révéla à cette Dame le secret de l'Etat, qu'on cachait au frère du Roi. Madame de Coatquen, qui aimait le Chevalier de Lor-

maille de fer. Les Médecins qui ont rangé le diamant au nombre des poisons, auraient dû distinguer le diamant réduit en poudre impalpable du diamant grossièrement pilé.

Lorraine, le dit à son amant : celui-ci en avertit Monsieur. L'intérieur de la maison de ce Prince fut en proie à tout ce qu'ont de plus amer les reproches & les jalousies. Ces troubles éclatèrent avant le voyage de Madame. L'amertume redoubla à son retour. Les emportemens de Monsieur, les querelles de ses favoris avec les amis de Madame, remplirent la maison de confusion & de douleur. Madame quelque tems avant sa mort, reprochait avec des plaintes douces & attendrissantes, à la Marquise de Coatquen, les malheurs dont elle était cause. Cette Dame, à genoux auprès de son lit, & arrosant ses mains de larmes, ne lui répondit que par ces vers de *Venceslas* :

*J'allais . . . j'étais . . . l'amour a sur moi tant
d'empire ;
Je m'égare , Madame, & ne puis que vous
dire . . .*

Le Chevalier de Lorraine, auteur de ces diffusions, fut d'abord envoyé par le Roi à Pierre-en-Cise ; le Comte de *Marfan* de la Maison de Lorraine, & le Marquis depuis Maréchal de *Villeroi*, furent exilés. Enfin on regarda comme la fuite coupable de ces démêlés, la mort naturelle de cette malheureuse Princesse.

Ce qui confirma le public dans le soupçon de poison, c'est que vers ce tems on commença à connaître ce crime en France. On n'avait point employé cette vengeance des lâches dans
les

les horreurs de la guerre civile. Ce crime, par une fatalité singulière, infecta la France dans le tems de la gloire & des plaisirs qui adoucissaient les mœurs, ainsi qu'il se glissa dans l'ancienne Rome aux plus beaux jours de la République.

Deux Italiens, dont l'un s'appellait *Exili*, travaillèrent longtems avec un Apoticaire Allemand nommé *Glafer*, à chercher ce qu'on appelle la *Pierre Philosophale*. Les deux Italiens y perdirent le peu qu'ils avaient, & voulurent par le crime réparer le tort de leur folie. Ils vendirent secrettement des poisons. La Confession, le plus grand frein de la méchanceté humaine, mais dont on abuse en croyant pouvoir faire des crimes qu'on croit expier; la Confession, dis-je, fit connaître au Grand-Pénitencier de Paris, que quelques personnes étaient mortes empoisonnées. Il en donna avis au Gouvernement. Les deux Italiens soupçonnés furent mis à la Bastille: l'un des deux y mourut. *Exili* y resta sans être convaincu; & du fond de sa prison, il répandit dans Paris ces funestes secrets, qui coûtèrent la vie au Lieutenant-Civil d'*Aubrai* & à sa famille, & qui firent enfin ériger la Chambre des poisons, qu'on nomma la *Chambre ardente*.

L'amour fut la première source de ces horribles aventures. Le Marquis de *Briuvilliers*, gendre du Lieutenant-Civil d'*Aubrai*, logea chez lui *Sainte-Croix*, * Capitaine de son Régiment,

* L'Histoire de Louis XIV. sous le nom de la *Martinie*,

ment, d'une trop belle figure. Sa femme lui en fit craindre les conséquences. Le mari s'obstina à faire demeurer ce jeune homme avec sa femme, jeune, belle & sensible. Ce qui devait arriver, arriva: ils s'aimèrent. Le Lieutenant-Civil, père de la Marquise, fut assez sévère & assez imprudent, pour solliciter une lettre de cachet, & pour faire envoyer à la Bastille le Capitaine, qu'il ne fallait envoyer qu'à son Régiment. *Sainte-Croix* fut mis malheureusement dans la chambre où était *Exili*. Cet Italien lui apprit à se venger. On en fait les suites qui font frémir. La Marquise n'attenta point à la vie de son mari, qui avait eu de l'indulgence pour un amour dont lui-même était la cause; mais la fureur de la vengeance la porta à empoisonner son père, ses deux frères & sa sœur. Au milieu de tant de crimes, elle avait de la Religion: elle allait souvent à Confesse; & même, lorsqu'on l'arrêta dans Liège, on trouva une Confession générale écrite de sa main, qui servit non pas de preuve contre elle, mais de présomption. Il est faux, qu'elle eût essayé ses poisons dans les Hôpitaux, comme le disait le peuple, & comme il est écrit dans les *Causés Célèbres*, ouvrage d'un Avocat sans cause, & fait pour le peuple. Mais il est vrai qu'elle eut, ainsi que *Sainte-Croix*, des liaisons secrètes avec des personnes accusées depuis des mêmes cri-

minière, le nomme l'Abbé de la Croix. Cette histoire, fautive en tout, confond les noms, les dates & les événements.

crimes. Elle fut brûlée en 1679. après avoir eu la tête tranchée. Mais depuis 1670. qu'*Exili* avait commencé à faire des poisons, jusqu'en 1680. ce crime infecta Paris. On ne peut dissimuler, que *Pennautier* le Receveur-général du Clergé, ami de cette femme, fut accusé quelque tems après d'avoir mis ces secrets en usage, & qu'il lui en coûta la moitié de son bien pour supprimer les accusations.

La *Voisin*, la *Vigoureux*, un Prêtre nommé le *Sage*, & d'autres, trafiquèrent des secrets d'*Exili*, sous prétexte d'amuser les ames curieuses & faibles par des apparitions d'esprits. On crut le crime plus répandu qu'il n'était en effet. La Chambre Ardente fut établie à l'Arsenal, près de la Bastille en 1680. Les plus grands Seigneurs y furent cités: entre autres, deux nièces du Cardinal *Mazarin*, la Duchesse de *Bouillon*, & la Comtesse de *Soissons* mère du Prince *Eugène*. Elles ne furent point décrétées de prise de corps, comme le dit l'Histoire de *Reboullet*. Il ne se trompe pas moins, en disant, que la Duchesse de *Bouillon* parut devant les Juges avec tant d'amis, qu'elle n'avait rien à craindre, quand même elle eût été coupable. Quels amis dans ce tems-là eussent pu soustraire quelqu'un à la Justice? La Duchesse de *Bouillon* ne fut accusée que d'avoir eu des curiosités ridicules. On imputait des choses plus sérieuses à la Comtesse de *Soissons*, qui se retira à Bruxelles. Le Maréchal de *Luxembourg* fut mis à la Bastille, & subit un long interrogatoire, après lequel il resta encor quatorze mois

en prison. On peut juger quelles rumeurs affreuses toutes ces accusations excitaient dans Paris. Le supplice du feu, dont la *Voisin* & ses complices furent punis, mit fin aux recherches & aux crimes. Cette abomination ne fut que le partage de quelques particuliers, & ne corrompit point les mœurs douces de la Nation : mais elle laissa dans les esprits un penchant funeste à soupçonner des morts naturelles, d'avoir été violentes.

Ce qu'on avait cru de la destinée malheureuse de Madame *Henriette* d'Angleterre, on le crut ensuite de sa fille *Marie-Louise*, qu'on maria en 1679. au Roi d'Espagne *Charles II.* Cette jeune Princesse partit à regret pour Madrid. Mademoiselle avait souvent dit à Monsieur, frère du Roi : *Ne menez pas si souvent votre fille à la Cour ; elle sera trop malheureuse ailleurs.* Cette jeune Princesse voulait épouser Monseigneur. *Je vous fais Reine d'Espagne*, lui dit le Roi, *que pourrais-je de plus pour ma fille ?* „ Ah ! répondit-elle, vous pourriez plus „ pour votre nièce. „ Elle fut enlevée au monde en 1689. au même âge que sa mère. Il passa pour constant, que le Conseil Autrichien de *Charles II.* voulait se défaire d'elle, parce qu'elle aimait son pays, & qu'elle pouvait empêcher le Roi son mari de se déclarer pour les Alliés contre la France. On lui envoya même de Versailles de ce qu'on croit du contrepoids ; précaution très incertaine, puisque ce qui peut guérir une espèce de mal peut envenimer l'autre, & qu'il n'y a point d'antidote général.

Le

Le contrepoison prétendu arriva après la mort. Ceux qui ont lû les Mémoires compilés par le Marquis de Dangeau, trouveront que le Roi dit en soupant: „ La Reine d'Espagne est morte empoisonnée dans une tourte d'anguille: „ la Comtesse de *Permits*, les Caméristes *Zapata & Nina*, qui en ont mangé après elle, „ sont mortes du même poison.

Après avoir lû cette étrange anecdote dans ces Mémoires manuscrits, qu'on dit faits avec soin par un Courtisan, qui n'avait presque point quitté *Louis XIV.* pendant quarante ans, je ne laissai pas d'être encor en doute: je m'informai à d'anciens domestiques du Roi, s'il était vrai que ce Monarque, toujours retenu dans ses discours, eût jamais prononcé des paroles si imprudentes. Ils m'assurèrent tous, que rien n'était plus faux. Je demandai à Madame la Duchesse de *St. Pierre* qui arrivait d'Espagne, s'il était vrai que ces trois personnes fussent mortes avec la Reine, elle me donna des attestations, que toutes trois avaient survécu longtems à leur Maitresse. Enfin je fus que ces Mémoires du Marquis de Dangeau, qu'on regarde comme un monument précieux, n'étaient que des nouvelles à la main, écrites quelquefois par un de ses domestiques; & je puis répondre qu'on s'en apperçoit souvent au stile, aux inutilités & aux faussetés dont ce recueil est rempli. Après toutes ces idées funestes, où la mort de *Henriette* d'Angleterre nous a conduits, il faut revenir aux événemens de la Cour qui suivirent sa perte.

La Princesse Palatine lui succéda un an après, & fut mère du Duc d'Orléans, Régent du Royaume. Il falut qu'elle renonçât au Calvinisme pour épouser Monsieur; mais elle conserva toujours pour son ancienne Religion, un respect secret qu'il est difficile de secouer, quand l'enfance l'a imprimé dans le cœur.

L'aventure infortunée d'une fille d'honneur de la Reine en 1673. donna lieu à un nouvel établissement. Ce malheur est connu par le sonnet de *l'Avorton*, dont les vers ont été tant cités ;

Toi que l'amour fit par un crime ,

Et que l'honneur défait par un crime à son tour ,

Funeste ouvrage de l'amour ,

De l'honneur funeste victime . . &c.

Les dangers attachés à l'état de fille dans une Cour galante & voluptueuse, déterminèrent à substituer aux douze filles d'honneur qui embellissaient la Cour de la Reine, douze Dames du Palais; & depuis la maison des Reines fut ainsi composée. Cet établissement rendait la Cour plus nombreuse & plus magnifique, en y fixant les maris & les parens de ces Dames, ce qui augmentait la société & répandait plus d'opulence.

La Princesse de Bavière, épouse de Monseigneur, ajouta dans les commencemens, de l'éclat & de la vivacité à cette Cour. La Marquise de *Montespan* attirait toujours l'attention principale : mais enfin elle cessait de plaire ; & les emportemens

portemens altiers de sa douleur ne ramenaient pas un cœur qui s'éloignait. Cependant elle tenait toujours à la Cour par une grande Charge, étant Surintendante de la maison de la Reine; & au Roi, par ses enfans, par l'habitude & par son ascendant.

On lui conservait tout l'extérieur de la considération & de l'amitié, qui ne la consolait pas; & le Roi, affligé de lui causer des chagrins violens, & entraîné par d'autres goûts, trouvait déjà dans la conversation de Madame de *Maintenon*, une douceur qu'il ne goûtait plus auprès de son ancienne maîtresse. Il se sentait à la fois partagé entre Madame de *Montespan* qu'il ne pouvait quitter, Mademoiselle de *Fontange* qu'il aimait, & Madame de *Maintenon* de qui l'entretien devenait nécessaire à son ame tourmentée. Ces trois rivales de faveur tenaient toute la Cour en suspens. Il paraît assez honorable pour *Louis XIV.* qu'aucune de ces intrigues n'influât sur les affaires générales, & que l'amour, qui troublait la Cour, n'ait jamais mis le moindre trouble dans le Gouvernement. Rien ne prouve mieux, ce me semble, que *Louis XIV.* avait une ame aussi grande que sensible.

Je croirais même que ces intrigues de Cour, étrangères à l'Etat, ne devraient point entrer dans l'Histoire, si le nom de *Louis XIV.* ne rendait tout intéressant, & si le voile de ces mystères n'avait été levé par tant d'Historiens; qui pour la plupart les ont défigurés.

CH. CENT-QUATRE-VINGT-DIX-NEUF.

S U I T E
DES PARTICULARITÉS
ET ANECDOTES.

LA jeunesse, la beauté de Mademoiselle de *Fontange*, un fils qu'elle donna au Roi en 1680., le titre de Duchesse dont elle fut décorée, écartaient Madame de *Maintenon* de la première place qu'elle n'osait espérer, & qu'elle eut depuis : mais la Duchesse de *Fontange* & son fils moururent en 1681.

La Marquise de *Montespan*, n'ayant plus de rivale déclarée, n'en posséda pas plus un cœur fatigué d'elle & de ses murmures. Quand les hommes ne sont plus dans leur jeunesse, ils ont presque tous besoin de la société d'une femme complaisante. Le poids des affaires rend surtout cette consolation nécessaire. La nouvelle Favorite, Madame de *Maintenon*, qui sentait le pouvoir secret qu'elle acquérait tous les jours, se conduisait avec cet art, qui est si naturel aux femmes, & qui ne déplaît pas aux hommes. Elle écrivait un jour à Madame de *Frontenac* sa cousine, en qui elle avait une entière confiance : „ Je le renvoye toujours affligé, & jamais „ désespéré. Dans ce tems, où sa faveur croi-
fait,

fait, & où Madame de *Montespan* touchait à sa chute, ces deux rivales se voyaient tous les jours, tantôt avec une aigreur secrète, tantôt avec une confiance passagère, que la nécessité de se parler & la lassitude de la contrainte mettaient quelquefois dans leurs entretiens. * Elles convinrent de faire, chacune de leur côté, des Mémoires de tout ce qui se passait à la Cour. L'ouvrage ne fut pas poussé fort loin. Madame de *Montespan* se plaisait à lire quelque chose de ces Mémoires à ses amis, dans les dernières années de sa vie. La dévotion qui se mêlait à toutes ces intrigues secrètes, affermissait encor la faveur de Madame de *Maintenon*, & éloignait Madame de *Montespan*. Le Roi se reprochait son attachement pour une femme mariée, & sentait surtout ce scrupule, depuis qu'il ne sentait plus d'amour. Cette situation embar-

N 4 rassante

* Les Mémoires donnés sous le nom de Mad. de *Maintenon* rapportent qu'elle dit à Mad. de *Montespan*, en parlant de ses rêves ; *J'ai rêvé que nous étions sur le grand escalier de Versailles : je montais ; vous descendiez : je m'élevai jusqu'aux nues ; vous allâtes à Fontevraut. Ce conte est renouvelé d'après le fameux Duc d'Épernon, qui rencontra le Cardinal de Richelieu sur l'escalier du Louvre l'année 1624. Le Cardinal lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau ? Non, lui dit le Duc, sinon que vous montez, & je descends. Ce conte est gâté en ajoutant que d'un escalier on s'éleva jusqu'aux nues. Il faut remarquer que dans presque tous les livres d'Anecdotes, dans les *ana*, on attribue presque toujours à ceux qu'on fait parler des choses dites un siècle & même plusieurs siècles auparavant.*

raillante subsista jusqu'en 1685. année mémorable par la révocation de l'Edit de Nantes. On voyait alors des scènes bien différentes: d'un côté, le désespoir & la fuite d'une partie de la nation; de l'autre, de nouvelles fêtes à Versailles, Trianon & Marli bâtis, la nature forcée dans tous ces lieux de délices, & des jardins où l'art était épuisé. Le mariage du petit-fils du grand Condé, & de Mademoiselle de Nantes fille du Roi & de Madame de Montespan, fut le dernier triomphe de cette maîtresse, qui commençait à se retirer de la Cour.

Le Roi maria depuis deux enfans qu'il avait eus d'elle; Mademoiselle de Blois avec le Duc de Chartres que nous avons vu Régent du Royaume, & le Duc du Maine à Louise Bénédicte de Bourbon, petite-fille du grand Condé, & sœur de Monsieur le Duc, Princesse célèbre par son esprit & par le goût des Arts. Ceux qui ont seulement approché du Palais Royal & de Sceaux, savent combien sont faux tous les bruits populaires, recueillis dans tant d'histoires concernant ces mariages. Il y a plus de vingt volumes, dans lesquels vous verrez que la Maison d'Orléans & la Maison de Condé s'indignèrent de ces propositions; vous lirez que la Princesse mère du Duc de Chartres menaçait son fils; vous lirez même qu'elle le frapa. Les Anecdotes de la Constitution rapportent sérieusement, que le Roi s'étant servi de l'Abbé du Bois, sous-précepteur du Duc de Chartres, pour faire réussir la négociation, cet Abbé n'en vint à bout qu'avec peine, & qu'il demanda pour
récom-

récompense le chapeau de Cardinal. Tout ce qui regarde la Cour est écrit ainsi dans beaucoup d'histoires.

Avant la célébration du mariage de Monsieur le Duc avec Mademoiselle de Nantes, le Marquis de Seignelai, à cette occasion, donna au Roi une fête digne de ce Monarque, dans les jardins de Sceaux plantés par Le Notre avec autant de goût que ceux de Versailles. On y exécuta l'Idylle de la paix, composée par Racine. Il y eut dans Versailles un nouveau carroufel; & après le mariage, le Roi étala une magnificence singulière, dont le Cardinal Mazarin avait donné la première idée en 1656. On établit dans le fallon de Marli quatre boutiques, remplies de ce que l'industrie des ouvriers de Paris avait produit de plus riche & de plus recherché. Ces quatre boutiques étaient autant de décorations superbes, qui représentaient les quatre saisons de l'année. Madame de Montespan en tenait une avec Monsieur le Duc du Maine. Les deux nouveaux mariés avaient chacun la leur; Monsieur le Duc avec Madame de Thiange; & Madame la Duchesse, à qui la bienséance ne permettait pas d'en tenir une avec un homme à cause de sa grande jeunesse, était avec la Duchesse de Chévreuse. Les Dames & les hommes nommés du voyage tiraient au fort les bijoux dont ces boutiques étaient garnies. Ainsi le Roi fit des présens à toute la Cour, d'une manière digne de lui. La lotterie du Cardinal Mazarin fut moins ingé-

ingénieuse & moins brillante. Ces lotteries avaient été mises en usage autrefois par les Empereurs Romains; mais aucun d'eux n'en releva la magnificence par tant de galanterie.

Après le mariage de sa fille, Madame de *Montespan* ne reparut plus à la Cour. Elle vécut à Paris avec beaucoup de dignité. Elle avait un grand revenu, mais viager; & le Roi lui fit payer toujours une pension de mille louis d'or par mois. Elle allait prendre tous les ans les eaux à Bourbon, & y mariait des filles du voisinage qu'elle dotait. Elle n'était plus dans l'âge où l'imagination frappée par de vives impressions, envoie aux Carmélites. Elle mourut à Bourbon en 1707.

Un an après le mariage de Mademoiselle de *Nantes* avec Monsieur le Duc, mourut à Fontainebleau le Prince de *Condé* à l'âge de soixante-six ans, d'une maladie qui empira par l'effort qu'il fit d'aller voir Madame la Duchesse, qui avait la petite vérole. On peut juger par cet empressement qui lui coûta la vie, s'il avait eu de la répugnance au mariage de son petit-fils, avec cette fille du Roi & de Madame de *Montespan*, comme l'ont écrit tous ces Gazetiers de mensonges, dont la Hollande était alors infectée. On trouve encore dans une histoire du Prince de *Condé*, sortie de ces mêmes bureaux d'ignorance & d'imposture, que le Roi se plaissait en toute occasion à mortifier ce Prince, & qu'au mariage de la Princesse de *Conti*, fille de Madame de la *Valière*, le Secrétaire d'Etat lui refusa le titre de *haut & puissant*.

puissant Seigneur, comme si ce titre était celui qu'on donne aux Princes du Sang. L'Ecrivain, qui a composé l'histoire de *Louis XIV.* dans Avignon, en partie sur ces malheureux Mémoires, pouvait-il assez ignorer le monde & les usages de notre Cour, pour rapporter des faussetés pareilles ?

Cependant, après le mariage de Madame la Duchesse, après l'éclipse totale de la mère, Madame de *Maintenon* victorieuse prit un tel ascendant, & inspira à *Louis XIV.* tant de tendresse & de scrupules, que le Roi, par le conseil du Père de *la Chaise*, l'épousa secrètement au mois de Janvier 1686. dans une petite Chapelle qui était au bout de l'appartement occupé depuis par le Duc de Bourgogne. Il n'y eut aucun contrat, aucune stipulation. L'Archevêque de Paris, *Harlay de Chanvalon*, leur donna la bénédiction ; le Confesseur y assista ; *Montchreuveuil* * & *Bontems* premier valet de cham-

* Et non pas le Chevalier de *Fourbin*, comme le disent les Mémoires de *Choisy*. On ne prend pour confident d'un tel secret que des domestiques affidés, & des gens attachés par leur service à la personne du Maître. Il n'y eut point d'Acte de célébration : on n'en fait que pour constater un état ; & il ne s'agissait ici que de ce qu'on appelle un mariage de conscience. Comment peut-on rapporter qu'après la mort de l'Archevêque de Paris, *Harlay*, en 1695. près de dix ans après le mariage, ses laquais trouvèrent dans ses vieilles enlotes l'Acte de célébration ? Ce conte, qui n'est pas même fait pour des laquais, ne se trouve que dans les Mémoires de *Maintenon*.

chambre y furent comme témoins. Il n'est plus permis de supprimer ce fait , rapporté dans tous les Auteurs , qui d'ailleurs se sont trompés sur les noms , sur le lieu & sur les dates. *Louis XIV.* était alors dans sa quarante-huitième année , & la personne qu'il épousait , dans sa cinquante-deuxième. Ce Prince , comblé de gloire , voulait mêler aux fatigues du Gouvernement les douceurs innocentes d'une vie privée : ce mariage ne l'engageait à rien d'indigne de son rang : il fut toujours problématique à la Cour , si *Madame de Maintenon* était mariée. On respectait en elle le choix du Roi , sans la traiter en Reine.

La destinée de cette Dame paraît parmi nous fort étrange , quoique l'Histoire fournisse beaucoup d'exemples de fortunes plus grandes & plus marquées , qui ont eu des commencemens plus petits. La Marquise de *Saint-Sébastien* ; que le Roi de Sardaigne *Victor Amédée* épousa , n'était pas au-dessus de *Madame de Maintenon* ; l'Impératrice de Russie *Catherine* était fort au-dessous ; & la première femme de *Jacques II.* Roi d'Angleterre lui était bien inférieure , selon les préjugés de l'Europe , inconnus dans le reste du Monde.

Elle était d'une ancienne Maison , petite-fille de *Théodore-Agrippa d'Aubigné* , Gentilhomme ordinaire de la chambre de *Henri IV.* Son père , *Constant d'Aubigné* , ayant voulu faire un établissement à la Caroline , & s'étant adressé aux Anglais , fut mis en prison au Château Trompette , & en fut délivré par la fille du Gouverneur nommé *de Cardillac* , Gentilhomme

me Bordelois. *Constant d'Aubigné*, épousa sa bienfaitrice en 1627. & la mena à la Caroline. De retour en France avec elle au bout de quelques années, tous deux furent enfermés à Niort en Poitou par ordre de la Cour. Ce fut dans cette prison de Niort, que naquit en 1635. *Françoise d'Aubigné*, destinée à éprouver toutes les rigueurs & toutes les faveurs de la fortune. Menée à l'âge de trois ans en Amérique, laissée par la négligence d'un domestique sur le rivage, prête à y être dévorée d'un serpent, ramenée orpheline à l'âge de douze ans, élevée avec la plus grande dureté chez Madame de Neuillant, mère de la Duchesse de Navailles sa parente, elle fut trop heureuse d'épouser en 1651. *Paul Scarron*, qui logeait auprès d'elle dans la rue d'Enfer. *Scarron* était d'une ancienne famille du Parlement, illustrée par de grandes alliances ; mais le burlesque, dont il faisait profession, l'avilissait en le faisant aimer. Ce fut pourtant une fortune pour Mademoiselle *d'Aubigné*, d'épouser cet homme disgracié de la nature, impotent, & qui n'avait qu'un bien très médiocre. Elle fit avant ce mariage abjuration de la Religion Calviniste, qui était la sienne comme celle de ses ancêtres. Sa beauté & son esprit la firent bientôt distinguer. Elle fut recherchée avec empressement de la meilleure compagnie de Paris : & ce tems de sa jeunesse fut sans doute le plus heureux de sa vie. * Après la

* Il est dit dans les prétendus Mémoires de *Maintenon* Tom. I. pag. 216. qu'elle n'eut longtems qu'un même
lis

la mort de son mari arrivée en 1660. elle fit longtems solliciter auprès du Roi une petite pension de quinze-cent livres, dont *Scarron* avait joui. Enfin au bout de quelques années; le Roi lui en donna une de deux-mille, en lui disant; „ Madame, je vous ai fait attendre long-

„ tems; mais vous avez tant d'amis, que j'ai „ voulu avoir seul ce mérite auprès de vous. Ce fait m'a été conté par le Cardinal de *Fleury*, qui se plaisait à le rapporter souvent, parce qu'il disait que *Louis XIV.* lui avait fait le même compliment, en lui donnant l'Evêché de Fréjus.

Cependant il est prouvé, par les lettres mêmes de Madame de *Maintenon*, qu'elle dut à Madame de *Montespan* ce léger secours qui la tira de la misère. On se ressouvint d'elle quelques années après, lorsqu'il falut élever en secret le Duc du Maine, que le Roi avait eu
en

lit avec la célèbre *Ninon Lenclos*; sur les oui-dire de l'Abbé de *Chateaufort* & de l'Auteur du *Siècle de Louis XIV.* Mais il ne se trouve pas un mot de cette anecdote chez l'Auteur du siècle de *Louis XIV.*, ni dans ce qui nous reste de Mr. l'Abbé de *Chateaufort*. L'Auteur des *Mémoires de Maintenon* ne cite jamais qu'au hazard. Ce fait n'est rapporté que dans les *Mémoires du Marquis de la Fare* page 190. édition de Rotterdam. C'était encore la mode de partager son lit avec ses amis: & cette mode, qui ne subsiste plus, était très-ancienne, même à la Cour. On voit dans l'Histoire de France, que *Charles IX.* pour sauver le Comte de *Brissac* des massacres de la St. *Barthelemi*, lui proposa de coucher au Louvre dans son lit; & que le Duc de *Guise* & le Prince de *Condé* avaient longtems couché ensemble.

en 1670. de la Marquise de *Montespan*. Ce ne fut certainement qu'en 1672. qu'elle fut choisie pour présider à cette éducation secrète ; elle dit dans une de ses lettres : *Si les enfans sont au Roi , je le veux bien ; car je ne me chargerais pas sans scrupule de ceux de Madame de Montespan : ainsi il faut que le Roi me l'ordonne ; voilà mon dernier mot.* Madame de *Montespan* n'avait deux enfans qu'en 1672 ; le Duc du *Maine* , & le Comte de *Vexin*. Les dates des lettres de Mad. de *Maintenon* de 1670. dans lesquelles elle parle de ces deux enfans, dont l'un n'était pas encor né, sont donc évidemment fausses. Presque toutes les dates de ces lettres imprimées sont erronées. Cette infidélité pourrait donner de violents soupçons sur l'authenticité de ces lettres, si d'ailleurs on n'y reconnaissait pas un caractère de naturel & de vérité qu'il est presque impossible de contrefaire.

Il n'est pas fort important de savoir en quelle année cette Dame fut chargée du soin des enfans naturels de *Louis XIV.* ; mais l'attention à ces petites vérités fait voir avec quel scrupule on a écrit les faits principaux de cette Histoire.

Le Duc du *Maine* était né avec un pied difforme. Le premier Médecin d'*Aquin*, qui était dans la confidence, jugea qu'il fallait envoyer l'enfant aux eaux de *Barége*. On chercha une personne de confiance, qui pût se charger de ce dépôt. * Le Roi se souvint de Madame *Scar-*

ron.

* L'Auteur du Roman des Mémoires de Mad^e. de *Main-*

Main-

ron. Monsieur de *Louvois* alla secrètement à Paris lui proposer ce voyage. Elle eut soin depuis ce tems-là de l'éducation du Duc du *Maine*, nommée à cet emploi par le Roi, & non point par Madame de *Montespan*, comme on l'a dit. Elle écrivait au Roi directement; ses lettres plurent beaucoup. Voilà l'origine de sa fortune: son mérite fit tout le reste.

Le Roi qui ne pouvait d'abord s'accoutûmer à elle, passa de l'aversion à la confiance, & de la confiance à l'amour. Les lettres que nous avons d'elle sont un monument bien plus précieux qu'on ne pense: elles découvrent ce mélange de Religion & de galanterie, de dignité & de faiblesse, qui se trouve si souvent dans le cœur humain, & qui était dans celui de *Louis XIV.* Celui de Madame de *Maintenon* paraît à la fois plein d'une ambition & d'une dévotion véritables. Son Confesseur *Gobelin* approuve également l'une & l'autre; il est Directeur & Courtisan; sa pénitente devenue ingrate envers Madame de *Montespan* se dissimule toujours son tort. Le Confesseur nourrit cette illusion; elle fait venir de bonne foi la Religion au secours de ses charmes usés, pour supplanter sa bienfaitrice devenue sa rivale.

Ce commerce étrange de tendresse & de scrupule de la part du Roi, d'ambition & de dévotion

Maintenon, lui fait dire, à la vue du Château Trompette: *Voilà où j'ai été élevée &c.* Cela est évidemment faux; elle avait été élevée à Niort.

tion de la part de la nouvelle maîtresse, paraît durer depuis 1680. jusqu'à 1686. qui fut l'époque de leur mariage.

Son élévation ne fut pour elle qu'une retraite. Renfermée dans son appartement qui était de plain-pied à celui du Roi, elle se bornait à une société de deux ou trois Dames retirées comme elle ; encor les voyait-elle rarement. Le Roi venait tous les jours chez elle après son diner, avant & après le souper, & y demeurait jusqu'à minuit. Il y travaillait avec ses Ministres, pendant que Madame de *Maintenon* s'occupait à la lecture, ou à quelque ouvrage des mains ; ne s'empresant jamais de parler d'affaires d'Etat, paraissant souvent les ignorer, rejetant bien loin tout ce qui avait la plus légère apparence d'intrigue & de cabale, beaucoup plus occupée de complaire à celui qui gouvernait que de gouverner, & ménageant son crédit en ne l'employant qu'avec une circonspection extrême. Elle ne profita point de sa place, pour faire tomber toutes les Dignités & tous les grands Emplois dans sa famille. Son frère, le Comte d'*Aubigné*, ancien Lieutenant-Général, ne fut pas même Maréchal de France. Un Cordon bleu, & quelques parts secrètes * dans les Fermes générales, furent sa seule fortune ; aussi disait-il au Maréchal de *Vivonne*,
H. G. Tom. VI. O. fré-

* Voyez les lettres à son frère. „ Je vous conjure „ de vivre commodément, & de manger les dix-huit „ mille francs de l'affaire que nous avons faite : nous „ en ferons d'autres.

frère de Madame de Montespan, qu'il avait eu son bâton de Maréchal en argent comptant.

Le Marquis de Villette son neveu, ou son cousin, ne fut que Chef d'Escadre. Madame de Caius, fille de ce Marquis de Villette, n'eut en mariage qu'une pension modique donnée par Louis XIV. Mad. de Maintenon en mariant sa nièce d'Aubigné au fils du premier Maréchal de Noailles, * ne lui donna que deux-cent-mille francs : le Roi fit le reste. Elle n'avait elle-même que la terre de Maintenon qu'elle avait achetée des bienfaits du Roi. Elle voulut que le Public lui pardonnât son élévation en faveur de son désintéressement. La seconde femme du Marquis de Villette, depuis Mad. de Bolingbroke, ne put jamais rien obtenir d'elle. Je lui ai souvent entendu dire qu'elle avait reproché à sa cousine le peu qu'elle faisait pour la famille ; & qu'elle lui avait dit en colère : „ Vous voulez jouir de votre modération , & „ que votre famille en soit la victime. “ Madame de Maintenon oubliait tout, quand elle craignait de choquer les sentimens de Louis XIV. Elle n'osa pas même soutenir le Cardinal de Noailles contre le Père le Tellier. Elle avait beau-

* Le Compilateur des Mémoires de Madame de Maintenon dit Tom. 4. pag. 200. Rousseau, vipère acharnée contre ses bienfaiteurs, fit des couplets satiriques contre le Maréchal de Noailles. Cela n'est pas vrai : il ne faut calomnier personne. Rousseau, très-jeune alors, ne connaissait pas le premier Maréchal de Noailles. Les chansons satiriques dont il parle étaient d'un Gentilhomme nommé de Cabanis, qui les avouait hautement.

beaucoup d'amitié pour *Racine* ; mais cette amitié ne fut pas assez courageuse, pour le protéger contre un léger ressentiment du Roi. Un jour, touchée de l'éloquence avec laquelle il lui avait parlé de la misère du peuple en 1698. misère toujours exagérée, mais qui fut portée réellement depuis jusqu'à une extrémité déplorable, elle engagea son ami à faire un Mémoire, qui montrât le mal & le remède. Le Roi le lut ; & en ayant témoigné du chagrin, elle eut la faiblesse d'en nommer l'auteur, & celle de ne le pas défendre. *Racine*, plus faible encor, fut pénétré d'une douleur qui le mit au tombeau. *

Du même fonds de caractère, dont elle était incapable de rendre service, elle l'était aussi de nuire. L'Abbé de *Choisy* rapporte, que le Ministre *Louvois* s'était jetté aux pieds de *Louis XIV.* pour l'empêcher d'épouser la veuve *Scarron*. Si l'Abbé de *Choisy* savait ce fait, Madame de *Maintenon* en était instruite ; & non seulement elle pardonna à ce Ministre, mais elle apaisa le Roi dans les mouvemens de colère, que l'humeur brusque du Marquis de *Louvois* inspirait quelquefois à son Maître. **

O 2

Louis.

* Ce fait a été rapporté par le fils de l'illustre *Racine*, dans la vie de son père.

** Qui croirait que dans les Mémoires de Mad^e. de *Maintenon* Tom. III. pag. 273. il est dit que ce Ministre craignait que le Roi ne l'empoisonnât. Il est bien étrange qu'on débite à Paris des horreurs si insensées, à la suite de tant de contes ridicules.

Cette sottise atroce est fondée sur un bruit populaire qui courut à la mort du Marquis de *Louvois*. Ce Ministre

Louis XIV. en épousant Madame de Mainte-
non,

nistre prenait des eaux que *Séron* son Médecin lui avait ordonnées, & que *La Ligerie* son Chirugien lui faisait boire. C'est ce même *La Ligerie* qui a donné au public le remède qu'on nomme aujourd'hui *la Poudre des Char-*
treux. Ce *La Ligerie* m'a souvent dit qu'il avait averti Monsieur de *Louvois* qu'il risquait sa vie s'il travaillait en prenant des eaux. Le Ministre continua son travail: il mourut presque subitement le 16^e. Juillet 1691. & non pas en 1692. comme le dit l'Auteur des faux Mémoires. *La Ligerie* l'ouvrit, & ne trouva d'autre cause de sa mort que celle qu'il avait prédite. On s'avita de soupçonner le Médecin *Séron* d'avoir empoisonné une bouteille de ces eaux. Nous avons vu combien ces funestes soupçons étaient alors communs. On prétendit qu'un Prince voisin, que *Louvois* avait extrêmement irrité & maltraité, avait gagné le Médecin *Séron*. On trouve une partie de ces Anecdotes dans les Mémoires du Marquis de *La Fare*, page 249. La famille même du Marquis de *Louvois* fit mettre en prison un Savoyard qui frottait dans la maison; mais ce pauvre homme très innocent fut bientôt relâché. Or si on soupçonna, quoique très mal-à propos, un Prince ennemi de la France d'avoir voulu anéantir à la vie d'un Ministre de *Louis XIV.* ce n'était pas certainement une raison pour en soupçonner *Louis IV.* lui-même.

Le même Auteur qui dans les Mémoires de *Maintenon* a rassemblé tant de faussetés, prétend, au même endroit, que le Roi dit, qu'il avait été défait la même année de trois hommes qu'il ne pouvait souffrir, le Maréchal de *la Feuillade*, le Marquis de *Seignelai*, & le Marquis de *Louvois*. Premièrement Monsieur de *Seignelai* ne mourut point la même année 1691. mais en 1690. En second lieu, à qui *Louis XIV.* qui s'exprimait toujours avec circonspection & en honnête homme, a-t-il dit des paroles si imprudentes & si odieuses? à qui a-t-il développé une ame si ingrate & si dure? à qui a-t-il pu
dire

tenon, ne se donna donc qu'une compagne agréable & soumise. La seule distinction publique qui faisait sentir son élévation secrète, c'était qu'à la Messe elle occupait une de ces deux petites tribunes ou lanternes dorées, qui ne semblaient faites que pour le Roi & la Reine. D'ailleurs, nul extérieur de grandeur. La dévotion qu'elle avait inspiré au Roi, & qui avait servi à son mariage, devint peu-à-peu un sentiment vrai & profond; que l'âge & l'ennui fortifièrent. Elle s'était déjà donnée à la Cour & auprès du Roi la considération d'une fondatrice, en rassemblant à Noisi plusieurs filles de qualité; & le Roi avait affecté déjà les revenus de l'Abbaïe de St. Denis à cette Communauté naissante. Saint-Cyr fut bâti au bout du Parc de Versailles en 1686. Elle donna alors à cet établissement toute sa forme, en fit les réglemens avec *Godet Desmarêts* Evêque de Chartres, & fut elle-même Supérieure de ce Couvent. Elle y allait souvent passer quelques heures; & quand je dis que l'ennui la déterminait à ces occupations, je ne parle que d'après elle. Qu'on lise ce qu'elle écrivait à Madame de la *Maisonfort*, dont il est parlé dans le chapitre du Quictisme :

O 3

» Que

dire qu'il était bien aisé d'être défait de trois hommes qui l'avaient servi avec le plus grand zèle? Est-il permis de calomnier ainsi, sans la plus légère preuve, sans la moindre vraisemblance, la mémoire d'un Roi, connu pour avoir toujours parlé sagement? Tout Lecteur sensé ne voit qu'avec mépris & indignation ces recueils d'impostures, dont le public est surchargé.

„ Que ne puis-je vous donner mon expé-
 „ ce ! que ne puis-je vous faire voir l'ennui
 „ qui dévore les Grands, & la peine qu'ils
 „ ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous
 „ pas que je meurs de tristesse, dans une for-
 „ tune qu'on aurait eu peine à imaginer ? J'ai
 „ été jeune & jolie ; j'ai goûté des plaisirs ; j'ai
 „ été aimée partout. Dans un âge plus avancé,
 „ j'ai passé des années dans le commerce de
 „ l'esprit ; je suis venue à la faveur ; & je
 „ vous proteste, ma chère fille, que tous les
 „ états laissent un vuide affreux. „ *

Si quelque chose pouvait détromper de l'am-
 bition, ce serait assurément cette lettre. Madame
 de *Maintenon*, qui pourtant n'avait d'autre
 chagrin que l'uniformité de sa vie auprès d'un
 grand Roi, disait un jour au Comte d'*Aubigné*
 son frère : „ Je n'y peux plus tenir ; je voudrais
 „ être morte. “ On fait quelle réponse il lui
 fit : *Vous avez donc parole d'épouser Dieu le père.*

A la mort du Roi, elle se retira entière-
 ment à Saint-Cyr. Ce qui peut surprendre, c'est
 que le Roi ne lui avait presque rien assuré. Il
 la recommanda seulement au Duc d'Orléans.
 Elle ne voulut qu'une pension de quatre-vingt-
 mille livres, qui lui fut exactement payée jus-
 qu'à sa mort, arrivée en 1719. le 15. d'Avril.
 On a trop affecté d'oublier dans son épitaphe
 le

* Cette lettre est autentique, & l'Auteur l'avait déjà
 vue en manuscrit avant que le fils du grand Racine l'eût
 imprimée.

le nom de *Scarron* : ce nom n'est point avilissant ; & l'omission ne sert qu'à faire penser qu'il peut l'être.

La Cour fut moins vive & plus sérieuse, depuis que le Roi commença à mener avec Madame de *Maintenon* une vie plus retirée ; & la maladie considérable qu'il eut en 1686. contribua encor à lui ôter le goût de ces fetes galantes, qui avaient jusques-là signalé presque toutes ses années. Il fut attaqué d'une fistule dans le dernier des intestins. L'art de la Chirurgie, qui fit sous ce Règne plus de progrès que dans tout le reste de l'Europe, n'était pas encor familiarisé avec cette maladie. Le Cardinal de *Richelieu* en était mort, faute d'avoir été bien traité. Le danger du Roi émut toute la France. Les églises furent remplies d'un peuple innombrable, qui demandait la guérison de son Roi, les larmes aux yeux. Ce mouvement d'un attendrissement général fut presque semblable à ce qui s'est passé de nos jours, lorsque son successeur fut en danger de mort à Metz en 1744. Ces deux époques apprendront à jamais aux Rois, ce qu'ils doivent à une Nation qui fait aimer ainsi.

Dès que *Louis XIV.* ressentit les premières atteintes de ce mal, son premier Chirurgien *Félix* alla dans les Hôpitaux chercher des malades, qui fussent dans le même péril ; il consulta les meilleurs Chirurgiens ; il inventa avec eux des instrumens qui abrégeaient l'opération, & qui la rendaient moins douloureuse. Le Roi

la souffrit sans se plaindre. Il fit travailler ses Ministres auprès de son lit le jour même; & afin que la nouvelle de son danger ne fit aucun changement dans les Cours de l'Europe, il donna audience le lendemain aux Ambassadeurs. A ce courage d'esprit se joignait la magnanimité avec laquelle il récompensa *Félix*; il lui donna une terre, qui valait alors plus de cinquante-mille écus.

Depuis ce tems, le Roi n'alla plus aux spectacles. La Dauphine de Bavière, devenue mélancolique & attaquée d'une maladie de langueur qui la fit enfin mourir en 1690. se refusa à tous les plaisirs, & resta obstinément dans son appartement. Elle aimait les Lettres; elle avait même fait des vers; mais dans sa mélancolie, elle n'aimait plus que la solitude.

Ce fut le Couvent de Saint-Cyr, qui ranima le goût des choses d'esprit. Madame de *Maintenon* pria *Racine*, qui avait renoncé au Théâtre pour le Jansénisme & pour la Cour, de faire une Tragédie qui pût être représentée par ses élèves. Elle voulait un sujet tiré de la Bible. *Racine* composa *Esther*. Cette pièce, ayant d'abord été jouée dans la maison de Saint-Cyr, le fut ensuite plusieurs fois à Versailles devant le Roi dans l'hiver de 1689. Des Prélats, des Jésuites, s'empresaient d'obtenir la permission de voir ce singulier spectacle. Il paraît remarquable, que cette pièce eût alors un succès universel; & que deux ans après, *Athalie* jouée par

par les mêmes personnes, n'en eut aucun. Ce fut tout le contraire, quand on joua ces pièces à Paris, longtems après la mort de l'Auteur, & après le tems des partialités. *Athalie* représentée en 1717. fut reçue comme elle devait l'être, avec transport; & *Esther* en 1721. n'inspira que de la froideur, & ne reparut plus. Mais alors il n'y avait plus de Courtisans, qui reconnussent avec flatterie *Esther* dans Madame de Maintenon, & avec malignité *Vashti* dans Madame de Montespan, *Aman* dans Monsieur de Louvois, & surtout les Huguenots persécutés par ce Ministre, dans la proscription des Hébreux. Le Public impartial ne vit qu'une aventure sans intérêt & sans vraisemblance; un Roi insensé, qui a passé six mois avec sa femme sans savoir qui elle est, & qui ayant sans le moindre prétexte donné ordre de faire égorger toute une Nation, fait ensuite pendre son Favori tout aussi légèrement. Mais malgré le vice du sujet, trente vers d'*Esther* valent mieux que beaucoup de Tragédies, qui ont eu de grands succès.

Ces amusemens ingénieux recommencèrent, pour l'éducation d'*Adelaïde* de Savoie Duchesse de Bourgogne, amenée en France à l'âge de onze ans.

C'est une des contradictions de nos mœurs, que d'un côté on ait laissé un reste d'infamie attaché aux spectacles publics, & que de l'autre on ait regardé ces représentations comme l'exercice le plus noble & le plus digne des personnes.

sonnes Royales. On éleva un petit théâtre dans l'appartement de Madame de *Maintenon*. La Duchesse de Bourgogne, le Duc d'Orléans, y jouaient avec les personnes de la Cour qui avaient le plus de talens. Le fameux Acteur *Baron* leur donnait des leçons, & jouait avec eux. La plupart des Tragédies de *Duché*, valet de chambre du Roi, furent composées pour ce théâtre; & l'Abbé *Gnét*, Aumônier de la Duchesse d'Orléans, en faisait pour la Duchesse du Maine, que cette Princesse & sa Cour représentaient.

Ces occupations formaient l'esprit & animaient la société. Comment le Marquis de *la Fare* peut-il dire dans ses Mémoires, que depuis la mort de Madame, ce ne fut que jeu, confusion & impolitesse? On jouait beaucoup dans les voyages de Marli & de Fontainebleau, mais jamais chez Madame de *Maintenon*; & la Cour fut en tout tems le modèle de la plus parfaite politesse. La Duchesse d'Orléans alors Duchesse de Chartres, la Duchesse du Maine, la Princesse de Conti, Madame la Duchesse, démentaient bien ce que le Marquis de *la Fare* avance. Cet homme, qui dans le commerce était de la plus grande indulgence, n'a presque écrit qu'une satire. Il était mécontent du Gouvernement: il passait sa vie dans une société qui se faisait un mérite de condamner la Cour; & cette société fit d'un homme très aimable, un Historien quelquefois injuste.

Ni lui, ni aucun de ceux qui ont trop censuré *Louis XIV.* ne peuvent disconvenir, qu'il
ne

ne fût, jusqu'à la journée d'Hochstet, le seul puissant, le seul magnifique, le seul grand pres- que en tout genre. Car quoiqu'il y eût des Héros, comme *Jean Sobieski* & des Rois de Sué- de, qui effaçassent en lui le guerrier, personne n'effaça le Monarque. Il faut avouer encor, qu'il fôutint ses malheurs & qu'il les répara. Il a eu des défauts; il a fait des fautes: mais ceux qui le condamnent, l'auraient-ils égalé, s'ils avaient été à sa place?

La Duchesse de Bourgogne croissait en gra- ces & en mérite. Les éloges qu'on donnait à sa sœur en Espagne, lui inspirèrent une ému- lation qui redoubla en elle le talent de plaire. Ce n'était pas une beauté parfaite; mais elle avait le regard tel que son fils, un grand air, une taille noble. Ces avantages étaient embellis par son esprit, & plus encor par l'envie extrê- me de mériter les suffrages de tout le monde. Elle était, comme *Henriette* d'Angleterre, l'i- dôle & le modèle de la Cour, avec un plus haut rang: elle touchait au Trône: la France attendait du Duc de Bourgogne un Gouverne- ment, tel que les Sages de l'Antiquité en ima- ginèrent, mais dont l'austérité serait tempérée par les graces de cette Princesse, plus faites encor pour être senties que la Philosophie de son époux. Le monde fait, comme toutes ces espérances furent trompées. Ce fut le sort de *Louis XIV.* de voir périr en France toute sa fa- mille par des morts prématurées; sa femme à quarante-cinq ans, son fils unique à cinquan-
te;

te ; * & un an après que nous eumes perdu son fils , nous vîmes son petit-fils le Dauphin Duc de Bourgogne , la Dauphine sa femme , leur fils aîné le Duc de Bretagne , portés à St. Denis au même tombeau au mois d'Avril 1712 ; tandis que le dernier de leurs enfans , monté depuis sur le Trône , était dans son berceau aux portes de la mort. Le Duc de Berry , frère du Duc de Bourgogne , les suivit deux ans après ; & sa fille , dans le même tems , passa du berceau au cercueil.

Ce tems de désolation laissa dans les cœurs une impression si profonde , que dans la minorité

* L'Auteur des Mémoires de Mad^e. de Maintenon Tom. 4. dans un chapitre intitulé , *Mademoiselle Choin* , dit que Monseigneur fut amoureux d'une de ses propres sœurs , & qu'il épousa ensuite Mademoiselle Choin. Ces contes populaires sont reconnus pour faux chez tous les honnêtes gens. Il faudrait être non seulement contemporain , mais être muni de preuves , pour avancer de telles anecdotes. Il n'y a jamais eu le moindre indice que Monseigneur eût épousé Mlle. Choin. Renouveler ainsi , au bout de soixante ans , des bruits de ville , si vagues , si peu vraisemblables , si décriés , ce n'est point écrire l'Histoire ; c'est compiler au hazard des scandales pour gagner de l'argent. Sur quel fondement cet Ecrivain a-t-il le front d'avancer page 244. que Mad^e. la Duchesse de Bourgogne dit au Prince son époux , *Si j'étais morte , auriez-vous fait le troisième Tome de votre famille ?* Il fait parler Louis XIV. , tous les Princes , tous les Ministres , comme s'il les avait écoutés. On trouve peu de pages dans ces Mémoires qui ne soient remplies de ces mensonges hardis qui soulèvent tous les honnêtes gens.

norité de *Louis XV.* j'ai vu plusieurs personnes, qui ne parlaient de ces pertes qu'en versant des larmes. Le plus à plaindre de tous les hommes, au milieu de tant de morts précipitées, était celui qui semblait devoir hériter bientôt du Royaume.

Ces mêmes soupçons, qu'on avait eus à la mort de Madame & à celle de *Marie-Louise* Reine d'Espagne, se réveillèrent avec une fureur singulière. L'excès de la douleur publique aurait presque excusé la calomnie, si elle avait été excusable. Il y avait du délire à penser, qu'on eût pu faire périr par un crime tant de personnes Royales, en laissant vivre le seul qui pouvait les venger. La maladie, qui emporta le Dauphin de Bourgogne, sa femme & son fils, était une rougeole pourprée épidémique. Ce mal fit périr à Paris en moins d'un mois plus de cinq-cent personnes. Monsieur le Duc de *Bourbon*, petit-fils du Prince de *Condé*, le Duc de la *Trimouille*, Madame de la *Vrillière*, Madame de *Listenai*, en furent attaqués à la Cour. Le Marquis de *Gondrin*, fils du Duc d'*Antin*, en mourut en deux jours. Sa femme, depuis Comtesse de *Toulouse*, fut à l'agonie. Cette maladie parcourut toute la France. Elle fit périr en Lorraine les aînés de ce Duc de Lorraine *François*, destiné à être un jour Empereur & à relever la Maison d'*Autriche*.

Cependant, ce fut assez qu'un Médecin nommé *Boudin*, homme de plaisir, hardi & ignorant,

rant, eût proféré ces paroles : „ Nous n'entendons rien à de pareilles maladies : „ c'en fut assez, dis-je, pour que la calomnie n'eût point de frein.

Un Prince avait un laboratoire, & étudiait la Chymie, ainsi que beaucoup d'autres Arts : c'était une preuve sans réplique. Le cri public était affreux ; il faut en avoir été témoin pour le croire. Plusieurs écrits & quelques malheureuses histoires de *Louis XIV.* éterniseraient les soupçons, si des hommes instruits ne prenaient soin de les détruire. J'ose dire, que frappé de tout tems de l'injustice des hommes, j'ai fait bien des recherches pour savoir la vérité. Voici ce que m'a répété plusieurs fois le Marquis de *Canillac*, l'un des plus honnêtes hommes du Royaume, intimement attaché à ce Prince soupçonné, dont il eut depuis beaucoup à se plaindre. Le Marquis de *Canillac*, au milieu de cette clameur publique, va le voir dans son Palais. Il le trouve étendu à terre, versant des larmes, aliéné par le désespoir. Son Chimiste *Homberg* court se rendre à la Bastille, pour se constituer prisonnier : mais on n'avait point d'ordre de le recevoir ; on le refuse. Le Prince (qui le croirait ?) demande lui-même, dans l'excès de sa douleur, à être mis en prison ; il veut que des formes juridiques éclaircissent son innocence ; sa mère demande avec lui cette justification cruelle. La lettre de cachet s'expédie ; mais elle n'est point signée : & le Marquis de *Canillac*, dans cette émotion d'esprit,

prit, conserva seul assez de sang-froid, pour sentir les conséquences d'une démarche si désespérée. Il fit que la mère du Prince s'opposa à cette lettre de cachet ignominieuse. Le Monarque qui l'accordait, & son neveu qui la demandait, étaient également malheureux. *

* L'Auteur de la vie du Duc d'Orléans est le premier qui ait parlé de ces soupçons atroces : c'était un Jésuite nommé *La Motte*, le même qui prêcha à Rouen contre ce Prince pendant la Régence, & qui se réfugia ensuite en Hollande sous le nom de *la Hode*. Il était instruit de quelques faits publics. Il dit, Tom. I. pag. 111. que le Prince si injustement soupçonné demanda à se constituer prisonnier, & ce fait est très vrai. Ce Jésuite n'était pas à portée de savoir comment Mr. de *Canillac* s'opposa à cette démarche trop injurieuse à l'innocence du Prince. Toutes les autres anecdotes qu'il rapporte sont fausses. *Réboles* qui l'a copié, dit d'après lui, pag. 143. Tom. VIII. que le dernier enfant du Duc & de la Duchesse de Bourgogne fut sauvé par du contre-poison de Venise. Il n'y a point de contre-poison de Venise qu'on donne ainsi au hazard. La Médecine ne connaît point d'antidotes généraux qui puissent guérir un mal dont on ne connaît point la source. Tous les contes qu'on a répandus dans le public en ces tems malheureux, ne sont qu'un amas d'erreurs populaires.

C'est une fausseté de peu de conséquence dans le Compilateur des Mémoires de Mad. de *Maintenon*, de dire que le Duc du Maine fût alors à l'agonie ; c'est une calomnie puérile de dire, que l'Auteur du Siècle de Louis XIV. accrédite ces bruits plus qu'il ne les détruit.

Jamais l'Histoire n'a été déshonorée par de plus absurdes mensonges, que dans ces prétendus Mémoires. L'Auteur feint de les écrire en 1753. Il s'avise d'imaginer que le Duc & la Duchesse de Bourgogne, & leur fils aîné, moururent de la petite vérole ; il avance cet-

te fausseté pour se donner un prétexte de parler de l'inoculation qu'on a faite au mois de May 1756. Ainsi dans la même page il se trouve qu'il parle en 1753. de ce qui est arrivé en 1756. & il s'exprime ainsi ; „ Ce „ 24. Avril 1753. à huit heures du matin , on m'inter- „ rompt ; un ordre du Roi vient me ravir à ma famille „ & à moi-même. „ Il conte ensuite comme il a été mis en prison ; & il accuse des personnes qui ne l'ont jamais vu, de l'avoir dénoncé au Gouvernement. Le même homme dans l'édition qu'il fit à Francfort du Siècle de *Louis XIV.* en 1752. avait attaqué dans ses notes la mémoire du Duc d'Orléans pag. 346. & 347. du Tom. II. de cette édition frauduleuse.

La Littérature a été infectée de tant de sortes d'écrits calomnieux , on a débité en Hollande tant de faux Mémoires , tant d'impostures sur le Gouvernement & sur les Citoyens , que c'est un devoir de précautionner les lecteurs contre cette foule de libelles.



CHAPITRE DEUX-CENTIEME.

S U I T E

D E S A N E C D O T E S.

L OUIS XIV. dévorait sa douleur en public ; il se laissa voir à l'ordinaire. Mais en secret les ressentimens de tant de malheurs le pénaient & lui donnaient des convulsions. Il éprouvait toutes ces pertes domestiques à la suite d'une guerre malheureuse, avant qu'il fût assuré de la paix, & dans un tems où la misère désolait le Royaume. On ne le vit pas succomber un moment à ses afflictions.

Le reste de sa vie fut triste. Le dérangement des finances, auquel il ne put remédier, aliena les cœurs. Sa confiance entière pour le Père le Tellier, homme trop violent, acheva de les révolter. C'est une chose très remarquable, que le public, qui lui pardonna toutes ses maîtresses, ne lui pardonna pas son Confesseur. Il perdit les trois dernières années de sa vie, dans l'esprit de la plupart de ses sujets, tout ce qu'il avait fait de grand & de mémorable.

Privé de presque tous ses enfans, sa tendresse, qui redoublait pour le Duc du Maine & pour le Comte de Toulouse ses fils légitimes, le porta à les déclarer héritiers de la Couronne, eux & leurs descendants, au défaut des Prin-

ces du Sang , par un Edit qui fut enrégistré sans aucune remontrance en 1714. Il tempérerait ainsi , par la Loi naturelle , la sévérité des loix de convention , qui privent les enfans nés hors du mariage , de tous droits à la succession paternelle. Les Rois dispensent de cette loi. Il crut pouvoir faire pour son sang , ce qu'il avait fait en faveur de plusieurs de ses sujets. Il crut surtout pouvoir établir pour deux de ses enfans , ce qu'il avait fait passer au Parlement sans opposition , pour les Princes de la Maison de Lorraine. Il égala ensuite leur rang à celui des Princes du Sang en 1715. Le procès , que les Princes du Sang intentèrent depuis aux Princes légitimés , est connu. Ceux-ci ont conservé pour leurs personnes & pour leurs enfans les honneurs donnés par *Louis XIV.* Ce qui regarde leur postérité dépendra du tems , du mérite & de la fortune.

Louis XIV. fut attaqué vers le milieu du mois d'Août 1715. au retour de Marli , de la maladie qui termina ses jours. Ses jambes s'enflèrent ; la gangrène commença à se manifester. Le Comte de *Stairs* Ambassadeur d'Angleterre paria , selon le génie de sa nation , que le Roi ne passerait pas le mois de Septembre. Le Duc d'Orléans , qui au voyage de Marli avait été absolument seul , eut alors toute la Cour auprès de sa personne. Un Empirique , dans les derniers jours de la maladie du Roi , lui donna un élixir qui ranima ses forces. Il mangea , & l'Empirique assura qu'il guérirait. La foule , qui entourait le Duc d'Orléans , diminua dans
le

le moment. „ Si le Roi mange une seconde fois, dit le Duc d'Orléans, “ nous n'aurons plus „ personne. „ Mais la maladie était mortelle. Les mesures étaient prises, pour donner la Régence absolue au Duc d'Orléans. Le Roi ne la lui avait laissée que très limitée par son testament déposé au Parlement ; ou plutôt il ne l'avait établi que Chef d'un Conseil de Régence, dans lequel il n'aurait eu que la voix prépondérante. Cependant il lui dit : *Je vous ai conservé tous les droits que vous donne votre naissance.* * C'est qu'il ne croyait pas qu'il y eût de loi fondamentale qui donnât dans une Minorité un pouvoir sans bornes à l'héritier présomptif du Royaume. Cette autorité suprême, dont on peut abuser, est dangereuse ; mais l'autorité partagée l'est encor davantage. Il crut qu'ayant été si bien obéi pendant sa vie, il le serait après sa mort, & ne se souvenait pas qu'on avait cassé le testament de son père.

D'ailleurs personne n'ignore avec quelle grandeur d'ame il vit approcher la mort, disant à Madame de Maintenon : *J'avais cru qu'il était plus difficile de mourir ;* disant à ses domestiques : *Pourquoi pleurez-vous ? m'avez-vous cru immor-*

P 2

tel?

* Les Mémoires de Mad. de Maintenon Tom. V. pag. 194. disent que Louis XIV. voulut faire le Duc du Maine Lieutenant Général du Royaume. Il faut avoir des garants authentiques pour avancer une chose aussi extraordinaire & aussi importante. Le Duc du Maine eût été au-dessus du Duc d'Orléans : c'eût été tout bouleverser : aussi le fait est-il faux.

tel? donnant tranquillement ses ordres sur beaucoup de choses, & même sur sa pompe funèbre. Quiconque a beaucoup de témoins de sa mort, meurt toujours avec courage. *Louis XIII.* dans sa dernière maladie, avait mis en musique le *De Profundis*, qu'on devait chanter pour lui. Le courage d'esprit avec lequel *Louis XIV.* vit sa fin, fut dépouillé de cette ostentation répandue sur toute sa vie. Ce courage alla jusqu'à avouer ses fautes. Son successeur a toujours conservé écrites au chevet de son lit, les paroles remarquables que ce Monarque lui dit, en le tenant sur son lit entre ses bras : ces paroles ne sont point telles, qu'elles sont rapportées dans toutes les histoires. Les voici fidèlement copiées :

„ Vous allez être bientôt Roi d'un grand
 „ Royaume. Ce que je vous recommande plus
 „ fortement, est de n'oublier jamais les obligations que vous avez à DIEU. Souvenez
 „ vous que vous lui devez tout ce que vous
 „ êtes. Tâchez de conserver la paix avec vos
 „ voisins. J'ai trop aimé la guerre : ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les
 „ trop grandes dépenses que j'ai faites. Prenez
 „ conseil en toutes choses, & cherchez à connaître le meilleur pour le suivre toujours.
 „ Soulagez vos Peuples le plutôt que vous le
 „ pourrez, & faites ce que j'ai eu le malheur
 „ de ne pouvoir faire moi-même &c.

Ce discours est très éloigné de la petitesse d'esprit qu'on lui impute dans quelques Mémoires. On lui a reproché d'avoir porté sur lui des Reliques les dernières années de sa vie. Ses
 senti-

sentiments étaient grands : mais son Confesseur qui ne l'était pas, l'avait assujetti à ces pratiques peu convenables, & aujourd'hui déusitées, pour l'assujettir plus pleinement à ses insinuations.

Quoique la vie & la mort de *Louis XIV.* eussent été glorieuses, il ne fut pas aussi regretté qu'il le méritait. L'amour de la nouveauté, l'approche d'un tems de minorité, où chacun se figurait une fortune, la querelle de la *Constitution* qui aigrissait les esprits ; tout fit recevoir la nouvelle de sa mort avec un sentiment qui allait plus loin que l'indifférence. Nous avons vu ce même peuple, qui en 1686. avait demandé au Ciel avec larmes la guérison de son Roi malade, suivre son convoi funèbre avec des démonstrations bien différentes. On prétend que la Reine sa mère lui avait dit un jour dans sa grande jeunesse : *Mon fils, ressemblez à votre grand-père, & non pas à votre père.* Le Roi en ayant demandé la raison : *C'est*, dit-elle, *qu'à la mort de Henri IV. on pleurait, & qu'on a ri à celle de Louis XIII.*

Quoiqu'on lui ait reproché quelques petites dans son zèle contre le Jansenisme, trop de hauteur avec les étrangers dans ses succès, de la faiblesse pour plusieurs femmes, de trop grandes sévérités dans des choses personnelles, des guerres légèrement entreprises, l'embrasement du Palatinat, les persécutions contre les Reformés ; cependant ses grandes qualités & ses actions mises enfin dans la balance l'ont emporté sur ses fautes. Le tems qui meurt les

opinions des hommes a mis le sceau à sa réputation ; & malgré tout ce qu'on a écrit contre lui, on ne prononcera point son nom sans respect, & sans concevoir à ce nom l'idée d'un siècle éternellement mémorable. Si l'on considère ce Prince dans sa vie privée, on le voit à la vérité trop plein de sa grandeur, mais affable, ne donnant point à sa mère de part au Gouvernement, mais remplissant avec elle tous les devoirs d'un fils, & observant avec son épouse tous les dehors de la bienséance ; bon Père, bon Maître, toujours décent en public, laborieux dans le cabinet, exact dans les affaires, pensant juste, parlant bien, & aimable avec dignité.

J'ai déjà remarqué * ailleurs, qu'il ne prononça jamais les paroles qu'on lui fait dire, lorsque le premier Gentilhomme de la Chambre & le grand Maître de la Garderobe se disputaient l'honneur de le servir : *Qu'importe lequel de mes valets me serve ?* Un discours si grossier ne pouvait partir d'un homme aussi poli & aussi attentif qu'il l'était, & ne s'accordait guère avec ce qu'il lui dit un jour en effet au sujet de ses dettes : *Que ne parlez-vous à vos amis ?* mot bien différent, qui par lui-même valait beaucoup, & qui fut accompagné d'un don de cinquante-mille écus.

Il n'est pas même vrai, qu'il ait écrit au Duc de

* Tout cela est tiré des Anecdotes imprimées parmi les Mélanges du même Auteur, & fondues dans cette Histoire.

de la *Rochefoucault* : „ Je vous fais mon com-
„ pliment comme vôtre ami, sur la Charge de
„ grand-Maitre de la Garderobe, que je vous
„ donne comme votre Roi. “ Les Historiens lui
font honneur de cette lettre. C'est ne pas sen-
tir combien il est peu délicat, combien même
il est dur de dire à celui dont on est le Maître,
qu'on est son Maître. Cela serait à sa place, si
on écrivait à un sujet qui aurait été rebelle :
c'est ce que *Henri IV.* aurait pu dire au Duc
de *Mayenne* avant l'entière réconciliation. Le
Secrétaire du Cabinet *Rose* écrivit cette lettre ;
& le Roi avait trop de bon goût pour l'envoyer.
C'est ce bon goût qui lui fit supprimer les in-
scriptions fastueuses, dont *Charpentier* de l'Aca-
démie Française avait chargé les tableaux de *le*
Brun dans la galerie de Versailles ; *l'incroyable*
passage du Rhin ; *la merveilleuse prise de Valenciennes*, &c. Le Roi sentit que la prise de Valenciennes, le passage du Rhin, disaient davantage. *Charpentier* avait eu raison d'orner d'inscriptions en notre langue les monumens de notre patrie ; la flatterie seule avait nui à l'exécution.

On a recueilli quelques réponses, quelques mots de ce Prince, qui se réduisent à très peu de chose. On prétend, que quand il résolut d'abolir en France le Calvinisme, il dit : „ Mon
„ grand-père aimait les Huguenots, & ne les
„ craignait pas ; mon père ne les aimait point,
„ & les craignait ; moi je ne les aime, ni ne les
„ crains.

Ayant donné en 1658. la place de Premier
Président du Parlement de Paris à Mr. de *La-*

moignon alors Maître des Requêtes, il lui dit : „ Si j'avais connu un plus homme de bien & „ un plus digne fujet, je l'aurais choisi. “ Il usa à peu près des mêmes termes avec le Cardinal de *Noailles*, lorsqu'il lui donna l'Archevêché de Paris. Ce qui fait le mérite de ces paroles, c'est qu'elles étaient vraies, & qu'elles inspiraient la vertu.

On prétend qu'un Prédicateur indiscret le désigna un jour à Versailles : témérité qui n'est pas permise envers un particulier, encor moins envers un Roi. On assure que *Louis XIV.* se contenta de lui dire : *Mon Père, j'aime bien à prendre ma part d'un sermon, mais je n'aime pas qu'on me la fasse.* Que ce mot ait été dit ou non, il peut servir de leçon.

Il s'exprimait toujours noblement & avec précision, s'étudiant en public à parler comme à agir en Souverain. Lorsque le Duc d'Anjou partit pour aller régner en Espagne, il lui dit, pour marquer l'union qui allait désormais joindre les deux Nations : *Il n'y a plus de Pyrénées.*

Rien ne peut assurément faire mieux connaître son caractère que le Mémoire suivant qu'on a tout entier écrit de sa main. *

„ Les Rois sont souvent obligés à faire des „ choses contre leur inclination, & qui blessent „ leur bon naturel. Ils doivent aimer à faire „ plaisir, & il faut qu'ils châtient souvent & „ per-

* Il est déposé à la Bibliothèque du Roi depuis quelques années.

„ perdent des gens à qui naturellement ils veu-
 „ lent du bien. L'intérêt de l'Etat doit mar-
 „ cher le premier. On doit forcer son inclina-
 „ tion, & ne pas se mettre en état de se repro-
 „ cher, dans quelque chose d'importance, qu'on
 „ pouvait faire mieux. Mais quelques intérêts
 „ particuliers m'en ont empêché, & ont déter-
 „ miné les vûes que je devois avoir pour la
 „ grandeur, le bien & la puissance de l'Etat.
 „ Souvent il y a des endroits qui sont peinc ;
 „ il y en a de délicats qu'il est difficile à démê-
 „ ler. On a des idées confuses. Tant que cela
 „ est, on peut demeurer sans se déterminer ;
 „ mais dès que l'on se fixe l'esprit à quelque
 „ chose, & qu'on croit voir le meilleur parti,
 „ il le faut prendre. C'est ce qui m'a fait réussir
 „ souvent dans ce que j'ai entrepris. Les fautes
 „ que j'ai faites, & qui m'ont donné des peines
 „ infinies, ont été par complaisance, & pour
 „ me laisser aller trop nonchalamment aux avis
 „ des autres. Rien n'est si dangereux que la fai-
 „ blese de quelque nature qu'elle soit. Pour
 „ commander aux autres il faut s'élever au des-
 „ sus d'eux ; & après avoir entendu ce qui vient
 „ de tous les endroits, on se doit déterminer
 „ par le jugement qu'on doit faire sans préoc-
 „ cupation, & pensant toujours à ne rien or-
 „ donner ni exécuter qui soit indigne de soi, du
 „ caractère qu'on porte, ni de la grandeur de
 „ l'Etat. Les Princes qui ont de bonnes inten-
 „ tions & quelque connaissance de leurs affaires,
 „ soit par expérience, soit par étude, & une
 „ grande application à se rendre capables, trou-
 „ vent

„vent tant de différentes choses par lesquelles
 „ils se peuvent faire connaître, qu'ils doivent
 „avoir un soin particulier & une application u-
 „niverselle à tout. Il faut se garder contre soi-
 „même, prendre garde à son inclination, &
 „être toujours en garde contre son naturel. Le
 „métier de Roi est grand, noble & flatteur,
 „quand on se sent digne de bien s'acquitter de
 „toutes les choses auxquelles il engage; mais
 „il n'est pas exempt de peines, de fatigues, d'in-
 „quiétude. L'incertitude désespère quelquefois;
 „& quand on a passé un tems raisonnable à
 „examiner une affaire, il faut se déterminer &
 „prendre le parti qu'on croit le meilleur. *

„Quand on a l'Etat en vuë, on travaille
 „pour soi; le bien de l'un fait la gloire de l'au-
 „tre. Quand le premier est heureux, élevé &
 „puissant, celui qui en est cause en est glorieux,
 „& par conséquent doit plus goûter que ses
 „sujets, par rapport à lui & à eux, tout ce
 „qu'il y a de plus agréable dans la vie. Quand
 „on

* L'Abbé *Castel de St. Pierre*, connu par plusieurs ouvrages singuliers, dans lesquels on trouve beaucoup de vuës Philosophiques, & très peu de pratiques, a laissé des *Annales politiques* depuis 1658. jusqu'à 1739. qui sont probablement sous presse. Il condamne sévèrement, en plusieurs endroits, l'administration de *Louis XIV.* Il ne veut pas surtout qu'on l'appelle *Louis le Grand*. Si *grand* signifie *parfait*, il est sûr que ce titre ne lui convient pas : mais par ces Mémoires écrits de la main de ce Monarque, il paraît qu'il avait d'aussi bons principes de Gouvernement, pour le moins, que l'Abbé de *St. Pierre*.

„ on s'est mépris, il faut réparer sa faute le
 „ plutôt qu'il est possible, & que nulle considé-
 „ ration n'en empêche, pas même la bonté.

„ En 1671. un homme mourut qui avait la
 „ Charge de Secrétaire d'Etat, ayant le départe-
 „ ment des étrangers. Il était homme capa-
 „ ble, mais non pas sans défauts. Il ne laissait
 „ pas de bien remplir ce poste, qui est très im-
 „ portant.

„ Je fus quelque tems à penser à qui je ferais
 „ avoir cette Charge; & après avoir bien exa-
 „ miné, je trouvai qu'un homme qui avait long-
 „ tems servi dans des Ambassades, était celui
 „ qui la remplirait le mieux. *

„ Je lui fis mander de venir. Mon choix fut
 „ approuvé de tout le monde, ce qui n'arrive
 „ pas toujours. Je le mis en possession de cette
 „ Charge à son retour. Je ne le connaissais que
 „ de réputation & par les commissions dont je
 „ l'avais chargé, & qu'il avait bien exécutées;
 „ mais l'Emploi que je lui ai donné s'est trouvé
 „ trop grand & trop étendu pour lui. Je n'ai
 „ pas profité de tous les avantages que je pou-
 „ vais avoir, & tout cela par complaisance &
 „ bonté. Enfin il a fallu que je lui ordonne de
 „ se retirer, parce que tout ce qui passait par
 „ lui, perdait de la grandeur & de la force qu'on
 „ doit avoir en exécutant les ordres d'un Roi
 „ de France. Si j'avais pris le parti de l'éloigner
 „ plutôt, j'aurais évité les inconvéniens qui me
 „ sont arrivés, & je ne me reprocherais pas que
 „ ma

* *Mr. de Pomponne.*

„ma complaisance pour lui a pû nuire à l'Etat.
 „J'ai fait ce détail pour faire voir un exemple
 „de ce que j'ai dit ci-devant. “

Ce monument si précieux, & jusqu'à présent inconnu, dépose à la postérité en faveur de la droiture & de la magnanimité de son ame. On peut même dire qu'il se juge trop sévèrement, qu'il n'avait nul reproche à se faire sur Mr. *de Pomponne*, puisque les services de ce Ministre & sa réputation avaient déterminé le choix du Prince confirmé par l'approbation universelle; & s'il se condamne sur le choix de Mr. *de Pomponne*, qui eut au moins le bonheur de servir dans les tems les plus glorieux, que ne devait-il pas se dire sur Mr. *de Chamillard*, dont le Ministère fut si infortuné & condamné si universellement?

Il avait écrit plusieurs Mémoires dans ce goût, soit pour se rendre compte à lui-même, soit pour l'instruction du Dauphin Duc de Bourgogne. Ces réflexions vinrent après les événemens. Il eût approché davantage de la perfection où il avait le mérite d'aspirer, s'il eût pû se former une Philosophie supérieure à la politique ordinaire & aux préjugés, Philosophie que dans le cours de tant de siècles on voit pratiquée par si peu de Souverains, & qu'il est bien pardonnable aux Rois de ne pas connaître, puisque tant d'hommes privés l'ignorent.

Voici une partie des instructions qu'il donna à son petit-fils *Philippe V.* partant pour l'Espagne. Il les écrivit à la hâte, avec une négligence qui découvre bien mieux l'ame, qu'un discours étu-

étudié. On y voit le Père & le Roi :

» Aimez les Espagnols & tous vos sujets attachés à vos Couronnes & à votre personne.
» Ne préférez pas ceux qui vous flatteront le plus ; estimez ceux qui pour le bien hazarderont de vous déplaire. Ce sont là vos véritables amis.

» Faites le bonheur de vos sujets ; & dans cette vue n'ayez de guerre que lorsque vous y serez forcé , & que vous en aurez bien considéré & bien pesé les raisons dans votre Conseil.

» Essayez de remettre vos finances ; veillez aux Indes & à vos flottes ; pensez au Commerce ; vivez dans une grande union avec la France ; rien n'étant si bon pour nos deux Puissances , que cette union à laquelle rien ne pourra résister. *

» Si vous êtes contraint de faire la guerre , mettez vous à la tête de vos armées.

» Songez à rétablir vos troupes partout , & commencez par celles de Flandre.

» Ne quittez jamais vos affaires pour votre plaisir ; mais faites vous une sorte de règle qui vous donne des tems de liberté & de divertissement.

» Il n'y en a guères de plus innocens que la chasse & le goût de quelque maison de campagne , pourvu que vous n'y fassiez pas trop de dépense.

» Donnez une grande attention aux affaires
» res

* On voit qu'il se trompa dans cette conjecture.

» res quand on vous en parle ; écoutez beau-
» coup dans le commencement sans rien dé-
» cider.

» Quand vous aurez plus de connaissance ,
» souvenez vous que c'est à vous à décider ;
» mais quelque expérience que vous ayez , écou-
» tez toujours tous les avis & tous les raison-
» nemens de votre Conseil, avant que de fai-
» re cette décision.

» Faites tout ce qui vous sera possible pour
» bien connaître les gens les plus importants ,
» afin de vous en servir à propos.

» Tâchez que vos Vicerois & Gouverneurs
» soient toujours Espagnols.

» Traitez bien tout le monde ; ne dites ja-
» mais rien de fâcheux à personne ; mais dis-
» tinguez les gens de qualité & de mérite.

» Témoinnez de la reconnaissance pour le
» feu Roi, & pour tous ceux qui ont été d'a-
» vis de vous choisir pour lui succéder.

» Ayez une grande confiance au Cardinal
» *Porto-Carrero*, & lui marquez le gré que
» vous lui savez de la conduite qu'il a tenue.

» Je crois que vous devez faire quelque cho-
» se de considérable pour l'Ambassadeur qui a
» été assez heureux pour vous demander &
» pour vous saluer le premier en qualité de
» sujet.

» N'oubliez par *Bedmar*, qui a du mérite,
» & qui est capable de vous servir.

» Ayez une entière créance au Duc d'*Harcourt* ;
» il est habile homme , & honnête homme , &

» ne

» ne vous donnera des conseils que par rapport
» à vous.

» Tenez tous les Français dans l'ordre.

» Traitez bien vos domestiques, mais ne leur
» donnez pas trop de familiarité, & encor
» moins de créance. Servez vous d'eux tant
» qu'ils feront sages: renvoyez-les à la moin-
» dre faute qu'ils feront, & ne les soutenez ja-
» mais contre les Espagnols.

» N'ayez de commerce avec la Reine Dou-
» airière que celui dont vous ne pouvez vous
» dispenser. Faites enforte qu'elle quitte Ma-
» drid, & qu'elle ne sorte pas d'Espagne. En
» quelque lieu qu'elle soit, observez sa condui-
» te, & empêchez qu'elle ne se mêle d'aucune
» affaire. Ayez pour suspects ceux qui auront
» trop de commerce avec elle.

» Aimez toujours vos parents. Souvenez vous
» de la peine qu'ils ont eu à vous quitter. Con-
» servez un grand commerce avec eux dans
» les grandes choses & dans les petites. Deman-
» dez nous ce que vous auriez besoin ou envie
» d'avoir qui ne se trouve pas chez vous; nous
» en userons de même avec vous.

» N'oubliez jamais que vous êtes Français;
» & ce qui peut vous arriver. Quand vous
» aurez assuré la succession d'Espagne par des
» enfans, visitez vos Royaumes, allez à Naples
» & en Sicile, passez à Milan & venez en Flan-
» dre. * Ce fera une occasion de nous revoir :
» en

* Cela seul peut servir à confondre tant d'Historiens
qui sur la foi des Mémoires infidèles écrits en Hollan-
de,

» en attendant visitez la Catalogne, l'Arragon,
 » & autres lieux. Voyez ce qu'il y aura à faire
 » pour Centa.

» Jetez quelque argent au peuple quand
 » vous serez en Espagne, & surtout en entrant
 » à Madrid.

» Ne paraissez pas choqué des figures extra-
 » ordinaires que vous trouverez. Ne vous en
 » moquez point. Chaque pays a ses manières
 » particulières, & vous serez bientôt accoutu-
 » mé à ce qui vous paraîtra d'abord le plus
 » surprenant.

» Evitez autant que vous pourrez de faire des
 » grâces à ceux qui donnent de l'argent pour
 » les obtenir. Donnez à propos & libéralement,
 » & ne recevez guères de présens à moins que
 » ce soit des bagatelles. Si quelquefois vous ne
 » pouvez éviter d'en recevoir, faites-en, à ceux
 » qui vous en auront donné, de plus considé-
 » rables, après avoir laissé passer quelques jours.

» Ayez une cassette pour mettre ce que vous
 » aurez de particulier, dont vous aurez seul
 » la clef.

» Je finis par un des plus importants avis
 » que je puisse vous donner. Ne vous laissez
 » pas gouverner. Soyez le Maître; n'ayez ja-
 » mais de Favori ni de premier Ministre. Econ-
 » tez, consultez votre Conseil, mais décidez.
 » DIEU qui vous a fait Roi, vous donnera les

» Ju-
 » de, ont rapporté un prétendu Traité (signé par Philippe
 » V. avant son départ) par lequel Traité ce Prince céda
 » à son grand-père la Flandre & le Milanais.

» lumières qui vous sont nécessaires, tant que
 » vous aurez de bonnes intentions. « *

Louis XIV. avait dans l'esprit plus de justesse & de dignité, que de faillies; & d'ailleurs on n'exige pas qu'un Roi dise des choses mémorables, mais qu'il en fasse. Ce qui est nécessaire à tout homme en place, c'est de ne laisser sortir personne mécontent de sa présence, & de se rendre agréable à tous ceux qui l'approchent. On ne peut faire du bien à tout moment; mais on peut toujours dire des choses qui plaisent. Il s'en était fait une heureuse habitude. C'était entre lui & sa Cour un commerce continu, de tout ce que la Majesté peut avoir de grâces sans jamais se dégrader, & de tout ce que l'empressement de servir & de plaire peut avoir de finesse, sans l'air de la bassesse. Il était, surtout avec les femmes, d'une attention & d'une politesse qui augmentait encor celle de ses Courtisans; & il ne perdit jamais l'occasion de dire aux hommes de ces

H. G. Tom. VI.

Q cho-

* Le Roi d'Espagne profita de ces conseils: c'était un Prince vertueux.

L'Auteur des *Mémoires de Maintenon* Tom. V. p. 100: & suiv. l'accuse d'avoir fait un *souper scandaleux avec la Princesse des Ursins le lendemain de la mort de sa première femme*, & d'avoir voulu épouser cette Dame, qu'il charge d'opprobres. Remarquez que la *Princesse des Ursins*, Dame d'honneur de la *Reine*, avait alors plus de soixante ans. Ces contes populaires, qui ne méritent que l'oubli, deviennent des calomnies punissables quand on les imprime, & qu'on veut flétrir les noms les plus respectés sans apporter la plus légère preuve.

choses, qui flattent l'amour propre en excitant l'émulation, & qui laissent un long souvenir.

Un jour Madame la Duchesse de Bourgogne encor fort jeune, voyant à souper un Officier qui était très laid, plaisanta beaucoup & très haut sur sa laideur ; „ Je le trouve, Madame, dit le Roi encor plus haut, „ un des plus beaux „ hommes de mon Royaume ; car c'est un des „ plus braves.

Un Officier - Général, homme un peu brusque, & qui n'avait pas adouci son caractère dans la Cour même de *Louis XIV.* avait perdu un bras dans une action, & se plaignait au Roi, qui l'avait pourtant récompensé, autant qu'on le peut faire pour un bras cassé : „ Je „ voudrais avoir perdu aussi l'autre, dit-il, & „ ne plus servir Votre Majesté : „ *J'en serais bien fâché pour vous & pour moi*, lui répondit le Roi : & ce discours fut suivi d'une grace qu'il lui accorda. Il était si éloigné de dire des choses désagréables, qui sont des traits mortels dans la bouche d'un Prince, qu'il ne se permettait pas même les plus innocentes & les plus douces railleries : tandis que des particuliers en font tous les jours de si cruelles & de si funestes.

Il se plaisait & se connaissait à ces choses ingénieuses, aux impromptus, aux chansons agréables ; & quelquefois même il faisait sur le champ de petites parodies sur les airs qui étaient en vogue, comme celle-ci :

Chez mon cadet de frère,

Le Chancelier Serrant.

N'est

N'est pas trop nécessaire ;

Et le sage Boifranc

Est celui qui sait plaire.

& cette autre, qu'il fit en congédiant un jour le Conseil :

Le Conseil à ses yeux a beau se présenter ;

Si-tôt qu'il voit sa chienne, il quitte tout pour elle :

Rien ne peut l'arrêter,

Quand la chasse l'appelle.

Ces bagatelles servent au moins à faire voir, que les agrémens de l'esprit faisaient un des plaisirs de sa Cour, qu'il entraînait dans ces plaisirs ; & qu'il savait dans le particulier vivre en homme, aussi-bien que représenter en Monarque sur le Théâtre du Monde.

Sa lettre à l'Archévêque de Rheims au sujet du Marquis de *Barbésieux*, quoiqu'écrite d'un stile extrêmement négligé, fait plus d'honneur à son caractère, que les pensées les plus ingénieuses n'en auraient fait à son esprit. Il avait donné à ce jeune homme la place de Secrétaire d'Etat de la guerre, qu'avait eu le Marquis de *Louvois* son père. Bientôt mécontent de la conduite de son nouveau Secrétaire d'Etat, il veut le corriger sans le trop mortifier. Dans cette vue il s'adresse à son oncle l'Archévêque de Rheims ; il le prie d'avertir son neveu. C'est un Maître instruit de tout, c'est un Père qui parle.

Q 2

„ Je

„ Je fai, dit-il, ce que je dois à la mémoire
„ de Monsieur de *Louvois*; mais si votre neveu
„ ne change de conduite, je serai forcé de pren-
„ dre un parti. J'en serai fâché; mais il en
„ faudra prendre un. Il a des talens; mais il
„ n'en fait pas un bon usage. Il donne trop
„ souvent à souper aux Princes, au lieu de tra-
„ vailler; il néglige les affaires pour ses plaisirs;
„ il fait attendre trop longtems les Officiers
„ dans son antichambre; il leur parle avec hau-
„ teur, & quelquefois avec dureté.

Voilà ce que ma mémoire me fournit de cet-
te lettre, que j'ai vuë autrefois en original.
Elle fait bien voir, que *Louis XIV.* n'était pas
gouverné par ses Ministres comme on l'a cru,
& qu'il savait gouverner ses Ministres.

Il aimait les louanges; & il est à souhaiter
qu'un Roi les aime, parce qu'alors il s'efforce
de les mériter. Mais *Louis XIV.* ne les rece-
vait pas toujours, quand elles étaient trop for-
tes. Lorsque notre Académie, qui lui rendait
toujours compte des sujets qu'elle proposait pour
ses prix, lui fit voir celui-ci : *Quelle est, de
toutes les vertus du Roi, celle qui mérite la pré-
férence?* Le Roi rougit, & ne voulut pas qu'un
tel sujet fût traité. Il souffrit les prologues de
Quinault; mais c'était dans les plus beaux jours
de sa gloire, dans le tems où l'ivresse de la
nation excusait la sienne. *Virgile* & *Horace*
par reconnaissance, & *Ovide* par une indigne
faiblesse, prodiguèrent à *Auguste* des éloges
plus forts, &, si on songe aux proscriptions;
bien moins mérités.

Si *Corneille* avait dit dans la chambre du Cardinal de *Richelieu* à quelqu'un des Courtisans : Dites à Mr. le Cardinal que je me connais mieux en vers que lui, jamais ce Ministre ne lui eût pardonné ; c'est pourtant ce que *Despréaux* dit tout haut du Roi dans une dispute qui s'éleva sur quelques vers que le Roi trouvait bons, & que *Despréaux* condamnait. Il a raison, dit le Roi, il s'y connaît mieux que moi.

Le Duc de *Vendôme* avait auprès de lui *Villiers*, un de ces hommes de plaisir qui se font un mérite d'une liberté Cynique. Il le logeait à Versailles dans son appartement. On l'appelait communément *Villiers Vendôme*. Cet homme condamnait hautement tous les goûts de *Louis XIV.* en Musique, en Peinture, en Architecture, en Jardins. Le Roi plantait-il un bosquet, meublait-il un appartement, construisait-il une fontaine, *Villiers* trouvait tout mal entendu, & s'exprimait en termes peu mesurés. Il est étrange, disait le Roi, que *Villiers* ait choisi ma maison pour venir s'y moquer de tout ce que je fais. L'ayant rencontré un jour dans les jardins, Eh bien, lui dit-il en lui montrant un de ses nouveaux ouvrages, cela n'a donc pas le bonheur de vous plaire ? Non, répondit *Villiers*. Cependant, reprit le Roi, il y a bien des gens qui n'en sont pas si mécontents. Cela peut être, répartit *Villiers*, chacun a son avis. Le Roi en riant répondit : On ne peut pas plaire à tout le monde.

Un jour *Louis XIV.* jouant au Tric-trac, il y

eut un coup douteux. On disputait, les Courtisans demeuraient dans le silence. Le Comte de Grammont arrive. Jugez nous, lui dit le Roi. Sire, c'est vous qui avez tort, dit le Comte. Eh comment pouvez-vous me donner le tort avant de savoir ce dont il s'agit? Eh! Sire, ne voyez-vous pas que pour peu que la chose eût été seulement douteuse, tous ces Messieurs vous auraient donné gain de cause.

Le Duc d'Antin se distingua dans ce siècle par un art singulier, non pas de dire des choses flatteuses, mais d'en faire. Le Roi va coucher à Petit-bourg; il y critique une grande allée d'arbres, qui cachait la vue de la rivière. Le Duc d'Antin la fait abatre pendant la nuit. Le Roi, à son réveil, est étonné de ne plus voir ces arbres qu'il avait condamnés. *C'est parce que Votre Majesté les a condamnés, qu'elle ne les voit plus*, répond le Duc.

Nous avons aussi rapporté ailleurs, que le même homme ayant remarqué, qu'un bois assez grand au bout du canal de Fontainebleau déplaisait au Roi, il prit le moment d'une promenade, & tout étant préparé, il se fit donner un ordre de couper ce bois, & on le vit dans l'instant abattu tout entier. Ces traits font d'un Courtisan ingénieux, & non pas d'un flatteur.

On a accusé Louis XIV. d'un orgueil insupportable, parce que la base de sa statue, à la Place des Victoires, est entourée d'esclaves enchaînés. Mais ce n'est point lui qui fit ériger cette statue, ni celle qu'on voit à la Place de Vendôme. Celle de la Place des Victoires est le monu-

monument de la grandeur d'ame & de la reconnaissance du premier Maréchal de la *Feuillade* pour son Maître. Il y dépensa cinq-cent-mille livres, qui font près d'un million aujourd'hui ; & la ville en ajouta autant pour rendre la Place régulière. Il paraît qu'on a eu également tort d'imputer à *Louis XIV.* le faste de cette statue, & de ne voir que de la vanité & de la flatterie dans la magnanimité du Maréchal.

On ne parlait que de ces quatre esclaves ; mais ils figurent des vices domtés, encor plus que des Nations vaincues : le duel aboli, l'hérésie détruite ; les Inscriptions le témoignent assez. Elles célèbrent aussi la jonction des Mers, la paix de Nimégue ; elles ne parlent que de bienfaits ; & aucun de ces esclaves n'a rien qui caractérise les Peuples vaincus par *Louis XIV.* D'ailleurs c'est un ancien usage des Sculpteurs, de mettre des esclaves aux pieds des statues des Rois. Il vaudrait mieux y représenter des citoyens libres & heureux. Mais enfin, on voit des esclaves aux pieds du clément *Henri IV.* & de *Louis XIII.* à Paris ; on en voit à Livourne sous la statue de *Ferdinand de Médicis*, qui n'enchaina assurément aucune nation ; on en voit à Berlin sous la statue d'un Electeur, qui repoussa les Suédois, mais qui ne fit point de conquêtes.

Les voisins de la France, & les Français eux-mêmes, ont rendu très injustement *Louis XIV.* responsable de cet usage. L'Inscription, *Viro immortalis, A l'homme immortel*, a été traitée d'idolâtrie ; comme si ce mot signifiait autre

chose, que l'immortalité de sa gloire. L'inscription de *Viviani*, à la maison de Florence, qui est *Aedes à Deo data, Maison donnée par un Dieu*, n'est pas sans doute, mais elle n'est pas non plus idolâtre : elle n'est pourtant qu'une allusion au surnom de *Dieu donné*, & au vers de *Virgile*, *Deus nobis hæc omnia fecit.*

A l'égard de la statue de la Place Vendôme, c'est la ville qui l'a érigée. Les Inscriptions Latines qui remplissent les quatre faces de la baze, sont des flatteries plus grossières, que celles de la Place des Victoires. On y lit que *Louis XIV.* ne prit jamais les armes que malgré lui. Il démentit bien solennellement cette adulation au lit de la mort, par des paroles dont on se souviendra plus longtems que de ces Inscriptions ignorées de lui, & qui ne sont que l'ouvrage de la bassesse de quelques gens de Lettres.

Le Roi avait destiné les batimens de cette Place pour sa Bibliothèque publique. La place était plus vaste ; elle avait d'abord trois faces, qui étaient celles d'un Palais immense, dont les murs étaient déjà élevés, lorsque le malheur des tems, en 1701, força la ville de bâtir des maisons de particuliers sur les ruines de ce Palais commencé. Ainsi le Louvre n'a point été fini ; ainsi la fontaine & l'obélisque, que *Colbert* voulait faire élever vis-à-vis le portail de *Perrault*, n'ont paru que dans les desseins ; ainsi le beau portail de *St. Gervais* est demeuré offusqué ; & la plupart des monumens de Paris laissent des regrets.

La Nation désirait, que *Louis XIV.* eût préféré son Louvre & sa capitale au Palais de Versailles,

faillies, que le Duc de Créquy appelait un Favori sans mérite. La postérité admire avec reconnaissance, ce qu'on a fait de grand pour le public; mais la critique se joint à l'admiration, quand on voit ce que *Louis XIV.* a fait de superbe & de defectueux pour sa maison de campagne.

Il résulte de tout ce qu'on vient de rapporter, que *Louis XIV.* aimait en tout la grandeur & la gloire. Un Prince, qui ayant fait d'aussi grandes choses que lui, serait encor simple & modeste, serait le premier des Rois, & *Louis XIV.* le second.

S'il se repentit en mourant, d'avoir entrepris légèrement des guerres, il faut convenir, qu'il ne jugeait pas par les événemens: car de toutes ses guerres, la plus juste & la plus indispensable, celle de 1701., fut la seule malheureuse.

Il eut de son mariage, outre *Monseigneur*, deux fils & trois filles morts dans l'enfance. Ses amours furent plus heureux: il n'y eut que deux de ses enfans naturels qui moururent au berceau; huit autres vécurent, furent légitimés, & cinq eurent postérité. Il eut encor d'une Demoiselle attachée à Madame de Montespan, une fille non reconnue, qu'il maria à un Gentilhomme d'auprès de Versailles, nommé *de la Queré*.

On soupçonna, avec beaucoup de vraisemblance, une Religieuse de l'Abbaïe de Moret, d'être sa fille. Elle était extrêmement bazanée,

& &
solle

& d'ailleurs lui ressemblait. * Le Roi lui donna vingt-mille écus de dot, en la plaçant dans ce Couvent. L'opinion qu'elle avait de sa naissance, lui donnait un orgueil dont ses Supérieures se plaignirent. Madame de *Maintenon*, dans un voyage de Fontainebleau, alla au Couvent de Moret; & voulant inspirer plus de modestie à cette Religieuse, elle fit ce qu'elle put pour lui ôter l'idée qui nourrissait sa fierté. » Madame, lui dit cette personne, » la peine que prend une Dame de votre élévation, de venir ex- » près ici me dire que je ne suis pas fille du » Roi, me persuade que je le suis. « Le Couvent de Moret se souvient encor de cette anecdote.

Tant de détails pourraient rebuter un Philosophe. Mais la curiosité, cette faiblesse si commune aux hommes, cesse presque d'en être une, quand elle a pour objet des tems & des hommes qui attirent les regards de la postérité.

* L'Auteur l'a vuë avec Monsieur de *Caumartin*, l'Intendant des Finances, qui avait le droit d'entrer dans l'intérieur du Couvent.



CHAP. DEUX-CENT-UNIEME.

*Gouvernement intérieur : Commerce : Po-
lice : Loix : Discipline militaire :
Marine , &c.*

ON doit cette justice aux hommes publics qui ont fait du bien à leur siècle, de regarder le point dont ils sont partis, pour mieux voir les changemens qu'ils ont faits dans leur patrie. La postérité leur doit une éternelle reconnaissance des exemples qu'ils ont donnés, lors même qu'ils sont surpassés. Cette juste gloire est leur unique récompense. Il est certain que l'amour de cette gloire anima Louis XIV. lorsque, commençant à gouverner par lui-même, il voulut réformer son Royaume, embellir sa Cour, & perfectionner les Arts.

Non seulement il s'imposa la loi de travailler régulièrement avec chacun de ses Ministres; mais tout homme connu pouvait obtenir de lui une audience particulière, & tout citoyen avait la liberté de lui présenter des requêtes & des projets. Les Placets étaient reçus d'abord par un Maître des Requêtes, qui les rendait apostillés; ils furent dans la suite renvoyés aux bureaux des Ministres. Les projets étaient examinés dans le Conseil, quand ils méritaient de l'être : & leurs auteurs furent admis plus d'une fois

fois à discuter leurs propositions avec les Ministres, en présence du Maître. Ainsi on vit entre le Trône & la Nation une correspondance qui subsista, malgré le pouvoir absolu.

Louis XIV. se forma & s'accoutuma lui-même au travail ; & ce travail était d'autant plus pénible, qu'il était nouveau pour lui, & que la séduction des plaisirs pouvait aisément le distraire. Il écrivit les premières dépêches à ses Ambassadeurs. Les lettres les plus importantes furent souvent depuis minutées de sa main ; & il n'y en eut aucune écrite en son nom, qu'il ne se fit lire.

A peine *Colbert*, après la chute de *Fouquet*, eut-il rétabli l'ordre dans les Finances, que le Roi remit aux Peuples tout ce qui était dû d'impôts, depuis 1647. jusqu'en 1656. & fut tout trois millions de tailles. On abolit pour cinq-cent-mille écus par an de droits onéreux. Ainsi l'Abbé de *Choisy* paraît, ou bien mal instruit, ou bien injuste, quand il dit qu'on ne diminua point la recette. Il est certain, qu'elle fut diminuée par ces remises & augmentée par le bon ordre.

Les soins du Premier Président de *Bellière*, aidés des libéralités de la Duchesse d'*Aiguillon* & de plusieurs citoyens, avaient établi l'Hôpital-général. Le Roi l'augmenta, & en fit élever dans toutes les villes principales du Royaume.

Les grands chemins, jusqu'alors impraticables, ne furent plus négligés ; & peu-à-peu ils devinrent ce qu'ils sont aujourd'hui sous *Louis XV.* l'admiration des étrangers. De quelque côté

côté qu'on sort de Paris, on voyage à présent environ cinquante à soixante lieues, à quelques endroits près, dans des allées fermes, bordées d'arbres. Les chemins construits par les anciens Romains étaient plus durables, mais non pas si spacieux & si beaux.

Le génie de *Colbert* se tourna principalement vers le Commerce, qui était faiblement cultivé; & dont les grands principes n'étaient pas connus. Les Anglais, & encor plus les Hollandais, faisaient par leurs vaisseaux presque tout le Commerce de la France. Les Hollandais surtout chargeaient dans nos ports nos denrées, & les distribuaient dans l'Europe. Le Roi commença, dès 1652, à exempter ses sujets d'une imposition nommée *le droit de fret*, que payaient tous les vaisseaux étrangers; & il donna aux Français toutes les facilités de transporter eux-mêmes leurs marchandises à moins de frais. Alors le Commerce maritime naquit. Le Conseil de Commerce, qui subsiste aujourd'hui, fut établi; & le Roi y présidait tous les quinze jours.

Les Ports de Dunkerque & de Marseille furent déclarés francs; & bientôt cet avantage attira le Commerce du Levant à Marseille, & celui du Nord à Dunkerque.

On forma une Compagnie des Indes Occidentales en 1664, & celle des grandes Indes fut établie la même année. Avant ce tems, il fallait que le luxe de la France fût tributaire de l'industrie Hollandaise. Les partisans de l'ancienne économie, timide, ignorante & resserrée, déclamaient en vain contre un Commerce, dans lequel

lequel on échange sans cesse de l'argent qui ne périrait pas, contre des effets qui se consomment. Ils ne faisaient pas réflexion, que ces marchandises de l'Inde devenues nécessaires auraient été payées plus chèrement à l'étranger. Il est vrai qu'on porte aux Indes Orientales plus d'espèces qu'on n'en retire, & que par là l'Europe s'appauvrit. Mais ces espèces viennent du Pérou & du Mexique; elles font le prix de nos denrées portées à Cadix; & il reste plus de cet argent en France, que les Indes Orientales n'en absorbent.

Le Roi donna plus de six-millions de notre monnaie d'aujourd'hui à la Compagnie. Il invita les personnes riches à s'y intéresser. Les Reines, les Princes & toute la Cour fournirent deux-millions numéraires de ce tems-là. Les Cours supérieures donnèrent douze-cent-mille livres, les Financiers deux-millions, le Corps des Marchands six-cent-cinquante-mille livres. Toute la Nation secondait son Maître.

Cette Compagnie a toujours subsisté. Car encore que les Hollandais eussent pris Pondichéry en 1694. & que le Commerce des Indes languit depuis ce tems, il a repris de nos jours une force nouvelle. Pondichéry est devenu la rivale de Batavia; & cette Compagnie des Indes, fondée avec des peines extrêmes par le grand Colbert, reproduite de nos jours par des secousses singulières, est devenue une des plus grandes ressources du Royaume. Le Roi forma encore une Compagnie du Nord en 1669. : il y mit des fonds comme dans celle des Indes. Il parut
bien

bien alors que le Commerce ne déroge pas , puisqu'il y a les plus grandes Maisons s'intéressaient à ces établissemens , à l'exemple du Monarque.

La Compagnie des Indes Occidentales ne fut pas moins encouragée que les autres : le Roi fournit le dixième de tous les fonds.

Il donna trente francs par tonneau d'exportation , & quarante d'importation. Tous ceux qui firent construire des vaisseaux dans les Ports du Royaume , reçurent cinq livres pour chaque tonneau que leur navire pouvait contenir.

On ne peut encor trop s'étonner , que l'Abbé de Choisy ait censuré ces établissemens , dans ses Mémoires qu'il faut lire avec défiance. * Nous sentons aujourd'hui tout ce que le Ministre Colbert fit pour le bien du Royaume ; mais alors on ne le sentait pas : il travaillait pour des ingrats. On lui fut à Paris beaucoup plus mauvais gré de la suppression de quelques rentes sur l'Hôtel-de-ville acquises à vil prix depuis 1656. & du décri où tombèrent les billets de l'Epargne prodigués sous le précédent Ministère , qu'on

* L'Abbé Castel de St. Pierre s'exprime ainsi page 105. de son Manuscrit intitulé *Annales politiques : Colbert grand travailleur , en négligeant les Compagnies de Commerce maritime , pour avoir plus de soin des sciences curieuses , & des beaux Arts , pris l'ombre pour le corps. Mais Colbert fut si loin de négliger le Commerce maritime , que ce fut lui seul qui l'établit : jamais Ministre ne prit moins l'ombre pour le corps. C'est contredire une vérité reconnue de toute la France , & de l'Europe.*

Cette Note a été écrite au mois d'Août 1756.

qu'on ne fut sensible au bien général qu'il faisait. Il y avait plus de bourgeois que de citoyens. Peu de personnes portaient leurs vûes sur l'avantage public. On fait combien l'intérêt particulier fascine les yeux, rétrécit l'esprit, je ne dis pas seulement l'intérêt d'un commerçant, mais d'une Compagnie, mais d'une ville. La réponse grossière d'un Marchand nommé *Hazon* (qui consulté par ce Ministre, lui dit: *Vous avez trouvé la voiture renversée d'un côté, & vous l'avez renversée de l'autre:*) était encor citée avec complaisance dans ma jeunesse; & cette anecdote se retrouve dans *Moréri*. Il a falu, que l'esprit philosophique introduit fort tard en France, ait réformé les préjugés du peuple, pour qu'on rendit enfin une justice entière à la mémoire de ce grand-homme. Il avait la même exactitude que le Duc de *Sully*, & des vûes beaucoup plus étendues. L'un ne savait que ménager; l'autre savait faire de grands établissemens.

Presque tout fut, ou réparé, ou créé de son tems. La réduction de l'intérêt au denier vingt, des emprunts du Roi & des particuliers, fut la preuve sensible en 1665. d'une abondante circulation. Il voulait enrichir la France & la peupler. Les mariages dans les campagnes furent encouragés, par une exemption de tailles pendant cinq années, pour ceux qui s'établiraient à l'âge de vingt ans; & tout père de famille qui avait dix enfans, était exempt pour toute sa vie, parce qu'il donnait plus à l'Etat par le travail de ses enfans, qu'il n'eût pu donner

ner en payant la taille. Ce règlement aurait dû être à jamais sans atteinte.

Depuis l'an 1663. chaque année de ce Ministère, jusqu'en 1672. fut marquée par l'établissement de quelque Manufacture. Les draps fins, qu'on tirait auparavant d'Angleterre, de Hollande, furent fabriqués dans Abbeville. Le Roi avançait au Manufacturier deux mille livres par chaque métier battant, outre des gratifications considérables. On compta dans l'année 1669. quarante-quatre mille deux-cent métiers en laine dans le Royaume. Les Manufactures de soie perfectionnées produisirent un commerce de plus de cinquante-millions de ce tems-là; & non seulement l'avantage qu'on en tirait était beaucoup au-dessus de l'achat des soies nécessaires, mais la culture des meuniers mit les fabriquans en état de se passer des soies étrangères pour la chaîne des étoffes.

On commença dès 1666. à faire d'aussi belles glaces qu'à Venise, qui en avait toujours fourni toute l'Europe; & bientôt on en fit, dont la grandeur & la beauté n'ont pu jamais être imitées ailleurs. Les tapis de Turquie & de Perse furent surpassés à la Savonnerie. Les tapisseries de Flandre cédèrent à celles des *Gobelins*. Ce vaste enclos des *Gobelins* était rempli alors de plus de huit-cent ouvriers; il y en avait trois-cent qu'on y logeait. Les meilleurs Peintres dirigeaient l'ouvrage, ou sur leurs propres desseins, ou sur ceux des anciens Maîtres d'Italie. Outre les tapisseries, on y fabriqua des ouvrages de rapport, espèce de mosaïque admirable;

H. G. Tom. VI.

R

ble;

ble ; & l'art de la marquetterie fut poussé à sa perfection.

Outre cette belle Manufacture de tapisseries aux *Gobelins*, on en établit une autre à Beauvais. Le premier Manufacturier eut six-cent ouvriers dans cette ville ; & le Roi lui fit présent de soixante-mille livres.

Seize-cent filles furent occupées aux ouvrages de dentelles : on fit venir trente principales ouvrières de Venise, & deux-cent de Flandre ; & on leur donna trente-six-mille livres pour les encourager.

Les fabriques des draps de Sedan, celles des tapisseries d'Aubusson, dégénérées & tombées, furent rétablies. Les riches étoffes où la soie se mêle avec l'or & l'argent, se fabriquèrent à Lyon, à Tours, avec une industrie nouvelle.

On fait que le Ministère acheta en Angleterre le secret de cette machine ingénieuse, avec laquelle on fait les bas dix fois plus promptement qu'à l'aiguille. Le fer-blanc, l'acier, la belle fayence, les cuirs maroquinés qu'on avait toujours fait venir de loin, furent travaillés en France. Mais des Calvinistes, qui avaient le secret du fer-blanc & de l'acier, emportèrent en 1686. ce secret avec eux, & firent partager cet avantage, & beaucoup d'autres, à des Nations étrangères.

Le Roi achetait tous les ans pour environ quatre-cent-mille livres de tous les ouvrages de goût, qu'on fabriquait dans son Royaume, & il en faisait des présents.

Il s'en fallait beaucoup, que la ville de Paris

ris fût ce qu'elle est aujourd'hui. Il n'y avait ni clarté, ni sûreté, ni propreté. Il falut pourvoir à ce nettoyage continu des rues, à cette illumination que cinq-mille fanaux forment toutes les nuits, paver la ville toute entière, y construire deux nouveaux ports, rétablir les anciens, faire veiller une garde continuelle à pied & à cheval pour la sûreté des citoyens. Le Roi se chargea de tout, en affectant des fonds à ces dépenses nécessaires. Il créa en 1667. un Magistrat, uniquement pour veiller à la Police. La plupart des grandes villes de l'Europe ont à peine imité ces exemples longtemps après; mais aucune ne les a égalés. Il n'y a point de ville pavée comme Paris; & Rome même n'est pas éclairée.

Tout commençait à tendre tellement à la perfection, que le second Lieutenant de Police qu'eut Paris, acquit dans cette place une réputation, qui le mit au rang de ceux qui ont fait honneur à ce siècle; aussi était-ce un homme capable de tout. Il fut depuis dans le Ministère; & il eût été bon Général d'armée. La place de Lieutenant de Police était au-dessous de sa naissance & de son mérite; & cependant cette place lui fit un bien plus grand nom, que le Ministère gêné & passager, qu'il obtint sur la fin de sa vie.

On doit observer ici, que Monsieur d'Argenson ne fut pas le seul, à beaucoup près, de l'ancienne Chevalerie, qui eût exercé la Magistrature. La France est presque l'unique pays de l'Europe, où l'ancienne Noblesse ait pris sou-

vent le parti de la robe. Presque tous les autres Etats, par un reste de barbarie Gothique, ignorent encor qu'il y ait de la grandeur dans cette profession.

Le Roi ne cessa de bâtir au Louvre, à St. Germain, à Versailles depuis 1661. Les particuliers, à son exemple, élevèrent dans Paris mille édifices superbes & commodes. Le nombre s'en est accru tellement, que depuis les environs du Palais Royal & ceux de St. Sulpice, il se forma dans Paris deux villes nouvelles, fort supérieures à l'ancienne. Ce fut en ce tems-là, qu'on inventa la commodité magnifique de ces carosses ornés de glaces & suspendus par des ressorts; de sorte qu'un citoyen de Paris se promenait dans cette grande ville avec plus de luxe, que les premiers Triomphateurs Romains n'allaient autrefois au Capitole. Cet usage, qui a commencé dans Paris, fut bientôt reçu dans toute l'Europe; & devenu commun, il n'est plus un luxe.

Louis XIV. avait du goût pour l'Architecture, pour les jardins, pour la sculpture; & ce goût était en tout dans le grand & dans le noble. Dès que le Contrôleur-général Colbert eut en 1664. la direction des bâtimens, qui est proprement le ministère des Arts, * il s'appli-
qua

* L'Abbé de St. Pierre dans ses Annales politiques page 104. de son Manuscrit, dit que ces choses prouvent le nombre des fainçants, leur goût pour la fainçantise, qui suffisoit à entretenir & à nourrir d'autres espèces de fainçants; que c'est présentement ce qu'est la nation Italienne où ces Arts
sont

qua à seconder les projets de son Maître. Il fallut d'abord travailler à achever le Louvre. *François Mansard*, l'un des plus grands Architectes qu'ait eu la France, fut choisi pour construire les vastes édifices qu'on projetait. Il ne voulut pas s'en charger, sans avoir la liberté de refaire ce qui lui paraîtrait défectueux dans l'exécution. Cette défiance de lui-même, qui eût entraîné trop de dépenses, le fit exclure. On appella de Rome le Cavalier *Bernini*, dont le nom était célèbre par la colonnade qui entoure le parvis de Saint-Pierre, par la statue équestre de *Constantin*, par la Fontaine Navonne. Des équipages lui furent fournis pour son voyage. Il fut conduit à Paris, en homme qui venait honorer la France. Il reçut, outre cinq louis par jour pendant huit mois qu'il y resta, un présent de cinquante-mille écus, avec une pension de deux-mille écus, & une de cinq-cent pour son fils. Cette générosité de *Louis XIV.*

R 3 envers

sont portés à une haute perfection ; ils sont gueux ; fainéants, paresseux, vains, poltrons, occupés de niaiseries &c.

Ces réflexions grossières, & écrites grossièrement, n'en sont pas plus justes. Lorsque les Italiens réussirent le plus dans ces Arts, c'était sous les *Médicis*, pendant que Venise était la plus guerrière, & la plus opulente. C'était le tems où l'Italie produisit de grands hommes de guerre, & des Artistes illustres en tout genre : & c'est de même dans les années florissantes de *Louis XIV.* que les Arts ont été le plus perfectionnés. L'Abbé de *St. Pierre* s'est trompé dans beaucoup de choses, & a fait regretter que la raison n'ait pas toujours secondé en lui les bonnes intentions.

envers le *Bernin*, fut encor plus grande que la munificence de *François I.* pour *Raphaël*. Le *Bernin* par reconnaissance fit depuis à Rome la statue équestre du Roi, qu'on voit à Versailles. Mais quand il arriva à Paris avec tant d'appareil, comme le seul homme digne de travailler pour *Louis XIV.* il fut bien surpris de voir le dessein de la façade du Louvre, du côté de St. Germain-l'Auxerrois, qui devint bientôt après dans l'exécution un des plus augustes monumens d'Architecture qui soient au monde. *Claude Perrault* avait donné ce dessein, exécuté par *Louis le Vau* & *d'Orbay*. Il inventa les machines, avec lesquelles on transporta des pierres de cinquante-deux pieds de long, qui forment le fronton de ce majestueux édifice. On va chercher quelquefois bien loin ce qu'on a chez soi. Aucun Palais de Rome n'a une entrée comparable à celle du Louvre, dont on est redevable à ce *Perrault*, que *Boileau* osa vouloir rendre ridicule. Ces vignes si renommées ne sont pas, de l'aveu des voyageurs, supérieures au seul château de *Maisons*, qu'avait bâti *François Mansard* à si peu de frais. *Bernini* fut magnifiquement récompensé & ne mérita pas ces récompenses: il donna seulement des dessein, qui ne furent pas exécutés.

Le Roi, en faisant bâtir ce Louvre dont l'achèvement est tant désiré, en faisant une ville à Versailles près de ce Château qui a coûté tant de millions, en bâtissant Trianon, Marli, & en faisant embellir tant d'autres édifices, fit élever l'Observatoire, commencé en 1666.
dès

dès le tems qu'il établit l'Académie des Sciences. Mais le monument le plus glorieux par son utilité, par sa grandeur & par ses difficultés, fut ce canal de Languedoc, qui joint les deux Mers, & qui tombe dans le Port de *Cette*, construit pour recevoir les eaux. Tout ce travail fut commencé dès 1664; & on le continua sans interruption jusqu'en 1681. La fondation des Invalides & la Chapelle de ce bâtiment la plus belle de Paris, l'établissement de Saint-Cyr le dernier de tant d'ouvrages construits par ce Monarque, suffiraient seuls pour faire bénir sa mémoire. * Quatre-mille soldats & un grand nombre d'Officiers, qui trouvent dans l'un de ces grands asiles une consolation dans leur vieillesse & des secours pour leurs blessures & pour leurs besoins; deux-cent-cinquante filles nobles, qui reçoivent dans l'autre une éducation digne d'elles, sont autant de voix qui célèbrent *Louis XIV.* L'établissement de Saint-Cyr fera surpasser par celui que *Louis XV.* vient de former, pour élever cinq-cent Gentilshommes; mais loin de faire oublier Saint-Cyr, il en fait souvenir. C'est l'art de faire du bien, qui s'est perfectionné.

Louis XIV. voulut en même tems faire des choses plus grandes & d'une utilité plus générale, mais d'une exécution plus difficile; c'était de réformer les Loix. Il y fit travailler le

R 4

Chan-

* L'Abbé de *St. Pierre* critique cet établissement, que presque toutes les Nations ont imité.

Chancelier *Séguier*, les *Lainignon*, les *Talon*, les *Bignon*, & surtout le Conseiller d'Etat *Pusfort*. Il assistait quelquefois à leurs assemblées. L'année 1667. fut à la fois l'époque de ses premières Loix & de ses premières conquêtes. L'Ordonnance civile parut d'abord ; ensuite le Code des Eaux & Forêts ; puis des Statuts pour toutes les Manufactures ; l'Ordonnance criminelle ; le Code du Commerce ; celui de la Marine : tout cela suivit presque d'année en année. Il y eut même une Jurisprudence nouvelle, établie en faveur des Nègres de nos Colonies ; espèce d'hommes, qui n'avait pas encore joui des droits de l'humanité.

Une connaissance approfondie de la Jurisprudence n'est pas le partage d'un Souverain. Mais le Roi était instruit des Loix principales ; il en possédait l'esprit, & savait ou les soutenir ou les mitiger à propos. Il jugeait souvent les causes de ses sujets, non seulement dans le Conseil des Secrétaires d'Etat, mais dans celui qu'on appelle le *Conseil des Parties*. Il y a de lui deux jugemens célèbres, dans lesquels sa voix décida contre lui-même.

Dans le premier en 1680. il s'agissait d'un procès entre lui & des particuliers de Paris qui avaient bâti sur son fonds. Il voulut que les maisons leur demeuraissent, avec le fonds qui lui appartenait, & qu'il leur ceda.

L'autre regardait un Persan nommé *Roupli*, dont les marchandises avaient été saisies par les Commis de ses Fermes en 1687. Il opina que tout lui fût rendu, & y ajouta un présent de trois-

trois-mille écus. *Roupli* porta dans sa patrie son admiration & sa reconnaissance. Lorsque nous avons vu depuis à Paris l'Ambassadeur Persan *Mehemet Rizebeg*, nous l'avons trouvé instruit dès longtems de ce fait par la renommée.

L'abolition des duels fut un des plus grands services rendus à la patrie. Ces combats avaient été autorisés autrefois par les Parlemens même & par l'Eglise ; & quoiqu'ils fussent défendus depuis *Henri IV.* cette funeste coutume subsistait plus que jamais. Le fameux combat des *la Frette*, de quatre contre quatre en 1663. fut ce qui détermina *Louis XIV.* à ne plus pardonner. Son heureuse sévérité corrigea peu à peu notre Nation, & même les Nations voisines, qui se conformèrent à nos sages coutumes, après avoir pris nos mauvaises. Il y a dans l'Europe cent fois moins de duels aujourd'hui que du tems de *Louis XIII.*

Législateur de ses Peuples, il le fut de ses armées. Il est étrange qu'avant lui on ne connaît point les habits uniformes dans les troupes. Ce fut lui, qui la première année de son administration ordonna, que chaque Régiment fût distingué par la couleur des habits ou par différentes marques ; réglemeut adopté bientôt par toutes les Nations. Ce fut lui, * qui institua les Brigadiers ; & qui mit les Corps dont la

* L'Abbé de *St. Pierre* dans ses *Annales* ne parle qu'à de cette institution des Brigadiers, & oublie tout ce que *Louis XIV.* fit pour la discipline militaire.

la maison du Roi est formée, sur le pied où ils sont aujourd'hui. Il fit une Compagnie de Mousquetaires des Gardes du Cardinal *Mazarin*, & fixa à cinq-cent hommes le nombre des deux Compagnies, auxquelles il donna l'habit qu'elles portent encore.

Sous lui plus de Connétable, & après la mort du Duc d'*Epernon*, plus de Colonel-général de l'Infanterie; ils étaient trop maîtres; il voulait l'être, & le devait. Le Maréchal de *Grammont*, simple Mestre-de-camp des Gardes-Françaises sous le Duc d'*Epernon*, & prenant l'ordre de ce Colonel-général, ne le prit plus que du Roi, & fut le premier qui eut le nom de Colonel des Gardes. Il installait lui-même ces Colonels à la tête du Régiment, en leur donnant de sa main un hausse-col doré avec une pique, & ensuite un esponsion quand l'usage des piques fut aboli. Il institua les Grenadiers, d'abord au nombre de quatre par Compagnie dans le Régiment du Roi, qui est de sa création; ensuite il forma une Compagnie de Grenadiers dans chaque Régiment d'Infanterie; il en donna deux aux Gardes-Françaises, qui maintenant en ont trois. Il augmenta beaucoup le Corps des Dragons, & leur donna un Colonel-général. Il ne faut pas oublier l'établissement des haras en 1667. Ils étaient absolument abandonnés auparavant; & ils furent d'une grande ressource, pour remonter la Cavalerie.

L'usage de la bayonnette au bout du fusil est de son institution. Avant lui on s'en servait quelquefois, mais il n'y avait que quelques Com-

Compagnies qui combattissent avec cette arme. Point d'usage uniforme, point d'exercice : tout était abandonné à la volonté du Général. Les piques passaient pour l'arme la plus redoutable. Le premier Régiment qui eut des bayonnettes, & qu'on forma à cet exercice, fut celui des fusiliers, établi en 1671.

La manière dont l'Artillerie est servie aujourd'hui, lui est due toute entière. Il en fonda des écoles à Douai, puis à Metz & à Strasbourg ; & le Régiment d'Artillerie s'est vu enfin rempli d'Officiers, presque tous capables de bien conduire un siège. Tous les magasins du Royaume étaient pourvus, & on y distribuait tous les ans huit-cent milliers de poudre. Il forma un Régiment de Bombardiers, & un de Housfards : avant lui on ne connaissait les Housfards que chez les ennemis.

Il établit en 1688. trente Régimens de Milice, fournis & équipés par les Communautés. Ces Milices s'exerçaient à la guerre, sans abandonner la culture des Campagnes.

Des Compagnies de Cadets furent entretenues dans la plupart des Places frontières : ils y apprenaient les Mathématiques, le dessin & tous les exercices, & faisaient les fonctions de soldats. Cette institution dura dix années. On se lassâ enfin de cette jeunesse, trop difficile à discipliner. Mais le Corps des Ingénieurs, que le Roi forma, & auquel il donna les réglemens qu'il suit encore, est un établissement à jamais durable. Sous lui l'art de fortifier les Places fut porté à la perfection, par le Maréchal de *Vauban*

ban & ses élèves, qui surpassèrent le Comte de *Pagan*. Il construisit ou répara cent-cinquante Places de guerre.

Pour soutenir la discipline militaire, il créa des Inspecteurs-généraux, ensuite des Directeurs, qui rendirent compte de l'état des troupes; & on voyait par leur rapport, si les Commissaires des guerres avaient fait leur devoir.

Il institua l'Ordre de *St. Louis*, récompense honorable, plus briguée-souvent que la fortune. L'Hôtel des Invalides mit le comble aux soins qu'il prit pour mériter d'être bien servi.

C'est par de tels soins, que dès l'an 1672. il eut cent-quatre-vingt-mille hommes de troupes réglées, & qu'augmentant ses forces à mesure que le nombre & la puissance de ses ennemis augmentaient, il eut enfin jusqu'à quatre-cent-cinquante-mille hommes en armes, en comptant les troupes de la Marine.

Avant lui on n'avait point vu de si fortes armées. Ses ennemis lui en opposèrent à peine d'aussi considérables; mais il fallait qu'ils fussent réunis. Il montra ce que la France seule pouvait; & il eut toujours, ou de grands succès, ou de grandes ressources.

Il fut le premier qui en tems de paix donna une image & une leçon complete de la guerre. Il assembla à Compiègne soixante & dix-mille hommes en 1698. On y fit toutes les opérations d'une Campagne. C'était pour l'instruction de ses trois petits-fils. Le luxe fit une fête somptueuse de cette école militaire.

Cette même attention qu'il eut à former des armées

armées de terre nombreuses & bien disciplinées, même avant d'être en guerre, il l'eut à se donner l'Empire de la Mer. D'abord le peu de vaisseaux que le Cardinal *Mazarin* avait laissé pourrir dans les ports, sont réparés. On en fait acheter en Hollande, en Suède; & dès la troisième année de son Gouvernement, il envoie ses forces maritimes s'essayer à Gigeri sur la Côte d'Afrique. Le Duc de *Beaufort* purge les Mers de pirates dès l'an 1665. ; & deux ans après, la France a dans ses ports soixante vaisseaux de guerre. Ce n'est là qu'un commencement : mais tandis qu'on fait de nouveaux réglemens & de nouveaux efforts, il sent déjà toute sa force. Il ne veut pas consentir que ses vaisseaux baissent leur pavillon devant celui d'Angleterre. En vain le Conseil du Roi *Charles II.* insiste sur ce droit, que la force, l'indultrie & le tems avaient donné aux Anglais. *Louis XIV.* écrit au Comte d'*Estrade* son Ambassadeur : „ Le Roi „ d'Angleterre & son Chancelier peuvent voir „ quelles sont mes forces ; mais ils ne voyent „ pas mon cœur. Tout ne m'est rien à l'égard „ de l'honneur.

Il ne disait que ce qu'il était résolu de soutenir ; & en effet l'usurpation des Anglais céda au droit naturel & à la fermeté de *Louis XIV.* Tout fut égal entre les deux Nations sur la Mer. Mais tandis qu'il veut l'égalité avec l'Angleterre, il soutient sa supériorité avec l'Espagne. Il fait baisser le pavillon aux Amiraux Espagnols devant le sien, en vertu de cette préférence solennelle accordée en 1662.

Cepen-

Cependant on travaille de tous côtés à l'établissement d'une Marine, capable de justifier ces sentimens de hauteur. On bâtit la ville & le port de Rochefort à l'embouchure de la Charente. On enrôle, on enclasse des matelots, qui doivent servir, tantôt sur les vaisseaux marchands, tantôt sur les flotes Royales. Il s'en trouve bientôt soixante-mille d'enclassés.

Des Conseils de construction sont établis dans les Ports, pour donner aux vaisseaux la forme la plus avantageuse. Cinq Arsenaux de Marine sont bâtis à Brest, à Rochefort, à Toulon, à Dunkerque, au Havre de Grace. Dans l'année 1672. on a soixante vaisseaux de ligne & quarante frégates. Dans l'année 1681. il se trouve cent-quatre-vingt-dix-huit vaisseaux de guerre, en comptant les alléges; & trente galères sont dans le port de Toulon, ou armées, ou prêtes à l'être. Onze-mille hommes de troupes réglées servent sur les vaisseaux; les galères en ont trois-mille. Il y a cent-soixante-six-mille hommes d'enclassés, pour tous les services divers de la Marine. On compta les années suivantes dans ce service, mille Gentilshommes, ou enfans de famille, faisant la fonction de soldats sur les vaisseaux, & apprenant dans les Ports tout ce qui prépare à l'art de la Navigation & à la manœuvre: ce sont les Gardes marines: ils étaient sur mer ce que les Cadets étaient sur terre. On les avait institués en 1672. mais en petit nombre. Ce Corps a été l'école, d'où sont sortis les meilleurs Officiers de vaisseaux.

Il n'y avait point eu encor de Maréchaux de France dans le Corps de la Marine ; & c'est une preuve , combien cette partie essentielle des forces de la France avait été négligée. *Jean d'Evré* fut le premier Maréchal en 1681. Il paraît, qu'une des grandes attentions de *Louis XIV.* était d'animer dans tous les genres cette émulation sans laquelle tout languit.

Dans toutes les batailles navales , que les flotes Françaises livrèrent , l'avantage leur demeura toujours , jusqu'à la journée de la Hogue en 1692. lorsque le Comte de *Tourville* , suivant les ordres de la Cour , attaqua , avec quarante-quatre voiles , une flote de quatre-vingt-dix vaisseaux Anglais & Hollandais : il fut obligé de céder au nombre : on perdit quatorze vaisseaux du premier rang , qui échouèrent & qu'on brûla pour ne les pas laisser au pouvoir des ennemis. Malgré cet échec , les forces maritimes se soutinrent ; mais elles déclinerent toujours dans la guerre de la succession. Elles n'ont commencé à se bien rétablir qu'en 1751. dans le tems d'une heureuse paix , seul tems propre à établir une bonne Marine , qu'on n'a ni le loisir ni le pouvoir d'établir pendant la guerre.

Ces forces navales servaient à protéger le Commerce. Les Colonies de la Martinique , de St. Domingue , du Canada , auparavant languissantes , fleurirent ; non pas au point où on les voit prospérer aujourd'hui , mais avec un avantage qu'on n'avait point espéré jusqu'alors ; car depuis 1635. jusqu'à 1665. ces établissemens avaient été à charge.

En

En 1664. le Roi envoie une Colonie à Cayenne ; bientôt après une autre à Madagascar. Il tente toutes les voies de réparer le tort & le malheur qu'avait eu si longtems la France, de négliger la Mer, tandis que ses voisins s'étaient formé des Empires aux extrémités du Monde.

On voit par ce seul coup d'œil, quels changemens Louis XIV. fit dans l'Etat ; changemens utiles, puisqu'ils subsistent. Ses Ministres le secondèrent à l'envi. On leur doit sans doute tout le détail, toute l'exécution ; mais on lui doit l'arrangement général. Il est certain, que les Magistrats n'eussent pas réformé les Loix ; que l'ordre n'eût pas été remis dans les finances, la discipline introduite dans les armées, la Police générale dans le Royaume ; qu'on n'eût point eu de flotes ; que les Arts n'eussent point été encouragés ; & tout cela de concert, & en même tems, & avec persévérance, & sous différens Ministres, s'il ne se fût trouvé un Maître, qui eût en général toutes ces grandes vues, avec une volonté ferme de les remplir.

Il ne sépara point sa propre gloire de l'avantage de la France, & il ne regarda pas le Royaume du même oeil dont un Seigneur regarde sa terre, de laquelle il tire tout ce qu'il peut, pour ne vivre que dans les plaisirs. Tout Roi qui aime la gloire, aime le bien public : il n'avait plus ni Colbert ni Louvois. lorsque vers l'an 1698. il ordonna, pour l'instruction du Duc de Bourgogne, que chaque Intendant fit une description détaillée de sa Province. Par là on pouvait avoir une notice exacte du Royaume, & un dénombrement juste

juste des Peuples. L'ouvrage fut utile, quoique tous les Intendans n'eussent pas la capacité & l'attention de Monsieur de Lamoignon de Bâville. Si on avait rempli les vûes du Roi sur chaque Province, comme elles le furent par ce Magistrat dans le dénombrement du Languedoc, ce recueil de Mémoires eût été un des plus beaux monumens du siècle. Il y en a quelques-uns de bien faits; mais on manqua le plan en n'assujettissant pas tous les Intendans au même ordre. Il eût été à désirer, que chacun eût donné par colonnes un état du nombre des habitans de chaque Election, des nobles, des citoyens; des laboureurs, des artisans, des manœuvres, des bestiaux de toute espèce, des bonnes, des médiocres & des mauvaises terres, de tout le Clergé régulier & séculier, de leurs revenus, de ceux des Villes, de ceux des Communautés.

Tous ces objets sont confondus dans la plupart des Mémoires qu'on a donnés: les matières y sont peu approfondies & peu exactes: il faut y chercher souvent avec peine les connaissances dont on a besoin, & qu'un Ministre doit trouver sous sa main & embrasser d'un coup d'œil, pour découvrir aisément les forces, les besoins, & les ressources. Le projet était excellent; & une exécution uniforme serait de la plus grande utilité.

Voilà en général ce que Louis XIV. fit & essaya, pour rendre sa Nation plus florissante. Il me semble, qu'on ne peut guères voir tous ces travaux & tous ces efforts, sans quelque

reconnaissance, & sans être animé de l'amour du bien public, qui les inspira. Qu'on se représente ce qu'était le Royaume du tems de la Fronde, & ce qu'il est de nos jours. *Louis XIV.* fit plus de bien à sa Nation, que vingt de ses Prédécesseurs ensemble; & il s'en faut beaucoup, qu'il fit ce qu'il aurait pu. La guerre, qui finit par la Paix de *Riswick*, commença la ruine de ce grand Commerce, que son Ministre *Colbert* avait établi; & la guerre de la succession l'acheva.

S'il avait employé à embellir Paris, à finir le Louvre, les sommes immenses que coûtèrent les aqueducs & les travaux de *Maintenon*, pour conduire des eaux à Versailles, travaux interrompus & devenus inutiles: s'il avait dépensé à Paris la cinquième partie de ce qu'il en a coûté, pour forcer la nature à Versailles; Paris serait dans toute son étendue aussi beau qu'il l'est du côté des Tuileries & du Pont-royal, & serait devenu la plus magnifique ville de l'Univers.

C'est beaucoup, d'avoir réformé les Loix: mais la chicane n'a pu être écrasée par la justice. On pensa à rendre la Jurisprudence uniforme; elle l'est dans les affaires criminelles, dans celles du commerce, dans la procédure: elle pourrait l'être dans les loix qui régulent les fortunes des citoyens. C'est un très grand inconvénient, qu'un même Tribunal ait à prononcer sur plus de cent coutumes différentes. Des droits de terres, ou équivoques, ou onéreux, ou qui gênent la société, subsistent en-

core, comme des restes du Gouvernement féodal, qui ne subsiste plus. Ce sont des débris d'un bâtiment Gotique ruiné.

Ce n'est pas qu'on prétende que les différens ordres de l'État doivent être assujettis à la même loi. On sent bien que les usages de la Noblesse, du Clergé, des Magistrats, des cultivateurs, doivent être différens; mais il est à souhaiter sans doute que chaque Ordre ait sa loi uniforme dans tout le Royaume, que ce qui est juste & vrai dans la Champagne, ne soit pas réputé faux en Normandie. L'uniformité en tout genre d'administration est une vertu; mais les difficultés de ce grand ouvrage ont effrayé.

Louis XIV. aurait pu se passer plus aisément de la ressource dangereuse des Traitans; où le réduisit l'anticipation qu'il fit presque toujours sur ses revenus, comme on le verra dans le chapitre des Finances.

S'il n'eût pas cru, qu'il suffisait de sa volonté pour faire changer de Religion un million d'hommes, la France n'eût pas perdu tant de citoyens. * Ce pays cependant, malgré ses secousses & ses pertes, est aujourd'hui le pays le plus florissant de la Terre, parce que tout le bien qu'a fait *Louis XIV.* subsiste, & que le mal qu'il était difficile de ne pas faire dans des tems orageux, a été réparé. Enfin la postérité, qui juge les Rois, & dont ils doivent avoir toujours le jugement devant les yeux, avouera, en pesant les vertus & les faiblesses de ce Monarque,

S 2

que
* Voyez le chapitre du Calvinisme.

que quoiqu'il eût été trop loué pendant sa vie, il mérita de l'être à jamais ; & qu'il fut digne de la statue qu'on lui a érigée à Montpellier, avec une Inscription Latine, dont le sens est :
A Louis le Grand après sa mort.

Tous les changemens, qu'on vient de voir dans le Gouvernement & dans tous les Ordres de l'Etat, en produisirent nécessairement un très-grand dans les mœurs. L'esprit de faction, de fureur & de rébellion, qui possédait les citoyens depuis le tems de *François II.* devint une émulation de servir le Prince. Les Seigneurs des grandes terres n'étant plus cantonnés chez eux ; les Gouverneurs des Provinces n'ayant plus de postes importants à donner ; chacun songea à ne mériter de grâces, que celles du Souverain ; & l'Etat devint un tout régulier, dont chaque ligne aboutit au centre.

C'est là ce qui délivra la Cour des factions & des conspirations, qui avaient toujours troublé l'Etat pendant tant d'années. Il n'y eut sous l'administration de *Louis XIV.* qu'une seule conjuration en 1674. imaginée par *la Truau-mont*, Gentilhomme Normand perdu de débauches & de dettes, & embrassée par un homme de la Maison de *Roban*, réduit par la même conduite à la même indigence. Il n'entra dans ce complot qu'un Chevalier de *Préaux*, neveu de *la Truau-mont*, qui séduit par son oncle, séduisit sa maîtresse *Madame de Villiers*. Leur but & leur espérance n'étaient pas & ne pouvaient être de se faire un parti dans le Royaume. Ils prétendaient seulement vendre & livrer
 Quil-

Quillebeuf aux Hollandais , & introduire les ennemis en Normandie. Ce fut plutôt une lâche trahison mal ourdie, qu'une conspiration. Le supplice de tous les coupables fut le seul événement que produisit ce crime insensé & inutile, dont à peine on se souvient aujourd'hui.

S'il y eut quelques séditions dans les Provinces, ce ne furent que de faibles émeutes populaires aisément réprimées. Les Huguenots même furent toujours tranquilles, jusqu'au tems où l'on démolit leurs temples. Enfin le Roi parvint à faire, d'une Nation jusques-là turbulente, un peuple paisible, qui ne fut dangereux qu'aux ennemis, après l'avoir été à lui-même pendant plus de cent années. Les mœurs s'adoucirent, sans faire tort au courage.

Les maisons, que tous les Seigneurs bâtirent ou achetèrent dans Paris, & leurs femmes qui y vécurent avec dignité, formèrent des écoles de politesse, qui retirèrent peu-à-peu les jeunes gens de cette vie de cabaret, qui fut encore long-tems à la mode, & qui n'inspirait qu'une débauche hardie. Les mœurs tiennent à si peu de chose, que la coutume d'aller à cheval dans Paris entretenait une disposition aux querelles fréquentes, qui cessèrent quand cet usage fut aboli. La décence, dont on fut redevable principalement aux femmes qui rassemblerent la société chez elles, rendit les esprits plus agréables; & la lecture les rendit à la longue plus solides. Les trahisons & les grands crimes, qui ne déshonorent point les hommes dans les tems de faction & de trouble, ne furent

presque plus connus. Les horreurs des *Brim-villiers* & des *Voisins* ne furent que des orages passagers, sous un Ciel d'ailleurs serein; & il serait aussi déraisonnable de condamner une Nation sur les crimes éclatans de quelques particuliers, que de la canoniser sur la réforme de la Trappe.

Tous les différens états de la vie étaient auparavant reconnaissables, par des défauts qui les caractérisaient. Les militaires & les jeunes gens qui se destinaient à la profession des armes, avaient une vivacité emportée; les gens de Justice une gravité rebutante, à quoi ne contribuait pas peu l'usage d'aller toujours en robe, même à la Cour. Il en était de même des Universités & des Médecins. Les Marchands portaient encor de petites robes, lorsqu'ils s'assemblaient & qu'ils allaient chez les Ministres; & les plus grands commerçans étaient alors des hommes grossiers. Mais les maisons, les spectacles, les promenades publiques, où l'on commençait à se rassembler pour goûter une vie plus douce, rendirent peu-à-peu l'extérieur de tous les citoyens presque semblable. On s'apperçoit aujourd'hui jusques dans le fond d'une boutique, que la politesse a gagné toutes les conditions. Les Provinces se sont ressenties avec le tems de tous ces changemens.

On est parvenu enfin à ne plus mettre le luxe, que dans le goût & dans la commodité. La foule de Pages & de domestiques de livrée a disparu, pour mettre plus d'aisance dans l'intérieur des maisons. On a laissé la vaine pompe

pompe & le faste extérieur aux Nations, chez lesquelles on ne fait encor que se montrer en public, & où l'on ignore l'art de vivre.

L'extrême facilité introduite dans le commerce du Monde, l'affabilité, la simplicité, la culture de l'esprit, ont fait de Paris une ville, qui pour la douceur de la vie l'emporte probablement de beaucoup sur Rome & sur Athènes, dans le tems de leur splendeur.

Cette foule de secours toujours prompts, toujours ouverts pour toutes les Sciences, pour tous les Arts, les goûts & les besoins, tant d'utilités solides réunies avec tant de choses agréables jointes à cette franchise particulière aux Parisiens, tout cela engage un grand nombre d'étrangers à voyager ou à faire leur séjour dans cette patrie de la société. Si quelques natifs en sortent, ce sont ceux qui appelés ailleurs par leurs talens sont un témoignage honorable à leur pays, ou c'est le rebut de la nation qui essaye de profiter de la considération qu'elle inspire.

On s'est plaint de ne plus voir à la Cour autant de hauteur dans les esprits, qu'autrefois. Il n'y a plus en effet de petits Tyrans, comme du tems de la Fronde & sous Louis XIII. & dans les siècles précédens. Mais la véritable grandeur s'est retrouvée dans cette foule de Noblesse, si longtems avilie à servir auparavant des sujets trop puissans. On voit des Gentilshommes, des citoyens, qui se feraient cru honorés autrefois d'être domestiques de ces Seigneurs, devenus leurs égaux & très-souvent leurs su-

périeurs dans le service militaire ; & plus le service en tout genre prévaut sur les titres, plus un Etat est florissant.

On a comparé le siècle de *Louis XIV.* à celui de *Auguste*. Ce n'est pas que la puissance & les événemens personnels soient comparables. Rome & *Auguste* étaient dix fois plus considérables dans le monde, que *Louis XIV.* & Paris. Mais il faut se souvenir, qu'*Athènes* a été égale à l'Empire Romain, dans toutes les choses qui ne tirent pas leur prix de la force & de la puissance. Il faut encor songer, que s'il n'y a rien aujourd'hui dans le Monde tel que l'ancien Rome & qu'*Auguste*, cependant toute l'Europe ensemble est très supérieure à tout l'Empire Romain. Il n'y avait du tems d'*Auguste* qu'une seule Nation, & il y en a aujourd'hui plusieurs, policées, guerrières, éclairées, qui possèdent des Arts que les Grecs & les Romains ignorèrent ; & de ces Nations il n'y en a aucune, qui ait eu plus d'éclat en tout genre depuis environ un siècle, que la Nation formée en quelque sorte par *Louis XIV.*



CHAP. DEUX-CENT-DEUXIEME.

FINANCES.

Si on compare l'administration de *Colbert* à toutes les administrations précédentes, la postérité chérira cet homme, dont le peuple insensé voulut déchirer le corps après sa mort. Les Français lui doivent certainement leur industrie & leur commerce, & par conséquent cette opulence, dont les sources diminuent quelquefois dans la guerre, mais qui se rouvrent toujours avec abondance dans la paix. Cependant en 1702. on avait encor l'ingratitude de rejeter sur *Colbert*, la langueur, qui commençait à se faire sentir dans les nerfs de l'Etat. Un Financier de Normandie fit imprimer dans ce tems-là le détail de la France en deux petits volumes, & préterdit que tout avait été en décadence depuis 1660. C'était précisément le contraire. La France n'avait jamais été si florissante, que depuis la mort du Cardinal *Mazarin* jusqu'à la guerre de 1689. ; & même dans cette guerre le corps de l'Etat, commençant à être malade, se soutint par la vigueur que *Colbert* avait répandue dans tous ses membres. L'Auteur du *Détail* prétendit, que depuis 1660. les biens-fonds du Royaume avaient diminué de quinze-cent-millions. Rien n'était, ni plus faux, ni moins vraisemblable. Cependant
ses

ses argumens captieux persuadèrent ce paradoxe ridicule, à ceux qui voulurent être persuadés. C'est ainsi qu'en Angleterre, dans les tems les plus florissans, on voit cent papiers publics, qui démontrent que l'Etat est ruiné.

Il était plus aisé en France qu'ailleurs, de décrier le Ministère des Finances dans l'esprit des Peuples. Ce Ministère est le plus odieux, parce que les impôts le font toujours: il régnait d'ailleurs en général dans la finance, autant de préjugés & d'ignorance, que dans la Philosophie.

On s'est instruit si tard, que de nos jours même, on a entendu en 1718. le Parlement en Corps dire au Duc d'Orléans, que *la valeur intrinsèque du marc d'argent est de vingt-cinq livres*; comme s'il y avait une autre valeur réelle intrinsèque, que celle du poids & du titre; & le Duc d'Orléans, tout éclairé qu'il était, ne le fut pas assez, pour relever cette méprise du Parlement.

Il est vrai, que *Colbert* ne fit pas tout ce qu'il pouvait faire, encor moins ce qu'il voulait. Les hommes n'étaient pas alors assez éclairés; & dans un grand Royaume il y a toujours de grands abus. La taille arbitraire, la multiplicité des droits, les douanes de province à province qui rendent une partie de la France étrangère à l'autre & même ennemie, l'inégalité des mesures d'une ville à l'autre, vingt autres maladies du corps politique ne purent être guéries.

Colbert, pour fournir à la fois aux dépenses
des

des guerres, des bâtimens & des plaisirs, fut obligé de rétablir vers l'an 1672. ce qu'il avait voulu d'abord abolir pour jamais; impôts en parti, rentes, charges nouvelles, augmentations de gages; enfin ce qui soutient l'Etat quelque tems, & l'obère pour plusieurs années.

Il fut emporté hors de ses mesures; car, par toutes les instructions qui restent de lui, on voit qu'il était persuadé, que la richesse d'un pays ne consiste que dans le nombre des habitans, la culture des terres, le travail industriel & le commerce: on voit, que le Roi possédant très peu de domaines particuliers, & n'étant que l'administrateur des biens de ses sujets, ne peut être véritablement riche, que par des impôts aisés à percevoir & également repartis.

Il craignait tellement de livrer l'Etat aux Traitans, que quelque tems après la dissolution de la Chambre de Justice, qu'il avait fait ériger contre eux, il fit rendre un Arrêt du Conseil, qui établissait la peine de mort contre ceux qui avanceraient de l'argent sur de nouveaux impôts. Il voulait par cet Arrêt comminatoire, qui ne fut jamais imprimé, effrayer la cupidité des gens d'affaires. Mais bientôt après il fut obligé de se servir d'eux, sans même révoquer l'Arrêt: le Roi pressait, & il fallait des moyens prompts.

Cette invention, apportée d'Italie en France par Catherine de Médicis, avait tellement corrompu le Gouvernement, par la facilité funeste qu'elle donne, qu'après avoir été supprimée dans les belles années de Henri IV. elle reparut dans

dans tout le règne de *Louis XIII.* & infecta surtout les derniers tems de *Louis XIV.*

Six ans après la mort de *Colbert* en 1689, on fut tout d'un coup précipité dans une guerre, qu'il falut soutenir contre toute l'Europe, sans avoir de fonds en réserve. Le Ministre *le Pelletier* crut qu'il suffisait de diminuer le luxe. Il fut ordonné que tous les meubles d'argent massif, qu'on voyait alors en assez grand nombre chez les grands Seigneurs, & qui étaient une preuve de l'abondance, seraient portés à la monnoie. Le Roi donna l'exemple : il se priva de toutes ces tables d'argent, de ces candélabres, de ces grands canapés d'argent massif, & de tous ces autres meubles qui étaient des chefs-d'œuvre de ciselure des mains de *Balin* homme unique en son genre, & tous exécutés sur les desseins de *le Brun*. Ils avaient coûté dix millions ; on en retira trois. Les meubles d'argent orfèvre des particuliers produisirent trois autres millions. La ressource était faible.

Vers les années 1691. & 1692. les finances de l'Etat parurent sensiblement dérangées. Ceux qui attribuaient l'affaiblissement des sources de l'abondance aux profusions de *Louis XIV.* dans ses bâtimens, dans les Arts & dans les plaisirs, ne savaient pas, qu'au contraire les dépenses qui encouragent l'industrie, enrichissent un Etat. C'est la guerre qui appauvrit nécessairement le Trésor public, à moins que les dépouilles des vaincus ne le remplissent. Depuis les anciens Romains, je ne connais aucune Nation qui se soit enrichie par des victoires. L'Italie au sei-
zième

zième siècle n'était riche que par le Commerce. La Hollande n'eût pas subsisté longtems, si elle se fût bornée à enlever la flote d'argent des Espagnols, & si les grandes Indes n'avaient pas été l'aliment de sa puissance. L'Angleterre s'est toujours appauvrie par la guerre, même en détruisant les flotes Françaises; & le Commerce seul l'a soutenue. Les Algériens, qui n'ont guères que ce qu'ils gagnent par les pirateries, sont un peuple très misérable.

Parmi les Nations de l'Europe, la guerre, au bout de quelques années, rend le vainqueur presque aussi malheureux que le vaincu. C'est un gouffre, où tous les canaux de l'abondance s'engloutissent. L'argent comptant, ce principe de tous les biens & de tous les maux, levé avec tant de peine dans les Provinces, se rend dans les coffres de cent entrepreneurs, dans ceux de cent partisans qui avancent les fonds, & qui achètent par ces avances le droit de dépouiller la Nation au nom du Souverain. Les particuliers alors, regardant le Gouvernement comme leur ennemi, enfouissent leur argent: & le défaut de circulation fait languir le Royaume.

Nul remède précipité ne peut suppléer à un arrangement fixe & stable, établi de longue main, & qui pourroit de loin aux besoins imprévus. * On établit la Capitation en 1695. Elle fut

* Au Tome IV. pag. 136. des *Mém. de Maintenon*, on trouve que la Capitation rendit au-delà des espérances des Fermiers. Jamais il n'y a eu de Ferme de la Capi-

fut supprimée à la paix de Rîswick , & rétablie ensuite. Le Contrôleur-général *Pontchartrain* vendit des lettres de Noblesse pour deux-mille écus en 1696. : cinq-cent particuliers en achetèrent : mais la ressource fut passagère , & la honte durable. On obligea tous les Nobles , anciens & nouveaux , de faire enregistrer leurs armoiries , & de payer la permission de cacheter leurs lettres avec leurs armes. Des mal-tôtiers traitèrent de cette affaire , & avancèrent l'argent. Le Ministère n'eut presque jamais recours qu'à ces petites ressources , dans un Pays qui en eût pu fournir de plus grandes.

On n'osa imposer le dixième , que dans l'année 1710. Mais ce dixième , levé à la suite de tant d'autres impôts onéreux , parut si dur , qu'on n'osa pas l'exiger avec rigueur. Le Gouvernement n'en retira pas vingt-cinq-millions annuels , à quarante francs le marc.

Colbert avait peu changé la valeur numéraire des monnoies. Il vaut mieux ne la point changer du tout. L'argent & l'or , ces gages d'échange , doivent être des mesures invariables. Il n'avait poussé la valeur numéraire du marc d'argent , de vingt-six francs où il l'avait trouvée , qu'à vingt-sept ; & à vingt-huit ; & après lui , dans les dernières années de *Louis XIV.* on étendit cette dénomination jusqu'à quarante livres

Capitation. Il est dit que les laquais de Paris allèrent à l'Hôtel de Ville prier qu'on les imposât à la *Capitation*. Ce conte ridicule se détruit de lui-même ; les Maîtres payèrent toujours pour leurs domestiques.

livres idéales, ressource fatale, par laquelle le Roi était soulagé un moment, pour être ruiné ensuite : car au lieu d'un marc d'argent, on ne lui en donnait presque plus que la moitié. Celui qui devait vingt-six livres en 1668. donnait un marc ; & qui devait quarante livres ne donnait qu'à peu-près ce même marc en 1710. Les diminutions qui suivirent, dérangèrent le peu qui restait de Commerce, autant qu'avait fait l'augmentation.

On aurait trouvé une vraie ressource dans un papier de crédit ; mais ce papier doit être établi dans un tems de prospérité, pour se soutenir dans un tems malheureux.

Le Ministre *Chamillard* commença en 1706. à payer en billets de monnoie, en billets de subsistance, d'ustensile ; & comme cette monnoie de papier n'était pas reçue dans les coffres du Roi, elle fut décriée presque aussitôt qu'elle parut. On fut réduit à continuer de faire des emprunts onéreux, à consommer d'avance quatre années des revenus de la Couronne.

Il est dit dans l'Histoire écrite par la Hode, & rédigée sous le nom de la *Martinière*, qu'il en coûtait soixante & douze pour cent pour le change dans les guerres d'Italie. C'est une absurdité. Le fait est que Mr. de *Chamillard* pour payer les armées se servait du crédit du Chevalier *Bernard*. Ce Ministre croyait, par un ancien préjugé, qu'il ne fallait pas que l'argent sortît du Royaume, comme si on donnait cet argent pour rien, & comme s'il était possible qu'une

qu'une Nation débitrice à une autre, & qui ne s'acquitte pas en effets commercables, ne paye point en argent comptant: ce Ministre donnait au Banquier huit pour cent de profit, à condition qu'on payat l'étranger sans faire sortir de l'argent de France. Il payait outre cela le change qui allait à cinq ou six pour cent de perte, & le Banquier était obligé malgré sa promesse de solder son compte en argent avec l'étranger, ce qui produisait une perte considérable.

Le Contrôleur-général *Desmarêts*, neveu de l'illustre *Colbert*, ayant en 1708. succédé à *Chamillard*, ne put guérir un mal que tout rendait incurable.

La Nature conspira avec la Fortune, pour accabler l'Etat. Le cruel hyver de 1709. força le Roi de remettre aux peuples neuf-millions de tailles, dans le tems qu'il n'avait pas de quoi payer ses soldats. La disette des denrées fut si excessive, qu'il en coûta quarante-cinq-millions pour les vivres de l'armée. La dépense de cette année 1709. montait à deux-cent-vingt & un millions; & le revenu ordinaire du Roi n'en produisit pas quarante-neuf. Il falut donc ruiner l'Etat, pour que les ennemis ne s'en rendissent pas les maîtres. Le désordre s'accrut tellement & fut si peu réparé, que longtems après la paix, au commencement de l'année 1715. le Roi fut obligé de faire négocier trente-deux-millions de billets, pour en avoir huit en espèces. Enfin il laissa à sa mort deux-milliards-six-cent-millions de dettes, à vingt-huit livres le marc, à quoi les espèces se trouvèrent alors rédui-

réduites : ce qui fait environ quatre-milliards cinq-cent-millions de notre monnoie courante en 1750.

Il est étonnant, mais il est vrai, que cette immense dette n'aurait point été un fardeau impossible à soutenir, s'il y avait eu alors en France un Commerce florissant, un papier de crédit établi, & des Compagnies solides qui eussent répondu de ce papier, comme en Suède, en Angleterre, à Venise & en Hollande. Car lorsqu'un Etat puissant ne doit qu'à lui-même, la confiance & la circulation suffisent pour payer. Mais il s'en fallait beaucoup, que la France eût alors assez de ressorts, pour faire mouvoir une machine si vaste & si compliquée, dont le poids l'écrasait.

Louis XIV. dans son règne, dépensa dix-huit-milliards ; ce qui revient, année commune, à trois-cent-trente-millions d'aujourd'hui, en compensant, l'une par l'autre, les augmentations & les diminutions numéraires des monnoies.

Sous l'administration du grand *Colbert*, les revenus ordinaires de la Couronne n'allaient qu'à cent-dix-sept-millions, à vingt-sept livres, & puis à vingt-huit livres, le marc d'argent. Ainsi tout le surplus fut toujours fourni en affaires extraordinaires. *Colbert* fut obligé, par exemple, d'en faire pour quatre-cent-millions en six années de tems, dans la guerre de 1672. Il restait au Roi très peu d'anciens domaines de la Couronne. Ils sont déclarés inaliénables par tous les Parlements du Royaume ; & ce-

H. G. Tom. VI.

T

pen-

pendant ils sont presque tous aliénés. Le revenu du Roi consiste aujourd'hui dans celui de ses sujets ; c'est une circulation perpétuelle de dettes & de payemens. Le Roi doit aux citoyens plus de millions numéraires par an, sous le nom de Rentes de l'Hôtel-de-Ville, qu'aucun Roi n'en a jamais retiré des domaines de la Couronne.

Pour se faire une idée de ce prodigieux accroissement de Taxes, de Dettes, de Richesses, de circulation, & en même tems d'embarras & de peines, qu'on a éprouvées en France, & dans les autres pays, on peut considérer qu'à la mort de *François I.* l'État devait environ trente mille livres de rentes sur l'Hôtel-de-Ville, & qu'à présent il doit plus de quarante-cinq millions annuels.

Ceux qui ont voulu comparer les revenus de *Louis XIV.* avec ceux de *Louis XV.* ont trouvé, en ne s'arrêtant qu'au revenu fixe & courant, que *Louis XIV.* était beaucoup plus riche en 1683. époque de la mort de *Colbert*, avec cent-dix-sept millions de revenu, que son successeur ne l'était en 1730. avec près de deux-cent-millions : & cela est très vrai, en ne considérant que les rentes fixes & ordinaires de la Couronne. Car cent-dix-sept-millions numéraires, au marc de vingt-huit livres, font une somme plus forte que deux-cent-millions, à quarante-neuf livres, à quoi se montait le revenu du Roi en 1730. : & de plus, il faut compter les charges augmentées par les emprunts de la Couronne. Mais aussi les revenus du Roi, c'est

c'est-à-dire, de l'Etat, sont accrûs depuis; & l'intelligence des finances s'est perfectionnée au point, que dans la guerre ruineuse de 1741. il n'y a pas eu un moment de discrédit. On a pris le parti de faire des fonds d'amortissement, comme chez les Anglais: il a fallu adopter une partie de leur système de finance, ainsi que leur philosophie; & si, dans un Etat purement Monarchique, on pouvait introduire ces papiers circulans, qui doublent au moins la richesse de l'Angleterre, l'administration de la France acquerrait son dernier degré de perfection. *

Il y avait environ cinq-cent-millions numéraires d'argent monnoyé dans le Royaume en 1683; & il y en a environ douze-cent, de la manière dont on compte aujourd'hui. Mais le numéraire de notre tems est presque le double du numéraire du tems de *Colbert*. Il paraît donc, que la France n'est environ que d'un sixième plus riche en espèces circulantes, depuis la mort de ce Ministre. Elle l'est beaucoup davantage en matières d'argent & d'or, travaillées & mises en œuvre pour le service & pour le luxe. Il n'y en avait pas pour quatre-cent-millions de notre monnoie d'aujourd'hui en 1690.: & à présent on en possède autant qu'il y a d'espèces circulantes. Rien ne fait

T 2

voir

* L'Abbé de *St. Pierre* dans son *Journal politique*, à l'article du *Système*, dit qu'en Angleterre & en Hollande, il n'y a de papiers qu'autant qu'il y a d'espèce: mais il est averé que le papier l'emporte beaucoup, & ne subsiste que par la confiance.

voir plus évidemment, combien le Commerce, dont *Colbert* ouvrit les sources, s'est accru, lorsque ses canaux fermés par les guerres ont été débouchés. L'industrie s'est perfectionnée, malgré l'émigration de tant d'Artistes, que dispensa la révocation de l'Edit de Nantes; & cette industrie augmente encor tous les jours. La nation est capable d'aussi grandes choses, & de plus grandes encor, que sous *Louis XIV.* parce que le génie & le commerce se fortifient toujours, quand on les encourage.

A voir l'aisance des particuliers, ce nombre prodigieux de maisons agréables bâties dans Paris & dans les Provinces, cette quantité d'équipages, ces commodités, ces recherches qu'on nomme luxe, on croirait que l'opulence est vingt fois plus grande qu'autrefois. Tout cela est le fruit d'un travail ingénieux, encor plus que de la richesse. Il n'en coûte guères plus aujourd'hui pour être agréablement logé, qu'il en coûtait pour l'être mal sous *Henri IV.* Une belle glace de nos manufactures orne nos maisons à bien moins de frais, qu'on ne faisait venir les petites glaces de Venise. Nos belles & parantes étoffes sont moins chères, que celles qu'on tirait de l'étranger & qui ne les valaient pas. Ce n'est point en effet l'argent & l'or qui procurent une vie commode, c'est le génie. Un peuple, qui n'aurait que ces métaux, serait très misérable : un peuple, qui sans ces métaux mettrait heureusement en œuvre toutes les productions de la Terre, serait véritablement le peuple riche. La France a cet avantage, avec beau-

beaucoup plus d'espèces qu'il n'en faut pour la circulation.

L'industrie s'étant perfectionnée dans les villes, s'est accruë dans les campagnes. Il s'élèvera toujours des plaintes sur le sort des cultivateurs. On les entend dans tous les pays du Monde ; & ces murmures sont presque partout ceux des oisifs opulents, qui condamnent le Gouvernement beaucoup plus qu'ils ne plaignent les Peuples. Il est vrai que presque en tout pays, si ceux qui passent leurs jours dans les travaux rustiques, avaient le loisir de murmurer, ils s'élèveraient contre les exactions qui leur enlèvent une partie de leur substance. Ils détecteraient la nécessité de payer des taxes qu'ils ne se font point imposées, & de porter le fardeau de l'Etat sans participer aux avantages des autres citoyens. Il n'est pas du ressort de l'Histoire d'examiner comment le peuple doit contribuer sans être foulé, & de marquer le point précis si difficile à trouver, entre l'exécution des Loix, & l'abus des Loix, entre les impôts & les rapines ; mais l'Histoire doit faire voir qu'il est impossible qu'une ville soit florissante sans que les campagnes d'alentour soient dans l'abondance ; car certainement ce sont ces campagnes qui la nourrissent. On entend à des jours réglés dans toutes les villes de France les reproches de ceux à qui leur profession permet de déclamer en public contre toutes les différentes branches de consommation, auxquelles on donne le nom de *luxes*. Il est évident que les alimens de ce luxe ne sont

fournis que par le travail industrieux des cultivateurs ; travail toujours chèrement payé.

On a planté plus de vignes , & on les a mieux travaillées. On a fait de nouveaux vins qu'on ne connaissait pas auparavant , tels que ceux de Champagne , auxquels on a su donner la couleur , la sève , & la force de ceux de Bourgogne , & qu'on débite chez l'étranger avec un grand avantage. Cette augmentation des vins a produit celle des eaux-de-vie. La culture des jardins , des légumes , des fruits a reçu de prodigieux accroissemens , & le commerce des comestibles avec les Colonies de l'Amérique en a été augmenté. Les plaintes qu'on a de tout tems fait éclater , sur la misère de la campagne , ont cessé alors d'être fondées. D'ailleurs dans ces plaintes vagues on ne distingue pas les Cultivateurs , les Fermiers , d'avec les Manœuvres. Ceux-ci ne vivent que du travail de leurs mains , & cela est ainsi dans tous les pays du Monde où le grand nombre doit vivre de sa peine. Mais il n'y a guères de Royaume dans l'Univers , où le Cultivateur , le Fermier , soit plus à son aise qu'en France , & l'Angleterre seule peut lui disputer cet avantage. La Taille proportionnelle substituée à l'arbitraire a contribué encor depuis environ trente années à rendre plus solides les fortunes des cultivateurs qui possèdent des charrues , des vignobles , des jardins. Le manœuvre , l'ouvrier , doit être réduit au nécessaire pour travailler ; telle est la nature de l'homme. Il faut que ce grand nombre d'hommes soit pauvre , mais
il

il ne faut pas qu'il soit misérable.

Le moyen ordre s'est enrichi à force d'industrie. Les Ministres & les Courtisans ont été moins opulens, parce que l'argent ayant augmenté numériquement de près de moitié, les appointemens & les pensions sont restés les mêmes; & le prix des denrées est monté à plus du double. C'est ce qui est arrivé dans tous les pays de l'Europe. Les droits, les honoraires sont partout restés sur l'ancien pied. Un Electeur qui reçoit l'investiture de ses Etats, ne paye que ce que ses prédécesseurs payaient du tems de l'Empereur *Charles IV.* au quatorzième siècle, & il n'est dû qu'un écu au Secrétaire de l'Empereur dans cette cérémonie.

Ce qui est bien plus étrange, c'est que tout ayant augmenté, valeur numéraire des monnoies, quantité des matières d'or & d'argent, prix des denrées, cependant la paye du soldat est restée au même taux qu'elle était il y a deux-cient ans : on donne cinq sous numéraires au fantassin, comme on le donnait du tems de *Henri IV.* Aucun de ce grand nombre d'hommes ignorants qui vendent leur vie à si bon marché ne fait qu'attendu le surhaussement des espèces & la cherté des denrées, il reçoit environ deux tiers moins que les soldats de *Henri IV.* S'il le savait, s'il demandait une paye de deux tiers plus haute, il faudrait bien la lui donner; il arriverait alors que chaque Puissance de l'Europe entretiendrait les deux tiers moins de troupes; les forces se balanceraient

de même ; la culture de la terre & les manufactures en profiteraient.

Il faut encor observer que les gains du Commerce ayant augmenté, & les appointemens de toutes les grandes Charges ayant diminué de valeur réelle, il s'est trouvé moins d'opulence qu'autrefois chez les grands, & plus dans le moyen ordre ; & cela même a mis moins de distance entre les hommes. Il n'y avait autrefois de ressource pour les petits que de servir les grands. Aujourd'hui l'industrie a ouvert mille chemins qu'on ne connaissait pas il y a cent ans. Enfin de quelque manière que les Finances de l'Etat soient administrées, la France possède dans le travail de vingt millions d'habitants un trésor inestimable.



CH. DEUX-CENT-TROISIEME.

DES SCIENCES.

CE siècle heureux, qui vit naître une révolution dans l'esprit humain, n'y semblait pas destiné; car, à commencer par la Philosophie, il n'y avait pas d'apparence du tems de *Louis XIII.* qu'elle se tirât du cahos où elle était plongée. L'Inquisition d'Italie, d'Espagne, de Portugal, avait lié les erreurs philosophiques aux dogmes de la Religion: les guerres Civiles en France, & les querelles du Calvinisme, n'étaient pas plus propres à cultiver la raison humaine, que le fut le Fanatisme du tems de *Cromwel* en Angleterre. Si un Chanoine de Thorn avait renouvelé l'ancien système planétaire des Caldéens oublié depuis si longtems, cette vérité était condamnée à Rome: & la Congrégation du St. Office, composée de sept Cardinaux, ayant déclaré non seulement hérétique mais absurde le mouvement de la Terre sans lequel il n'y a point de véritable Astronomie, le grand *Galilée* ayant demandé pardon à l'âge de soixante & dix ans d'avoir eu raison, il n'y avait pas d'apparence que la vérité pût être reçue sur la Terre.

Le Chancelier *Bacon* avait montré de loin la route qu'on pouvait tenir: *Galilée* avait fait quelques découvertes sur la chute des corps:

Torri-

Torricelli commençait à connaître la pesanteur de l'Air qui nous environne : on avait fait quelques expériences à Magdebourg. Avec ces faibles essais, toutes les écoles restaient dans l'absurdité, & le Monde dans l'ignorance. *Descartes* parut alors ; il fit le contraire de ce qu'on devait faire ; au lieu d'étudier la Nature, il voulut la deviner. Il était le plus grand Géomètre de son siècle ; mais la Géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Celui de *Descartes* était trop porté à l'invention. Le premier des Mathématiciens ne fit guères que des Romans de Philosophie. Un homme qui dédaigna les expériences, qui ne cita jamais *Galilée*, qui voulait bâtir sans matériaux, ne pouvait élever qu'un édifice imaginaire.

Ce qu'il y avait de romanesque réussit ; & le peu de vérités mêlé à ces chimères nouvelles, fut d'abord combattu. Mais enfin ce peu de vérités perça, à l'aide de la méthode qu'il avait introduite : car avant lui on n'avait point de fil dans ce labyrinthe ; & du moins il en donna un, dont on se servit après qu'il se fut égaré. C'était beaucoup, de détruire les chimères du Péripatétisme, quoique par d'autres chimères. Ces deux fantômes se combattirent. Ils tombèrent l'un après l'autre ; & la raison s'éleva enfin sur leurs ruines. Il y avait à Florence une Académie d'expériences sous le nom *del Cimento*, établie par le Cardinal *Léopold de Médicis* vers l'an 1655. On sentait déjà dans cette patrie des Arts, qu'on ne pouvait comprendre quelque chose du grand édifice de
la

la Nature, qu'en l'examinant pièce à pièce. Cette Académie, après les jours de *Galilée* & dès le tems de *Torricelli*, rendit de grands services.

Quelques Philosophes en Angleterre, sous la sombre administration de *Cromwel*, s'assemblèrent pour chercher en paix des vérités, tandis que le fanatisme opprimait toute vérité. *Charles II.* rappelé sur le Trône de ses ancêtres par le repentir & par l'inconstance de sa nation, donna des Lettres-Patentes à cette Académie naissante; mais c'est tout ce que le Gouvernement donna. La Société Royale, ou plutôt la Société libre de Londres, travailla pour l'honneur de travailler. C'est de son sein que sortirent de nos jours les découvertes sur la lumière, sur le principe de la gravitation, sur l'aberration des étoiles fixes, sur la Géométrie transcendante, & cent autres inventions, qui pourraient à cet égard faire appeler ce siècle, le siècle des Anglais, aussi-bien que celui de *Louis XIV.*

En 1666. Monsieur *Colbert*, jaloux de cette nouvelle gloire, voulut que les Français la partageassent; & à la prière de quelques savans, il fit agréer à *Louis XIV.* l'établissement d'une Académie des Sciences. Elle fut libre jusqu'en 1699, comme celle d'Angleterre & comme l'Académie Française. *Colbert* attira d'Italie *Dominique Cassini* & *Huygens* de Hollande par de fortes pensions. Ils découvrirent les satellites & l'anneau de *Saturne*. On est redevable à *Huygens* des horloges à pendule. On acquit peu-à-peu

à-peu des connaissances de toutes les parties de la vraie Physique, en rejetant tout système. Le public fut étonné de voir une Chimie, dans laquelle on ne cherchait, ni le grand-œuvre, ni l'art de prolonger la vie au-delà des bornes de la Nature; une Astronomie, qui ne prédisait pas les événemens du Monde; une Médecine indépendante des phases de la Lune. La corruption ne fut plus la mère des animaux & des plantes. Il n'y eut plus de prodiges, dès que la Nature fut mieux connue. On l'étudia dans toutes ses productions.

La Géographie reçut des accroissemens étonnans. A peine *Louis XIV.* a-t-il fait bâtir l'Observatoire, qu'il fait commencer en 1669. une Méridienne par *Dominique Cassini* & par *Picart*. Elle est continuée vers le Nord en 1683. par *la Hire*; & enfin *Cassini* la prolonge en 1700. jusqu'à l'extrémité du Roussillon. C'est le plus beau monument de l'Astronomie, & il suffit pour éterniser ce siècle.

On envoie en 1672. des Physiciens à la Cayenne, faire des observations utiles. Ce voyage a été la première origine de la connaissance d'une nouvelle loi de la Nature, que le grand *Newton* a démontrée; & il a préparé à ces voyages plus fameux, qui depuis ont illustré le règne de *Louis XV.*

On fait partir en 1700. *Tournefort* pour le Levant. Il y va recueillir des plantes, qui enrichissent le Jardin Royal, autrefois abandonné, remis alors en honneur, & aujourd'hui devenu digne de la curiosité de l'Europe. La Bibliothèque

que

que Royale, déjà nombreuse, s'enrichit sous *Louis XIV.* de plus de trente-mille volumes; & cet exemple est si bien suivi de nos jours, qu'elle en contient déjà plus de cent-quatre-vingt-mille. Il fait rouvrir l'école de Droit, fermée depuis cent ans. Il établit dans toutes les Universités de France un Professeur de Droit Français. Il semble, qu'il ne devrait pas y en avoir d'autres, & que les bonnes Loix Romaines, incorporées à celles du pays, devraient former un seul corps des Loix de la Nation.

Sous lui, les Journaux s'établissent. On n'ignore pas que le *Journal des Savans*, qui commença en 1665, est le père de tous les ouvrages de ce genre, dont l'Europe est aujourd'hui remplie, & dans lesquels trop d'abus se sont glissés, comme dans les choses les plus utiles.

L'Académie des Belles-Lettres, formée d'abord en 1663. de quelques membres de l'Académie Française, pour transmettre à la postérité par des médailles les actions de *Louis XIV.* devint utile au public, dès qu'elle ne fut plus uniquement occupée du Monarque, & qu'elle s'appliqua aux recherches de l'Antiquité, & à une critique judicieuse des opinions & des faits. Elle fit à-peu-près dans l'Histoire, ce que l'Académie des Sciences faisait dans la Physique; elle dissipait des erreurs.

L'esprit de sagesse & de critique, qui se communiquait de proche en proche, détruisit insensiblement beaucoup de superstitions. C'est à cette raison naissante qu'on dut la Déclaration du

du Roi de 1672. qui défendit aux Tribunaux d'admettre les simples accusations de forcellerie. On ne l'eût pas osé sous *Henri IV.* & sous *Louis XIII.*; & si depuis 1672. il y a eu encor des accusations de maléfices, les Juges n'ont condamné d'ordinaire les accusés, que comme des profanateurs, qui d'ailleurs employaient le poison. *

Il était très commun auparavant, d'éprouver les Sorciers en les plongeant dans l'eau, liés de cordes; s'ils furnageaient, ils étaient convaincus. Plusieurs Juges de province avaient ordonné ces épreuves; & elles continuèrent encor longtems parmi le peuple. Tout berger était forcier; & les amulettes; les anneaux constellés, étaient en usage dans les villes. Les effets de la baguette de coudrier, avec laquelle on croit découvrir les fourres, les trésors & les

vo-

* En 1609. six-cent Sorciers furent condamnés dans le ressort du Parlement de Bourdeaux, & la plupart brûlés. *Nicolas Remi*, dans sa *Démonolatrie*, rapporte neuf-cent Arrêts rendus en quinze ans contre des Sorciers dans la seule Lorraine. Le fameux Curé *Louis Gauffredi* brûlé à Aix en 1611. avait avoué qu'il était Sorcier, & les Juges l'avaient cru.

C'est une chose honteuse que le Père *Le Brun*, dans son *Traité des pratiques superstitieuses*, admette encor de vrais sortilèges: il va même jusqu'à dire page 524. que le Parlement de Paris reconnaît des sortilèges: il se trompe: le Parlement reconnaît des profanations, des maléfices, mais non des effets surnaturels opérés par le Diable. Le Livre de *Don Calmes* sur les Vampires & sur les apparitions, a passé pour un délire; mais il fait voir combien l'esprit humain est porté à la superstition.

voleurs, passaient pour certains, & ont encor beaucoup de crédit dans plus d'une province d'Allemagne. Il n'y avait presque personne, qui ne se fit tirer son horoscope. On n'entendait parler que de secrets magiques ; presque tout était illusion. Des Savans, des Magistrats, avaient écrit sérieusement sur ces matières. On distinguait parmi les Auteurs, une classe de Démonographes. Il y avait des règles pour discerner les vrais Magiciens, les vrais possédés, d'avec les faux ; enfin, jusques vers ces tems-là l'on n'avait guère adopté de l'Antiquité que des erreurs en tout genre.

Les idées superstitieuses étaient tellement enracinées chez les hommes, que les Comètes les effrayaient encor en 1680. On osait à peine combattre cette crainte populaire. *Jacques Bernoulli*, l'un des grands Mathématiciens de l'Europe, en répondant à propos de cette Comète aux partisans du préjugé, dit que la chevelure de la Comète ne peut être un signe de la colère divine, parce que cette chevelure est éternelle : mais que la queue pourrait bien en être un. Cependant, ni la tête, ni la queue, ne sont éternelles. Il falut que *Bayle* écrivit, contre le préjugé vulgaire, un livre alors fameux, que les progrès de la raison ont rendu aujourd'hui inutile.

On ne croirait pas que les Souverains eussent obligation aux Philosophes. Cependant il est vrai, que cet esprit philosophique, qui a gagné presque toutes les conditions excepté le bas peuple, a beaucoup contribué à faire valoir les

les droits des Souverains. Des querelles , qui auraient produit autrefois des excommunications , des interdits , des schismes , n'en ont point causé. Si on a dit que les Peuples seraient heureux quand ils auraient des Philosophes pour Rois , il est très vrai de dire , que les Rois en sont plus heureux , quand il y a beaucoup de leurs sujets Philosophes.

Il faut avouer , que cet esprit raisonnable , qui commence à présider à l'éducation dans les grandes villes , n'a pu empêcher les fureurs des fanatiques des Cévennes , ni prévenir la démen- ce du petit peuple de Paris autour d'un tom- beau à *St. Medard* , ni calmer des disputes aussi acharnées que frivoles , entre des hommes qui auraient dû être sages. Mais avant ce siècle , ces disputes eussent causé des troubles dans l'E- tat ; les miracles de *St. Medard* eussent été ac- crédités par les plus considérables citoyens ; & le fanatisme , renfermé dans les montagnes des Cévennes , se fût répandu dans les villes.

Tous les genres de Science & de Littérature ont été épuisés dans ce siècle ; & tant d'Ecri- vains ont étendu les lumières de l'esprit hu- main , que ceux qui en d'autres tems auraient passé pour des prodiges , ont été confondus dans la foule. Leur gloire est peu de chose , à cau- se de leur nombre ; & la gloire du siècle en est plus grande.

Fin du Tome sixième.

TABLE

DES CHAPITRES

contenus dans ce sixième Volume.

CH. CLXXXIV. Suite des disgrâces de la France
et de l'Espagne : LOUIS XIV.
envoie son principal Ministre
demander en vain la paix. Ba-
taille de Malplaquet perdue,
Éc. - - - page 1.

CHAP. CLXXXV. LOUIS XIV. continue à deman-
der la paix et à se défendre :
le Duc de Vendôme affermit
le Roi d'Espagne sur le Trô-
ne. - - - - - 31.

CH. CLXXXVI. Victoire du Maréchal de Vil-
lars à Denain. Rétablissement
des affaires. Paix générale. 44.

CH. CLXXXVII. Tableau de l'Europe, depuis la
paix d'Utrecht jusqu'en 1756.
- - - - - 61.

CH. CLXXXVIII. Suite du Tableau de l'Europe :
H. G. Tom. VI. V. Ré-

	<i>Régence du Duc d'Orléans.</i>	
	<i>Système de Law. -</i>	pag. 69.
CH. CLXXXIX.	<i>Suite du Tableau de l'Europe</i>	
	<i>jusqu'en 1756. - - -</i>	78.
CHAPIT. CXC.	<i>De la nouvelle Maison d'Autriche.</i>	
	<i>De la Guerre de 1741.</i>	
	<i>Des conquêtes de LOUIS XV.</i>	
	<i>- - - - -</i>	91.
CHAPIT. CXCI.	<i>Du Prince Charles Edouard.</i>	
	<i>- - - - -</i>	100.
CHAPIT. CXCII.	<i>Voyage de l'Amiral Anson au-</i>	
	<i>tour du Globe. - -</i>	107.
CHAP. CXCIII.	<i>De Louis - Bourg, ou Cap Bre-</i>	
	<i>ton, & des prises immenses</i>	
	<i>que firent les Anglais.</i>	115.
CHAP. CXCIV.	<i>Les Français prennent Madras,</i>	
	<i>& font lever le siège de Pou-</i>	
	<i>dichéri aux Anglais, &c.</i>	119.
CHAP. CXCv.	<i>De l'Italie, de la Révolution de</i>	
	<i>Gènes, & de la Paix d'Aix-</i>	
	<i>la - Chapelle. - - -</i>	123.
CHAP. CXCvi.	<i>De la Guerre entre la France</i>	
	<i>& l'Angleterre en 1756.</i>	132.
CHAP. CXCvii.	<i>Particularités & Anecdotes d'</i>	
	<i>Règne de LOUIS XIV.</i>	140.
CHAP. CXCviii.	<i>Suite des particularités & Anec-</i>	
	<i>doles.</i>	

DES CHAPITRES. 307

dotes. - - - page 176.

CHAP. CXCIX. *Suite des particularités & Anecdotes.* - - - 198.

CHAPITRE CC. *Suite des Anecdotes.* - 225.

CHAPITRE CCI. *Gouvernement intérieur : Commerce : Police : Loix : Disciplines militaire : Marine, &c.* - - - 251.

CHAPITRE CCII. *Des Finances.* - - - 281.

CHAPIT. CCIII. *Des Sciences.* - - - 297.

ERRA-

É R R A T A

Pour le Tome sixième.

Page 61. ligne 21. sont toujours. corrigez. sont presque toujours.

63. - - 18. elle la. corr. il la.

65. - - 12. Passarowitz. corr. Passarowitz.

90. - - 16. & cette province. corr. cette province.

100. - - 9. à celle de la. corr. à celles de la.

122. - - 19. & un voiles. corr. & une voiles.

132. - - 21. qu'elles était. corr. qu'elles étaient.

299. au titre, osez, finances, & menez, Stienca.



967527



